

Entrée aux descriptions (et pages) 255
surtout à la table page

100000-000001

DRUMMONDVILLE

Notes historiques

Nous avons cru que les lecteurs de La Revue pourraient s'intéresser à la petite histoire d'un bourg, qui s'est développé normalement durant le premier siècle de son existence, puis a progressé par bonds prodigieux pour devenir une cité, le centre le plus considérable du diocèse.

Drummondville, qui n'a pas gardé beaucoup d'allure anglaise et protestante, doit cependant son origine à un britannique anglican, Frederick George Heriot. On a pensé d'abord que le fondateur descendait d'une famille française huguenote, chassée de France par l'Édit de Nantes. Mais son ascendance écossaise a été par la suite solidement établie.

Heriot naquit à l'Île Jersey, sur la Manche, le onze janvier 1786. Militaire né, à 14 ans il est enseigne dans un bataillon, qu'il accompagne au Canada, en 1802. Dix ans plus tard, il s' enrôla dans la milice canadienne, qui avait à repousser l'invasion américaine. Déjà major, il commanda en second dans le régiment des Voltigeurs, organisé parmi les Canadiens français par le colonel Salaberry, et prit part à toutes les batailles, excepté celle de Châteauguay. Dès novembre 1813, il fut promu lieutenant-colonel.

La guerre 1812-14 finie, les soldats furent licenciés, et dirigés vers les Cantons de l'Est, récemment ouverts à la colonisation. Les rives du Saint-François étaient particulièrement attrayantes. Parti de Montréal en bateau avec ses soldats, muni de provisions pour remonter la rivière Saint-François aussi haut que possible, Heriot espérait se rendre aux postes où venait de s'établir un détachement d'américains loyalistes, postes qui devinrent Richmond et Sherbrooke, que ces premiers colons avaient atteints par voie de terre.

Arrivé à l'endroit qui sera Drummondville, Heriot ne put franchir les chutes qui barrent la navigation du Saint-François. Enchanté du site et de la richesse des pouvoirs d'eau qu'il avait devant lui, notre fondateur décida d'y établir sa petite colonie. C'était le 14 avril 1815.

Le lieutenant-colonel, qui avait si bien servi à l'armée, ne fut pas moins utile au défrichement de la terre. Tout de suite, avec ses hommes, il se mit à l'oeuvre. On pratiqua des éclaircies dans la forêt, pour construire d'abord la maison du Chef, puis des hangars pour déposer les armes et recevoir vivres et marchandises, enfin quelques logements de fortune pour abriter les nouveaux colons, en attendant qu'il prissent possession des lots qui leur seraient attribués. Car presque tout le canton de Grantham et une partie de celui de Wickham avaient été donnés au Fondateur et à ses compagnons.

La colonie était mixte, au double point de vue ethnique et religieux. Ce qui ne nuisait en rien à la concorde, inspirée sans doute par la droiture et l'aménité du Commandant.

Parmi ces guerriers mus en colons, on comptait plusieurs personnages de marque. Mentionnons seulement le capitaine James Millar, ancêtre de toutes nos familles Millar, et le capitaine Jacques Adhémar, qui s'était singulièrement distingué par sa bravoure sur les champs de bataille. Une avenue, assez récente, de la Cité, porte le nom d'Adhémar. Mais depuis le principe, la rue principale s'appelle HERIOT.

Quant au nom de DRUMMOND, il a été donné à la ville -- pour s'étendre ensuite au comté, -- en l'honneur de Sir Gordon Drummond, administrateur intérimaire du Canada pendant quatorze mois, entre les 6e et 7e gouverneurs, soit après le départ de Prevost en 1815 jusqu'à l'arrivée de Sherbrooke en 1816. Drummond était général. Heriot était lui-même

officier supérieur de l'armée: un militaire honorait un militaire... D'ailleurs, Heriot devait être heureux de témoigner ainsi sa reconnaissance au vice-roi temporaire, qui lui avait octroyé si libéralement les terres demandées.

Les deux prénoms de Frederick George Heriot seront eux-mêmes immortalisés à Drummondville, l'église catholique ayant pour titulaire saint Frédéric (écrit en français), et l'église anglicane celui de St George.

Le Gouvernement avait une grande confiance dans le fondateur de cette colonie. A bon droit, car Heriot avait toutes les qualités du parfait gentilhomme. Cette confiance était partagée par les autorités ecclésiastiques. Les lettres des évêques de Québec ne tarissent pas d'éloges à l'adresse de l'aimable chef-colonisateur. Eloges bien mérités, auxquels ont souscrit volontiers tous les missionnaires du lieu et de l'époque.

Tout protestant qu'il était il avait beaucoup d'estime pour les catholiques et ne perdait aucune occasion de leur être agréable, prévenant même leurs desirs. C'est ainsi qu'il avait demandé lui-même à l'Évêque de Québec d'envoyer un missionnaire. Un acte notarié stipule que F. G. Heriot a fait don à Mgr J. O. Plessis des lots 8, 9 et 10 du village de Drummondville, "à condition d'envoyer de temps à autre un missionnaire pour le service des habitants catholiques de l'endroit ou des environs."

Générosité qui ne l'empêcha point de donner l'hospitalité aux missionnaires, aussi longtemps qu'ils ne furent pas résidents. Mais cette largesse lui valut l'honneur et le bonheur de recevoir chez lui, dans sa maison qui avait nommée "Grantham Hall", le grand Evêque que fut Mgr Plessis, lors de sa première visite aux Cantons de l'Est, en 1824. Les deux églises, catholique et protestante, sont redevables à ce mécène de nombreux faveurs.

WARWICK WOOLLEN MILLS LIMITED

PULP & PAPER MAKERS' FELTS

O. F. KIROUAC
Président

LIONEL KIROUAC
Gérant

ROLLAND KIROUAC
Secrétaire-Trésorier

WARWICK, P. Q.

Commission Scolaire
Régionale St-François

Chronique de la J.O.C. de Drummondville

SERVICE DE PRÉPARATION AU MARIAGE

Le S.P.M. est un des services des plus intéressants et des plus utiles de la J.O.C. La réalisation en a été assez difficile au début, il y a déjà dix ans, mais maintenant il s'est taillé une réputation fort enviable. La plupart des futurs époux suivent ces cours assidûment. A S. Joseph nous venons d'entreprendre une nouvelle série à laquelle se sont inscrits près de cinquante couples de fiancés. Tous ces jeunes constituent un des groupes les plus vivants et les plus intéressants que nous ayons connus. Ils comprennent réellement le sérieux de leur vocation et ont à coeur de s'y bien préparer. Dans notre paroisse, le service va bon train et réalise de francs succès, malgré certaines objections que nous rencontrons même de nos jours: "Nous n'avions pas ça dans notre temps et nous avons été heureux quand même", de dire certains parents qui craignent que de trop amples connaissances dans ce domaine de la vie conjugale favorisent le dévergondage chez leurs futurs mariés... Ces parents oublient que les circonstances ont changé. Et certains amoureux de dire à leur tour: "A quoi bon ces cours, on connaît tout ça". Inutile de vous dire que dès les premiers cours, ces jeunes téméraires se rendent compte que leurs connaissances étaient bien primaires et parfois même fautives.

Plusieurs se demandent ce que les jeunes fiancés vont apprendre à ces cours. Répondons en quelques lignes.

Après leur avoir mis sous les yeux la situation actuelle du mariage, on leur fait voir pourquoi certains foyers sont heureux et rayonnants, et pourquoi d'autres ne le sont pas, et ils réalisent alors quelles conditions ils doivent remplir pour faire de leur mariage un succès et non une catastrophe; on leur montre aussi quelles sont les qualités du mari idéal et de l'épouse idéale... qualités d'ordre physique, intellectuel et moral. Ils apprennent ensuite, que l'amour

vrai consiste dans le don de soi pour l'autre, à vouloir le bien de l'être aimé, et que pour être solide et durable cet amour doit être basé sur l'amour du bon Dieu. Un des cours les plus importants à mon sens, est une étude de la psychologie masculine et féminine. Les fiancés apprennent qu'ils ne peuvent sans se tromper grandement, juger leur future épouse d'après leur manière de comprendre, d'agir et d'aimer. D'autre part, on dira aux jeunes filles qu'elles ne peuvent sans une grave erreur juger leur futur époux d'après leur manière féminine de penser, de ressentir et d'aimer. Ils réalisent que les caractéristiques de l'un et de l'autre sexe sont différentes à cause de leur vocation bien différente aussi, de pères et de chefs, de mères et d'éducatrices.

Ensuite viennent de nombreux conseils sur l'organisation matérielle du foyer et sur le choix du contrat de mariage.

Comme le mariage est un sacrement, il appartient à l'Eglise d'en donner les lois pour le protéger des profanations et des abus. C'est cette loi qu'on explique minutieusement.

Des médecins et des gardes malades dévoués et compétents traitent délicatement en présence de ces jeunes, d'anatomie masculine et féminine, et d'hygiène.

Comme on le devine bien, le but principal de ces cours est de faire comprendre que l'état du mariage est une vocation et un moyen de sanctification si les conjoints sont fidèles l'un et l'autre aux obligations qu'il leur impose. On les met bien en face de ces obligations et de ces devoirs, dont les principaux sont l'état de grâce et l'acceptation généreuse de l'enfant quand et aussi souvent que le bon Dieu le voudra, en interrogeant naturellement leur conscience et leur raison. Les cours se terminent par de précieux conseils sur les premiers temps de la vie conjugale.

Voilà les principaux sujets traités dans ces cours de préparation au mariage. Nul ne doutera maintenant de l'opportunité de ces cours, des multiples services qu'ils peuvent rendre aux jeunes époux qui veulent s'en souvenir et les

mettre en pratique opportunément. Les principaux conférenciers ont été cette année: M. l'abbé Gérard Verrier, MM. les docteurs Irénée Dufresne, m.d., et Rosaire Millet, m.d., M. le notaire Laurent Jutras, n.p., M. Léon Joncas, ph. Mmes Irénée Dufresne, g.m.d., Rodrigue David, Omer Métayer et pour terminer, votre humble serviteur.

Les comités locaux de la J.O.C. ont nommé comme responsables pour les garçons: MM. Marcel Perreault, Jean Paul Bergeron, et pour les filles: Mlles Rita Pérodeau, Cécile Bahl et Annette Boisvert.

Nous profitons de l'occasion pour remercier ces conférenciers et responsables, de tout leur dévouement et les féliciter de leur succès.

Gabriel LEBLANC, ptre,
Aumônier du S.P.M. et de la J.O.C.

Drummondville

(suite de la page 29)

signale le don insigne qu'il fit à notre église d'un tableau de maître, peint à l'huile, représentant saint François d'Assise, tableau qui fut détruit dans l'incendie de la deuxième église en 1899.

Lieutenant-colonel pendant la guerre, où il avait bien "gagné ses épaulettes", il devint, par la suite, colonel puis général. L'Histoire le nomme généralement "Le major-général Frederick George Heriot".

On comprendra sans peine que sa popularité l'ait conduit au Parlement. Il y fut membre du Conseil exécutif et de la Législature comme député de Drummond. Dans sa vie publique comme dans sa vie privée, il avait attiré autour de lui un cercle imposant d'amis et d'admirateurs, par ses manières douces et conciliantes, comme par sa bienveillance et ses dispositions charitables, qui étaient sans limites.

Le major-général mourut célibataire à Grantham Hall, devenu Comfort Cottage, le 29 décembre 1943. Ses funérailles eurent lieu le Jour de l'An même, au milieu d'une grande pompe. Tous les citoyens de Drummondville prirent rang dans le cortège funèbre. Vu que le défunt avait été l'un des plus grands bienfaiteurs — presque le fondateur — de l'église catholique, on y sonna le glas à sa mort et à ses funérailles.

(à suivre)

Paul MAYRAND,
P.D., Curé

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

(suite)

Frederic Heriot voulut fonder sa colonie sur le roc solide de la religion, sans laquelle aucune société ne tient. C'est pourquoi, en même temps qu'il dirigeait l'établissement matériel de ses colons, il se préoccupait de leur obtenir les secours spirituels requis, en conformité avec leurs croyances.

Cette largeur d'esprit du Fondateur est d'autant plus admirable que les catholiques du Canada, à cette époque, ne jouissaient pas de la liberté religieuse qu'ils gagneront plus tard après bien des luttes. Heriot ignorait peut-être le mot d'ordre officieux, émané de Londres, tendant à angliciser et à protestantiser les habitants du pays conquis. Effectivement, il l'ignora. Il n'eut pas à permettre ou à tolérer l'organisation du culte catholique, c'est lui-même qui prévint le désir de ses colons, en demandant une desserte à Mgr Plessis, dès le début de la colonie.

Le recrutement du clergé, déjà laborieux, était rendu plus difficile encore par une surveillance étroite exercée dans le sens du fanatisme métropolitain. Les prêtres étaient si peu nombreux que l'Évêque de Québec devait les utiliser à leur maximum, sans pouvoir toujours répondre à tous les besoins ni condescendre à toutes les requêtes. Néanmoins, Mgr Plessis ne put rejeter la supplique d'un officier protestant, si dévoué au bien de la religion. Il acquiesça volontiers à la demande du Major, qui, deux mois après son débarquement aux chutes du Saint-François, avait l'honneur de recevoir la visite du premier missionnaire des Cantons de l'Est, le révérend Messire Jean Raimbault.

JEAN RAIMBAULT naquit à Orléans, en France, le 4 février 1770. Il fit ses études primaires à Meung, et secondaires au Séminaire d'Orléans, où on le retrouve professeur de philosophie, à peine âgé de vingt ans. Il est au Grand Séminaire lorsque la Révolution éclate. Il se réfugie à Londres, où il se perfectionne dans la langue anglaise, tout en poursuivant ses études théologiques. Il traverse au Canada, et il est ordonné prêtre, peu de temps après son arrivée, le 26 juillet 1795, dans l'église de Longueuil.

Après un séjour de deux ans au Séminaire de Québec, comme professeur de philosophie et de mathématiques, il est quelques mois vicaire à Château-Richer, avant d'être nommé curé de L'Ange-Gardien, où il tint une école presbytérale. Il y eut comme élève l'abbé Painchaud, fondateur du Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. En 1805, il est transféré à la cure de la Pointe-aux-Trembles-de-Montréal. Il n'y fut qu'un an. Mgr Plessis, qui avait à cœur l'avancement de son école latine, devenue collège classique, repéra M. Raimbault, pour lui confier et la cure et le Séminaire de Nicolet.

Malgré ses doubles fonctions de curé et de supérieur, c'est sur lui que l'Évêque jeta les yeux pour la desserte de Drummondville. Ce prêtre distingué par sa science et sa piété avait aussi du zèle et du doigté. Mais ce qui a dû forcer l'Ordinaire à surcharger M. Raimbault de cette pénible mission, c'est que parmi les prêtres les moins éloignés il était le seul parfait bilingue. Car, comme nous l'avons dit, la population catholique était mixte: composée de Canadiens français et d'Irlandais. Ce qui explique pourquoi les missionnaires qui succéderont au premier seront d'origine anglaise, les anglophones au pays ayant plus d'occasions de pratiquer la langue française que les français se familiariser avec la langue anglaise.

Pour répondre à l'appel de son Evêque aussi promptement que possible, M. Raimbault se cherche quelque loisir à travers ses multiples occupations et organise son voyage. Et c'en est tout un... que de se transporter de la Seigneurie aux Cantons, avec tout le nécessaire du culte par des chemins de fortune ébauchés dans le bois et la savane. Il parvient à Drummondville assez tôt pour pouvoir y célébrer le jour de la Fête-Dieu, la première messe dans tous les townships de l'Est. Les primitifs entrepôts de bois rond, que les colons avaient pompeusement nommés Hangars du Roi, servirent de chapelle.

Le missionnaire prêcha dans les deux langues. On a conservé le texte de ce premier sermon dans les Cantons de l'Est: "Venio ad vos ad annuntiandum verbum Dei; je viens à vous pour annoncer la parole de Dieu".

Rien n'indique que M. Raimbault soit revenu avant l'automne de 1816, époque de l'ouverture des

registres de Saint-Frédéric. S'il y eut des actes de l'Etat civil antérieurement, ils ont été faits sur des feuilles volantes, comme l'insinue le missionnaire à la première page de nos registres, pour être transcrits vraisemblablement à Nicolet.

Le premier acte de baptême est celui de Barthélémi Smith, né le 26 septembre et baptisé le 20 octobre 1816. Le parrain fut Hugues McCaffrey, de S.Germain, père de tous les McCaffrey de Nicolet et de Drummondville. Le second fut celui de Charles Roquette, fils de François et de Louise Descotte. Il n'y eut que ces deux baptêmes dans la colonie cette année. L'acte du premier est rédigé en français, celui du second en anglais, bien que l'inverse eût dû s'imposer. Et le rédacteur signe M. RAIMBAULT: signature qui ne varie jamais, au bas de tous les actes qui sont de lui, lesquels sont tantôt en anglais, tantôt en français.

En 1817, M. Raimbault visita sa mission deux fois, au début de mai et à la fin de juin. Le premier mai, il fit un baptême de grande famille, celui de Jeanne Gilet Ida, fille de Sieur Rodolphe Steiger, ci-devant capitaine au Régiment de Watteville, et le parrain était ce Jacques Adhémar, ci-devant capitaine des Voltigeurs, déjà mentionné. Le même jour, après ce baptême en cérémonies, le missionnaire suppléa aux cérémonies du baptême d'un enfant né en février.

A sa seconde visite, le missionnaire baptisa, le 20 juin, un enfant né le 17 septembre, fit trois autres baptêmes le 22 juin et célébra un mariage le 24, probablement le premier mariage contracté devant un prêtre catholique dans les Cantons de l'Est. L'époux s'appelait François Ouellette et l'épouse Louise Chapman. Et nous trouvons encore Jacques Adhémar ici, comme témoin.

En 1818, également deux visites: du 17 au 22 janvier, les premier et deux août. En tout quinze baptêmes et une abjuration, celle de Jane McNight, épouse de Bernard Rilling.

En 1819, M. Raimbault vient encore deux fois à sa mission. Il y passe les 14, 15, 16 février, puis les trois et quatre octobre. Il fit huit baptêmes, au nombre desquels celui de John Valentine Cook, père de J.-B. Cook, ancien député de Drummond. Le missionnaire avait

CHRONIQUE DE LA J.O.C.

accepté d'être parrain du nouveau-né, et pourvu à l'éducation de son filleul en laissant une bourse en faveur du jeune Valentine au Séminaire de Nicolet. Notre maison de retraites fermées est bâtie sur l'emplacement du vieux château Cook.

Le quinze février 1819, le missionnaire reçut une nouvelle abjuration, celle de William Bee, protestant, qui eut comme parrain, à son baptême sous condition, William Power, "maître d'école de cet établissement". Ce qui prouve que dès les premières années de "l'établissement", on s'est préoccupé de l'instruction.

La colonie se développe lentement, mais sans aucune perte. Aucun décès n'est enregistré. Et la première sépulture retardera encore de plusieurs années. La mission d'octobre 1819 fut la dernière de M. Rimbault à Drummondville. Il continua, quelques années, à visiter les postes de Richmond et de Sherbrooke, ouverts peu de temps après le nôtre, qui avaient été aussi confiés à son zèle apostolique.

Sa santé chancela sous le cumul, dont la tâche de missionnaire n'était certes pas la moindre, car il avait sous ses soins tous les colons de l'immense district des Cantons de l'Est, qui s'étendait depuis les seigneuries jusqu'aux frontières américaines.

Il céda ses missions à un autre apôtre, mais continuera de s'y intéresser, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Libre de ce côté, il ne le sera cependant jamais de concentrer toutes ses énergies sur sa cure et son séminaire. Ses talents variés et sa réputation d'orateur l'amèneront maintes fois à se prodiguer au dehors. C'est ainsi qu'il fut appelé à faire le panégyrique de Mgr Plessis, son ancien protecteur et son ami, décédé subitement le 4 décembre 1825.

Il n'en reste pas moins que ses deux principales fonctions l'absorbent de plus en plus, à mesure que la paroisse et le Séminaire de Nicolet prennent de l'envergure, fonctions conjointes qu'il remplira

RESPONSABILITES

Qu'y-a-t-il donc ce soir au local jociste de la paroisse S. X? Trente voix enthousiastes font entendre la belle "Marche des jeunes". Ah! qu'il fait bon d'avoir notre âge, ah! qu'il fait bon d'avoir vingt ans! Le chant vient de finir. Jetons un coup d'oeil pour voir ce qui se passe.

Laurette, la présidente, explique pourquoi la J.O.C. a mis sur pied différents services: leur but est de venir en aide aux jeunes travailleurs et aussi de répondre à leurs problèmes. Dans les Assemblées générales précédentes, continue Laurette, on a déjà expliqué les grands services: préparation au mariage, préparation à l'avenir, épargne, loisirs. Ce soir on parlera des "petits" services qui permettent à des jeunes de prendre des responsabilités, de sortir d'eux-mêmes, de devenir sociables. Paulette, Rita et Jeanne vont nous parler chacune du service dont elles sont responsables.

Paulette: Moi, je m'occupe du Service d'anniversaires. Nous avons à la section, les noms de toutes les jocistes et des sympathisantes de la paroisse avec leur date de naissance. Le jour de leur fête, j'envoie à chacune, au nom de la J.O.C. locale, des souhaits de Joie, Santé, Bonheur. Ça paraît bien ordinaire d'envoyer une carte de voeux à telle jeune travailleuse, mais ce contact amical sert à renforcer davantage les liens qui existent. Les jocistes offrent pour "l'héroïne" du jour, leurs prières, leurs joies, leurs peines. Quel cadeau précieux, n'est-ce pas?

sans interruption, avec grand honneur et succès jusqu'à sa mort, soit pendant 35 ans, 1806-1841.

(à suivre)

Paul MAYRAND,
P.D., Curé.

Rita: Moi, je suis responsable du Service de bibliothèque. Les débuts furent bien humbles: nous avions tout simplement demandé aux jocistes d'apporter les livres qu'elles possédaient et ne lisaient plus. Puis lentement nous en avons acheté. Aujourd'hui nous avons à la section, 350 volumes de tous genres: biographies - romans - formation. Il y en a pour tous les goûts. Tous les jeunes travailleurs ont accès à la bibliothèque jociste. En tant que responsable, je dois m'occuper de tenir les cartes d'inscription en ordre, retracer les livres de celles qui négligent de les rapporter, donner des suggestions. Dès que nos recettes nous permettent l'achat de livres nouveaux, nous nous rendons tout de suite à la librairie afin que notre bibliothèque soit toujours à la page.

Jeanne: A la J.O.C. on s'occupe aussi du placement des jeunes travailleuses en maison privée. Ce service relève de la fédé. La permanente s'en occupe mais nous pouvons lui aider en faisant connaître le service auprès des jeunes qui cherchent un emploi et auprès des mamans qui sont en quête d'une aide-familiale. Au bureau, une fiche spéciale est remplie à chaque demande soit de l'employeur, soit de l'employée. Il s'agit de bien connaître les sujets, de posséder des références afin de satisfaire tout le monde. Le placement des jeunes venant des campagnes exige une attention spéciale, car plus que les autres, elles ont besoin d'aide et de soutien. Les noms et adresses d'emplois de toutes ces jeunes sont envoyés aux sections afin de permettre aux jocistes de s'intéresser à elles. En 1953, 513 mamans ont demandé des servantes et 642 jeunes filles ont fait leur application pour du travail.

Vous connaissez maintenant ces trois services: Anniversaire - Bibliothèque - Placement.

J. A. Laferté

L I M I T E E

BOIS ET MATERIAUX DE CONSTRUCTION

314, rue Saint-Jean

Tél.: 2-3369 - 2-3360

DRUMMONDVILLE

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

III

(suite)

Le deuxième missionnaire fut encore un curé, et pas quelconque non plus, puisqu'il deviendra Vicaire Général. Ce fut le curé de Sorel, M. l'abbé Jean-Baptiste Kelly, dont voici le sommaire biographique, que donne le Dictionnaire du Clergé canadien-français de l'abbé Allaire:

"Kelly (l'abbé Jean-Baptiste), né à Québec, le 5 octobre 1783, de Jean Kelly et de Marguerite Migneron, fit ses études à Québec, où il fut ordonné le 9 novembre 1806. Vicaire à Saint-Denis-sur-Richelieu (1806-1809); curé de Saint-Basile-de-Madawaska (1810-1817), de Sorel (1817-1849) avec desserte de l'Île-Dupas (1817-1831), de Drummondville (1820-1823); archidiacre (1835-1849), grand-vicaire de l'Évêque de Québec (1836-1854); chanoine honoraire de la Cathédrale de Montréal (1843-1854); retiré à la Longue-Pointe (1849-1854), où il est décédé le 24 février 1854."

Le notaire Saint-Amant, dans "Un coin des cantons de l'Est", consacre un court chapitre à notre deuxième missionnaire, qu'il intitule "M. le Vicaire-général J. P. Kelly". Celui-ci ne sera Vicaire-général que plus tard, et ses initiales sont J.-B. Il faut dire que la signature de M. Kelly dans nos registres prêle à cette erreur, quoiqu'au bas de quelques actes le B ressort distinctement.

M. Kelly missionna quatre ans complets à Drummondville. Il y vint deux fois en 1820: y passa quatre jours pleins en janvier et deux jours en octobre; en 1821, il y fit quatre voyages, en janvier, mars, juillet et octobre; en 1822, il donna encore quatre missions. Dans ces trois dernières années, il fit 50 baptêmes et quatre mariages.

Les missionnaires, dans leurs brefs séjours ici, n'eurent pas le temps de dresser de recensements. Mais on voit par les actes de l'État civil que la population augmentait graduellement. L'accroissement fut lent les sept premières années, mais par contre, il n'y eut aucune perte. La première sépulture fut enregistrée le 7 novembre 1822, mais une sépulture d'importance, celle du Capitaine Jacques Adhémar, décédé le 4 novembre, à l'âge

de 48 ans.

L'inhumation de ce personnage — le second de la colonie, le bras-droit du fondateur Heriot — donna lieu à un incident qui mérite d'être relaté. Adhémar était catholique et Heriot protestant, mais large d'esprit et sympathique aux catholiques. Comme M. Kelly n'avait pu se rendre à Drummondville, vu l'état des chemins au mois de novembre, le colonel fit mander M. Fournier, curé de La Baie, qui n'arriva que pour bénir la fosse. M. Heriot avait lui-même présidé à l'enterrement, plaçant la tombe dans le chœur de l'église. M. Fournier crut devoir lui faire remarquer que ce n'était point l'usage de l'Église catholique d'inhumer les laïques dans le sanctuaire. Le colonel lui répondit qu'il ignorait la chose, mais qu'un soldat est à l'ordre civil ce que le prêtre est à l'ordre religieux, ajoutant que si un laïque peut mériter cet honneur, le regretté défunt était bien cet homme, lui qui a si bien défendu la religion et la patrie pendant la guerre de 1812. M. Fournier fut satisfait de cette explication et rédigea l'acte de sépulture qu'il signa à la suite de J.-M. Lamothie, J.-L. Playant et F.-G. Heriot.

La Baie était la paroisse la moins loin de Drummondville. Nous présumons que la mission n'a pas été confiée à son curé parce que M. Fournier ne possédait pas suffisamment la langue anglaise. Ce bon prêtre n'en fut pas moins attaché de cœur à cette mission, qu'il n'oublia point en dictant ses dernières volontés.

Adhémar eut l'honneur prématuré d'être inhumé dans la toute première église des Cantons de l'Est, qui n'était pas encore bénite. Elle fut livrée au culte une couple de semaines plus tard, soit le 25 novembre 1822. Elle avait été construite par MM. J.-B. Trudel, père et fils, entrepreneurs mémisiers de Nicolet, qui avaient commencé les travaux le 22 juillet précédent. Ce n'était pas une cathédrale, tout de même c'était plus qu'une simple chapelle, une petite église bâtie sur les lots donnés par le Colonel Heriot, à peu près sur le même site que l'église actuelle.

Tout modeste que fut cet édifice, ses frais de construction ne furent pas mis à la charge des colons, qui avaient peine à vivre. Une note au registre dit: "Aucun habitant n'a été forcé de contribuer à la bâtisse de l'église et du presbytère; tout a été fait volontairement... Les

habitants de Drummondville ont très peu contribué à la bâtisse du presbytère et de l'église, etc." Ailleurs nous trouvons que "l'église de Drummondville a été bâtie par souscription de la part du Clergé de Québec et des Trois-Rivières" et de quelques citoyens de la Capitale. Les travaux furent dirigés par le missionnaire, sous la surintendance de M. Rimbault, qui ne s'est jamais désintéressé de sa première mission, à Drummondville.

La dernière visite de M. Kelly en 1822 eut lieu en décembre. Il revint en juillet 1823 et fit dix baptêmes. Le 28 décembre de la même année, c'est son successeur, M. Holmes, qui signe les actes de l'État civil, qui consistent en six baptêmes et un mariage le lendemain. Dans ce dernier acte, M. Holmes se nomme "nous, missionnaire de Drummondville", ce qui laisse entendre qu'il l'était officiellement.

Cependant M. Kelly signe encore trois actes de baptêmes le 17 février 1824, puis le dix-neuf, M. Holmes reprend son office en se donnant, cette fois, le titre de "missionnaire des Townships du Sud". Nous en concluons que M. Kelly est venu rendre visite à son bon frère, qui lui a succédé en décembre 1823. Visite qui sert de transition entre les deuxième et troisième missionnaires.

M. Kelly ne se donne pas le titre de missionnaire. Dans ses premières années, il se nomme simplement "nous, prêtre sous-juré" dans les dernières "nous, curé de Sorel". Tous ses actes sont en français, même si des noms anglais y faisaient le fond. Il est vrai qu'il y avait pour M. Kelly, élevé à Québec, l'anglais pouvait être la langue seconde, à moins que ses rédactions françaises provinssent de sa correspondance pour les pionniers du pays. M. Holmes lui-même ne rédigea que quelques actes en anglais.

Enfin, ce dévoué pasteur, devenu vicaire-général de l'Évêque de Québec, ne quitta cependant pas sa cure de Sorel et ne demeura jamais à l'évêché. On comprend, en l'immense diocèse de Québec, par sa bonne administration, pourquoi des représentants de l'Ordre furent attitrés dans les principaux cantons éloignés.

(à suivre)

Paul MAYRAND, o. s. a.
Curé de Saint-François,
Drummondville

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

IV

Monsieur l'abbé John Holmes, qui succéda à M. J.-B. Kelley, à Drummondville, était un tout jeune prêtre, éminemment doué, qui devait fournir une carrière aussi fructueuse que variée et de grande renommée.

Il naquit le 8 février 1799, à Windsor dans l'Etat du Vermont, de parents protestants, qui, vu les talents de leur fils, le favorisèrent d'études supérieures. Le destinant à devenir ministre de l'Eglise Wesleyenne, ils l'envoyèrent faire sa philosophie au Collège de Montréal.

La Providence avait ses desseins. L'atmosphère morale et la science, aidées de la grâce, frappèrent cet esprit transcendant et le convainquirent de la vérité de la foi catholique, qu'il embrassa avec générosité. Avec tant de générosité qu'il alla jusqu'à modifier sa destinée pour devenir ministre de la véritable Eglise.

Après quelques années de professorat, d'études théologiques et de formation ecclésiastique au Séminaire de Nicolet, il y fut ordonné prêtre le 5 août 1823 et tout de suite nommé vicaire à Berthier en haut. A la fin de la même année tout en gardant son vicariat, il se voit confier la mission de Drummondville, qui comportait la responsabilité spirituelle de pratiquement tous les Cantons de l'Est.

M. Holmes, dans les actes de l'Etat civil, s'intitule "missionnaire des Townships du Sud". De fait, sa mission couvrait le sud-est de la province. Townships est le seul mot anglais que nous trouvons dans les rédactions de M. Holmes, terme qui n'a pas d'équivalent précis en français. Cantons de l'Est est la traduction, faute de meilleure, de Eastern Townships, ainsi nommés, pour distinguer, non pas les concessions faites dans le Québec (au sud-est des seigneuries) entr'elles, mais de celles qui furent octroyées dans l'Ontario.

Nos missionnaires avaient donc à desservir l'immense région qui s'étendait depuis les plaines de Stanstead jusqu'aux seigneuries qui bordaient le fleuve Saint-Laurent. Le jeune abbé était de taille à s'acquitter avec succès de sa rude tâche. Il n'était prêtre que depuis quelques mois et catholique

que depuis quelques années. Mais, de même qu'il fut catholique dès sa conversion, il fut apôtre à plein dès son ordination.

Nombre de colons catholiques étaient venus s'établir dans ces townships, en groupes épars, et n'avaient pas encore eu la visite du prêtre. Le brave missionnaire allait, par des sentiers ardu, souvent à travers la forêt, presque toujours à pied, leur porter les secours de la religion. Après les fatigues de pareils voyages, il devait catéchiser, baptiser des enfants déjà âgés, bénir des mariages depuis longtemps contractés, résoudre maints problèmes difficiles.

L'honorable William Felton, riche citoyen de Sherbrooke, dont la femme était catholique, fit baptiser trois de ses enfants le même jour. On peut alors imaginer la difficulté pour les pauvres colons de se procurer les services d'un prêtre. La grande voie de la poste entre Sherbrooke et Drummondville venait à peine d'être ébauchée jusqu'à Melbourne, sous le nom de "Chemin des commissaires". Mais rien ne surmontait le zèle et le courage du missionnaire, qui se rendait comme il le pouvait d'un poste à l'autre, pour les desservir tous le plus souvent et le mieux possible.

Le point de départ de ces courses apostoliques était généralement Drummondville, chef-lieu des missions environnantes, la première et encore la principale à cette époque. M. Holmes y signa le registre pour la première fois, le 23 décembre 1823, au bas de six actes de baptême. La mission suivante fut commencée par M. J.-B. Kelley, le 18 février 1824, et poursuivie par M. Holmes les cinq jours suivants. Dans ces deux visites, 22 nouveaux-nés sont enregistrés. Autant d'âmes de plus, qui attestent aussi un accroissement du nombre de familles. Le missionnaire revient en mai faire une douzaine de jours de ministère.

Il apparaît de nouveau le premier août, évidemment pour préparer la visite pastorale de l'Evêque de Québec, la première visite épiscopale dans les Townships de l'Est. Le distingué visiteur, Mgr J.-O. Plessis, à défaut de presbytère, accepta l'hospitalité que lui offrit généreusement le fondateur Heriot. 17 personnes furent confirmées le 8 août 1824.

Constatant que la population catholique augmentait rapidement, surtout par l'apport des Canadiens

français qui arrivaient des vieilles paroisses, Mgr Plessis forma le projet de donner à la colonie un missionnaire résident. En attendant que le projet se réalise, M. Holmes retourna à Berthier, d'où il revint à Drummondville, pour y passer quinze jours en novembre et trois semaines en janvier 1825.

Enfin, en mai, M. l'abbé John Holmes était nommé missionnaire résident de la mission de Drummondville, le premier prêtre permanent dans les Cantons de l'Est. Nous présumons que le nouveau missionnaire résident avait les privilèges des curés, car nous lisons à la fin du premier registre: "Le premier curé de Drummondville est arrivé le 27 mai mil huit cent vingt-cinq."

Dans le peu de temps qu'il passa à Berthier, il sut se faire apprécier et intéresser les habitants de son vicariat à la mission qui lui tenait à cœur. Il en obtint la première cloche que l'on ait entendue sonner dans nos parages et trois ornements complets pour la chapelle de Drummondville.

Dans cette chapelle ou modeste église le bon Dieu était convenablement logé, mais son ministre n'était point du tout. Résident, il ne pouvait plus décentement compter sur l'hospitalité. Aussi, dès son arrivée à Drummondville pour y demeurer, il se fit bâtir un presbytère, qui n'était pas celui d'aujourd'hui, en se servant au bois de charpente des fameux "Hangars du Roi", que les habitants aidèrent à charroyer", dit une chronique.

Hélas! cette maison ne devait pas abriter longtemps son hôte. Elle fut l'une des victimes du désastre qui ravagea Drummondville, le 26 juin 1826. Un feu d'abatis avait envahi la forêt, et les flammes favorisées par la sécheresse et poussées par le vent de l'est, arrivèrent bientôt au-dessus du village, pour tout réduire en cendres, à part l'église catholique et deux buvettes malheureuses. Exception qui fit dire à M. Holmes: "Si le bon Dieu a sauvé sa maison, le diable a aussi gardé les siennes".

Grosse épreuve pour les pauvres colons et pour leur pasteur, aussi dénué qu'eux et, par surcroît, partageant le malheur de ses ouailles. C'était humainement désespérant. Mais l'énergie et l'esprit de son missionnaire relevèrent les courageux abattus. Personne ne résista à la colonie ruinée. Le village se releva et même s'agrandit, pour loger une population notablement accrue. Le

000006

nombre des baptêmes passa de 37 en 1826 à 59 en 1827.

Dès son arrivée, M. Holmes avait gagné la sympathie de toute la population. Son prestige augmenta, à mesure qu'on le vit à l'oeuvre. Les protestants eux-mêmes admiraient son érudition et ses sages initiatives, malgré les luttes qu'il dut soutenir contre les sociétés bibliques d'Angleterre, qui menaçaient la foi de ses gens.

De fait, le zélé missionnaire s'avérait encore brillant orateur, homme d'affaires averti, sage conseiller, administrateur prudent et à la fois clairvoyant. C'est ainsi qu'il sut prévoir les possibilités de l'avenir et choisir des sites propices à l'ouverture de nouvelles missions, qui se développeraient en des pa-

roisses prospères. Il le fit notamment à Wickham, où il acheta le terrain de la future église, et plus loin, à Sherbrooke, à Shipton et à Brant's Hill, qui lui doivent les emplacements des premières chapelles.

Mais cet incessant travail et ces pérégrinations laborieuses à travers son immense territoire, dépassaient les forces physiques du vaillant apôtre, qui demanda et obtint sa retraite en automne 1827.

Son penchant pour la science et ses aptitudes intellectuelles l'incitèrent à offrir ses services au Séminaire de Québec, qui les accepta avec joie. Il y enseigna la physique, l'histoire et la géographie. Il composa un traité de géographie, si bien apprécié qu'il fut longtemps

le manuel en vogue. Nous l'avions entre les mains à Nicolet de notre temps.

Dans l'Avent de 1848 et le Carême de 1849, il donna, dans la cathédrale de Québec, une série de conférences qui le mirent au rang des meilleurs prédicateurs. A chacune de ses conférences, qui se donnaient après les vêpres, la cathédrale débordait d'auditeurs, tant protestants que catholiques.

Epuisé avant l'âge, M. John Holmes se retira en 1851, à Lorette, où il mourut le 13 juin 1852.

(à suivre)

Paul MAYRAND, p.d.
Curé
Drummondville.

Questions de puériculture

Doit-on obliger un enfant à manger?

Manger doit être un plaisir, aussi faut-il prendre les mesures nécessaires pour ne pas être dans l'obligation d'obliger l'enfant à manger.

Quand doit-on coucher un enfant de deux ans?

Peu de temps après souper; on doit inculquer à l'enfant l'idée que la période de sommeil est un temps où on doit être seul.

A quel intervalle doit-on faire boire un bébé?

Toutes les trois ou quatre heures; cela laisse donc un jeu d'une heure pour chaque intervalle selon que l'enfant a faim ou non, dort ou non.

Une mère qui nourrit son enfant peut-elle fumer?

Oui, au plus cinq cigarettes par jour.

A quel âge peut-on sevrer le bébé?

Vers l'âge de cinq ou six mois.

Quelle quantité de lait faut-il donner à un bébé?

Il faut lui donner à boire assez pour apaiser sa faim, jamais plus que huit onces. Ordinairement on met une once d'eau par boire jusque vers l'âge de cinq ou six mois, plus une cuillerée à thé rase de sucre.

Doit-on faire boire le bébé rapidement?

Non, le bébé ne doit pas se sentir pressé pour boire.

De quelle vitamine a besoin un bébé?

Il a besoin de toutes les vitamines; cependant dans les pays peu ensoleillés la vitamine D est rare, il faut donc la donner au compte-goutte directement sur la langue de l'enfant à raison de 400 unités par jour.

Quand doit-on donner du jus d'orange?

Quand le bébé a trois ou quatre semaines, on lui donne du jus

d'orange dilué de moitié avec de l'eau.

Entre les repas, doit-on donner une collation?

Si c'est nécessaire, on donne une très légère collation.

Quelle quantité de lait donner à un enfant?

De vingt à vingt-quatre onces de lait est environ la quantité requise pour un enfant ayant de deux à six ans.

Qu'est-ce qui rend un enfant nerveux et débile?

Trop d'activité, un milieu bruyant, une mauvaise alimentation, des heures irrégulières de jeu et de sommeil.

Quels défauts physiques faut-il surveiller?

Tous les défauts physiques retardent le développement de l'enfant en particulier l'infection des amygdales, des adénoïdes, des dents, des sinus et des oreilles.

Dr Aubert LAPERRIERE,
M.D., D.P.H.
Médecin-hygiéniste

Compliments :-

ALCIDE ROUSSEAU

CONTRACTEUR

Tél.: 112

LA BAIE-DU-FEBVRE

Comté d'Yamaska

La Compagnie JUTRAS, Ltée

MANUFACTURIERS

- Machines agricoles
- Installations d'étables
- Equipements de sucreries

VICTORIAVILLE P. Q.

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

V

Les deux premiers missionnaires étaient des curés, et d'un certain âge; le troisième était vicaire, prêtre depuis seulement quelques mois, n'ayant pas encore 25 ans quand il fut chargé de la mission de Drummondville.

Notre quatrième missionnaire, le deuxième résident, fut assigné à son poste au sortir de son ordination sacerdotale, elle-même prématurée, à l'âge de 22 ans et dix mois. C'était M. l'abbé Michael Power, qui devait continuer de brûler les étapes.

Il fallait des prêtres d'expérience pour établir la mission. Pour y demeurer il fallait des jeunes prêtres de talent et de vertu, qui acquerraient une expérience fructueuse, en se débrouillant dans le fatras des circonstances diverses et adverses d'un ministère des plus variés.

Les parents de M. Power avaient émigré d'Irlande en Nouvelle-Ecosse. Leur fils Michael naquit à Halifax le 17 octobre 1804, et fit ses études au Séminaire de Montréal, où il fut ordonné en 1827, par Mgr Dubois, évêque de New-York. Le 27 août, il arrivait à Drummondville pour succéder à M. Holmes.

Plein de piété et d'esprit, il ne tarda pas à gagner tous les coeurs, en premier lieu celui du Fondateur de la colonie. C'est en témoignage de l'amitié qu'il portait à ce digne prêtre que le colonel Heriot fit présent à l'église du tableau de saint François d'Assise, dont nous avons déjà parlé.

Si Drummondville n'était pas formellement une cure, c'était encore moins une *sinécure*, pour le jeune missionnaire résident. Il ne pouvait même pas observer la résidence strictement, puisqu'il avait à desservir toutes les missions de son prédécesseur.

Au surplus, malgré l'incendie de 1826 qui aurait pu décourager les pionniers et détourner les coeurs, la population augmenta sensiblement les années suivantes, et par l'accroissement naturel et par l'apport venant des seigneuries. En 1829, il y eut 23 baptêmes, 14 mariages et 15 sépultures. D'autre part, les habitants des vieilles paroisses trouvaient avantage à établir l'excédent de leurs grosses familles dans les Townships de l'Est: orientation plus sage que l'époque aux Etats-Unis.

Alors que M. Holmes se dési-

gnait régulièrement comme "missionnaire des Townships du Sud", M. Power ne se donnait ce titre que dans les actes... les plus solennels, ceux des mariages. Dans les autres, il se nommait simplement: "nous, prêtre missionnaire..."

Tous ses actes sont en langue française jusqu'à la fin de 1828. Dès janvier 1829, des rédactions anglaises commencent et se poursuivent ensuite aussi nombreuses que les françaises. Il faut dire que les noms anglais sont fréquents dans les registres.

M. Power a suscité plusieurs chapelles nouvelles. Le 26 mai 1829, il bénissait celle de Sainte-Bibiane de Shipton (Richmond), et l'année suivante, le 20 septembre 1830, celle dans le Township d'Ascut (village de Sherbrooke), "bâtie" sous l'invocation de saint Colomban.

C'est aussi sous l'administration de M. Power que fut commencée l'église de Wickham, qui servit au culte pendant environ 18 ans, avant d'être transportée à l'Avenir. Elle était dédiée à saint Pierre et conserva son nom en passant à l'Avenir. Saint-Pierre-de-Wickham devint aussi Saint-Pierre-de-l'Avenir. Une nouvelle église s'édifia plus tard à Wickham sous le vocable actuel de saint Jean.

M. Michael Power laissa Drummondville en 1831 pour la cure de la Petite Nation (aujourd'hui Montebello), d'où il passa à Sainte-Martine, puis à Laprairie. Il fut fait Vicaire général de Montréal et accompagna Mgr Bourget dans son voyage d'Europe, en 1840-41. Le diocèse de Kingston fut alors divisé pour créer celui de Toronto. M. Power fut préconisé premier évêque de Toronto et sacré le 8 mai 1842, à l'âge de 37 ans.

Quelques mois après sa prise de possession, il convoqua un synode qui décréta la consécration du nouveau diocèse au Sacré-Coeur. Administrateur habile, presque sans ressources, il acheta un vaste terrain pour y construire cathédrale, évêché, séminaire et couvent. Lors de sa nomination, il avait amené l'évêque de Montréal à remettre la cure vacante de Laprairie aux Jésuites, qu'il avait en grande estime. Aussi c'est à la Compagnie de Jésus qu'il pensa de confier le recrutement de son clergé par son séminaire. Quant au couvent, il lui fallait des soeurs. En 1847, dans un voyage en Europe, il réussit à ramener d'Irlande 5 religieuses de Lorette. A son retour, il succomba victime de son zèle au chevet de ses compatriotes atteints du typhus,

le 1er octobre 1847, dans sa 43e année. "Il avait accompli en peu de temps des œuvres multiples qui demandent beaucoup de temps."

— C —

Le cinquième missionnaire — résident — fut M. l'abbé Nicolas Paisley, qui arriva ici dans le mois d'octobre 1831. Né en Ecosse le 24 avril 1795, il vint au Canada dans un régiment. Protégé de Mgr Plessis, il commença son cours d'études au collège de Montréal pour le terminer à Nicolet.

Il fut ordonné prêtre le 3 octobre 1824, chapelain de l'église Sainte-Rose de Québec, puis vicaire de la Cathédrale de Québec. Cure de la Petite-Nation (Montebello) en 1828, d'où il administra le premier baptême à Ottawa en 1829. En 1831, il fut assigné à Drummondville succédant à M. Power, qui demeura le remplaçant à la Petite-Nation. Nos deux missionnaires échangeaient leur poste.

M. Paisley signa son premier acte le 23 octobre 1831 et son dernier le 30 octobre 1832. Il ne fut qu'un an chez nous, mais il employa pleinement. Il baptisa 128 enfants et fit 19 mariages. Et, comme ses prédécesseurs, il avait à desservir les missions voisines et les plus éloignées du vaste territoire confié à sa juridiction.

Son zèle et ses travaux apostoliques lui conquirent vite l'affection de ses ouailles et la confiance de ses frères séparés, dont il recueillit un bon nombre d'objurgations.

Il fit terminer l'église de Saint-Pierre-de-Wickham, qu'il consacra le 25 décembre 1831. L'année suivante, cette église était déjà trop petite, M. Paisley résolut de la faire allonger de 24 pieds. Pour ce travail les syndics fournirent une planche et le clou et payèrent aux entrepreneurs trente piastres, en argent ou en grain, au prix courant. C'est aussi pendant la même période que fut faite la première inhumation dans le cimetière de Wickham.

Au début de novembre 1832, il laissa Drummondville pour aller fonder la paroisse de Pessamuncit, où il demeura 15 ans. En 1847, il vint au secours des malades atteints du typhus à la Grande-Rivière et contracta la maladie et en mourut à Québec, le 15 août 1848. Comme M. Power et la même année, il mourut dans la même épidémie, il consacra sa vie pour le salut de ses frères.

(à suivre)

Paul MAYRAND, éd.

Drummondville

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

VI

Le sixième missionnaire de Drummondville — le quatrième résident — fut l'abbé Hubert Robson. Il ne devait pas atteindre la grande renommée de ses prédécesseurs, comme Supérieur, Vicaire général, Evêque, ou auteur et orateur d'envergure. Mais il devait laisser dans nos Cantons une profonde empreinte de son zèle apostolique et de son esprit d'initiative, ainsi que dans la mémoire des anciens un souvenir légendaire de sa puissance merveilleuse.

Monsieur Robson est le missionnaire dont le nom est resté le plus populaire dans les townships de l'Est, à cause de son inlassable dévouement, de sa charité sans borne et surtout à la suite des prodiges attribués à ce saint prêtre.

Hubert Robson, né à Québec le 4 mai 1808, du mariage de William Robson et de Helen Boyde, fit toutes ses études au Séminaire de sa ville natale et fut ordonné prêtre le 19 juin 1831.

Ce n'est pas par hasard qu'il devint missionnaire. Jeune ecclésiastique, il en avait fait le vœu. Ayant à traverser le pont de glace entre Québec et Lévis, il fut pris par une violente tempête, une vraie poudrière qui l'aveuglait et l'empêchait de distinguer les lumières de Québec ou de Lévis. La nuit était venue et le froid était intense. Egaré et suffoqué, Robson crut que sa dernière heure était sonnée. Il fit alors le vœu de consacrer sa vie aux missions si Dieu la lui conservait. Il fut sauvé et tint promesse.

Vie sacerdotale relativement brève, mais féconde; un apostolat intense. Des 16 années de prêtrise qu'il vécut, il en passa 13 dans les missions. Et encore, s'en éloignait-il à contre-cœur trois ans avant sa mort. Après avoir été un an missionnaire à Frampton, il vint à Drummondville, le 4 novembre 1832.

La mission était aux dimensions de son zèle. Elle couvrait une étendue de plus de cent lieues de circonférence, avec une population qui avait triplé depuis son origine.

mes et 26 mariages par année. Et pas toujours à l'église. Le missionnaire devait parcourir son immense territoire. Et comment?

A l'arrivée de M. Robson dans les townships, il n'y avait encore de chemin voiturable que celui "Des commissaires". Le missionnaire voyageait le plus souvent à pied ou à cheval, visitant les cabanes de colons dispersées dans les bois. Il passait en faisant le bien, au prix de beaucoup de fatigues et d'ennuis, mais avec la consolation de soulager de nombreuses misères morales et matérielles.

On raconte qu'un jour M. Robson arrivait de Stanstead, à la fonte des neiges, après avoir fait à pied une grande partie du trajet. Depuis deux jours il n'avait pu dormir. Il se faisait tard et le missionnaire se préparait à prendre un peu de repos quand une voiture arriva de Tingwick chercher le prêtre pour une malade à la dernière extrémité. M. Robson voulait retarder son départ au lendemain matin, vu son épuisement. "Demain il sera trop tard", dit le voyageur. — "Ne craignez rien — répond M. Robson — la Providence y pourvoira. Je prends tout sous ma responsabilité." Après quelques heures de sommeil, il part de grand matin. Mais à la traverse de l'Avenir, la glace est en mouvement: impossible de traverser. Mais rien n'arrête l'homme de foi. Il fait un signe de croix sur la glace, qui s'amonceille et s'arrête vis-à-vis de la traverse. Les voyageurs peuvent alors passer sur ce pont improvisé, qui se rompt dès qu'ils ont mis le pied sur l'autre rive. La malade avait attendu et mourut aussitôt après avoir reçu les derniers sacrements.

Un autre fait merveilleux est raconté et donné comme authentique par le Notaire Saint-Amant. Au temps de M. Robson, une grande sécheresse sévit dans la vallée inférieure de la rivière Saint-François. A Saint-Zéphirin, trois frères Dionne étaient menacés de la ruine: pas de récolte et, par surcroît, destruction de ce qui était engrangé. Les feux d'abatis s'étaient communiqués aux forêts et mis dans la terre. Les flammes consumaient tout: clôture, granges et maisons. A l'appel des frères Dionne, alors desservis à Drummondville, M. Robson se rendit sur le théâtre de l'incendie. — Allez dans chercher du Pain au nuits.

commanda-t-il en arrivant. — Mais il est desséché depuis plusieurs semaines. — Allons, venez avec moi, je vous dis qu'il est plein d'eau. Tous étaient dans l'anxiété: confiance d'une part, doute de l'autre... Quand on arriva au puits, il était rempli à pleins bords. Mais cette eau ne pouvait suffire à maîtriser l'incendie qui rageait. Alors, le missionnaire se recueillit, adressa une fervente prière au Ciel et encouragea ses ouailles, en leur disant d'espérer... Une nuée noire ne tarda pas à monter à l'horizon, sillonné d'éclairs, la foudre annonça l'orage qui s'en venait, une pluie torrentielle suivit, qui mit fin à ce feu dévastateur. Inutile d'ajouter que ce prodige augmenta encore la confiance que l'on avait en M. Robson et l'admiration pour ses grandes vertus.

C'est ainsi que la Providence se rendait facilement aux instances de cette âme charitable, qui se faisait elle-même la providence du prochain, dans toutes ses nécessités.

Dans le domaine de l'éducation, M. Robson eut le mérite et la gloire d'être le protecteur et d'avoir pourvu aux frais d'instruction de l'abbé Mgr Bernard O'Reilly, le promoteur des sociétés de colonisation destinées à enrayer l'émigration aux Etats-Unis, littérateur et historien distingué, qui publia entre autres ouvrages une Vie de Léon XIII très appréciée. Dans les actes d'état civil d'août 1834, on trouve le nom de Bernard O'Reilly qui signe comme témoin. Pendant ses vacances, le jeune étudiant venait dans nos cantons et accompagnait le missionnaire dans ses longues pérégrinations. Il conserva toujours un reconnaissant souvenir de son protecteur et voua une amitié aussi efficace que sincère aux Canadiens, qu'il avait vus à la peine. C'est lui, le premier, qui leur fit connaître, dans plusieurs écrits, l'urgence de diriger vers les townships le surplus de la population, pour assurer la survivance de la nationalité canadienne-française. Cette entreprise de colonisation eut un succès et les Cantons de l'Est progressèrent rapidement.

Un autre épisode de la vie honorable de notre missionnaire est celui de L'Orpheline. Nous le racontons, en sacrifiant bien des pages touchantes. En 1833, alors qu'il

M. Robson donnait la mission à Tingwick, arrive à lui une fillette de cinq ans en sueurs et en larmes, qui le requérait pour son père mourant. Le prêtre suivit l'enfant qui le conduisit à travers la forêt à la cabane en bois rond de Peter Mahon, venu d'Irlande avec une nombreuse famille deux ans plus tôt. M. Robson resta frappé de l'intelligence de sa jeune guide et promit au moribond de la protéger. Le père mort, la famille dut se disperser, la mère étant trop pauvre pour la supporter. La petite Mary Victoria avait été placée chez un ministre protestant, qui ne se fit pas prier pour remettre l'orpheline à son protecteur. En l'absence du curé, qui était allé dans le village chercher une famille où sa protégée aurait un asile sûr, celle-ci fut enlevée par une idiote qui l'emmena avec elle dans les bois.

Après maintes perquisitions, on découvrit que la pauvre insensée avait parcouru la forêt depuis Drummondville jusqu'à Saint-Antoine-de-Tilly, où elle sortit avec sa captive, toutes deux décharnées et mourantes de faim. La petite surtout attirait la pitié d'autant plus que la folle l'avait fort maltraitée. Par bonheur, la marâtre consentit à céder la fillette à un citoyen de l'endroit, qui l'adopta comme sa fille et la fit instruire. Mary avait gardé le souvenir imprécis d'un bon prêtre qui avait promis d'être son protecteur. Elle parvint à repérer M. Robson, qui s'empressa de se rendre à Saint-Antoine, heureux d'y retrouver sa chère orpheline.

Après un brillant cours d'études, elle entra chez les Ursulines et y prit l'habit. Mais sa santé chancelante l'obligea d'en sortir. Elle retourna dans sa famille adoptive refaire ses forces, puis demanda et obtint son entrée au couvent des SS. de la Charité de Québec, où elle fit profession sous le nom de mère Saint-Louis. Dieu voulait que

cette enfant de la Providence devint à son tour la providence d'une multitude d'êtres abandonnés, orphelins comme elle et comme elle recueillis par la charité chrétienne. Sujet d'élite dans la communauté, elle en fut 12 ans supérieure générale et 9 ans assistante générale, et toujours une règle vivante, une religieuse accomplie et la plus dévouée des mères. Elle est décédée à 59 ans.

(à suivre)

Paul MAYRAND, p.d., curé.
Drummondville.

Correction: Un historien régional qui a fait une étude fouillée sur l'abbé John Holmes nous écrit que la conversion de son héros n'a pas été si simple que nous l'avons racontée au 2e paragraphe de notre article IV. Nous le remercions de ses précieux renseignements et en faisons bénéficier nos lecteurs.

En 1815, John Holmes père, s'enfonça avec sa famille dans la forêt de Coos, à Colebrook, pour détourner son fils de ses études enthousiastes et de ses aspirations wesleyennes. Le fils, en rupture de ban avec son père, déserta de Colebrook, avec l'intention de devenir ministre, erra à travers bois, peina à Hyatt's Mill comme teneur et accompagna Burroughs à Trois-Rivières en 1816, encore fanatiquement protestant, ou plutôt infidèle puisqu'il n'avait jamais été baptisé. Il y fut répétiteur et boulanger, puis, toujours préjugé contre le catholicisme, il séjourna à Yamachiche. C'est là que la conversion l'attendait. Il y fut baptisé en mars 1817 par l'abbé Charles Écuyer, et le 1er octobre il entra, catholique au Collège de Montréal. A ses parents il ne donna aucun signe de vie avant 1820, alors qu'il leur adressa sa première lettre du Collège de Nicolet...

P. M.

Echo de la Garde Paroissiale St-Victoire Inc.

Dimanche, le 1 août, notre Garde avait le grand plaisir de se rendre au Congrès Interdiocésain des Gardes Paroissiales du Canada, qui se tenait cette année à Arvida; 51 Gardes assistaient à ce Congrès. Notre Garde fit le voyage en autobus; les Gardes mariés étaient accompagnés de leurs dames.

Notre Garde prit part, dimanche le 8 août dernier, à la grande parade qui marquait le 10e anniversaire de fondation de l'Œuvre des Terrains de Jeux de Victoriaville.

La Garde prendra part à la Fête du Travail qui sera célébrée à Victoriaville le 6 septembre prochain.

Notre Garde aura à s'occuper aux élections d'août, un successeur à son siège de Major et de Secrétaire.

La Garde tient à saluer par cet article, son aumônier-tenancier, maintenant curé de St-Joachim Courval, M. l'abbé Jules A. Thibodeau.

De plus la Garde d'Honneur St-Victoire tient à souhaiter un bon voyage à Son Excellence Monseigneur Albertus Martin, à l'occasion de son voyage ad limina.

Jean-Paul Du Tremblay,
Publié.

Solution des Mots Croisés
du mois de septembre

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	M	E	R	C	I	E						
2	A	L	L	I								
3	T	H	L	L	E							
4	I	S	A	L	E							
5	M	E	S	S	E							
6												
7	C	H	I	S	E							
8												
9	P	E	S	S	E							
10	N	A	V	I	L	E						
11	H	O	N	N	A	I						
12	S	E	N	T								
13	E	S	T	E	R							

J. H. René De Cotret, C.G.A.
Henri Ferron, C.A.
Roland Nobert, C.A.
Gérard Camirand, C.A.

Jacques René De Cotret, C.A.
Paul René De Cotret, C.A.
André St-Arnauld, C.A.
Robert Lacroix, C.A.

René de Cotret, Ferron, Nobert & Cie

Comptables Agréés

DRUMMONDVILLE SHAWINIGAN FALLS TROIS-RIVIERES
269 rue Hériot 5e rue Édifice Aneau

La Compagnie JUTRAS, Liée

MANUFACTURIERS

- Machines agricoles
- Installations d'étables
- Equipements de sucreries

VICTORIAVILLE P. Q.

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

VII

Monsieur Hugh Robson a été plus longtemps dans nos missions que ses prédécesseurs, dont aucun n'y fut plus que quatre ans. Il dépassa même, notablement, le temps qu'y furent ses successeurs, missionnaires et curés, jusqu'à M. Marchand.

Il se dévoua sans compter, douze ans dans les Cantons de l'Est, demeurant dix ans à Drummondville et deux ans à Kingsey. Et il employa bien son temps, laissant des traces durables de son zèle.

Sans négliger son pénible ministère de chaque jour, il pensait à l'avenir de ses missions et à l'ouverture de nouvelles dessertes. Même si elles ne devaient pas déterminer les sites de futures chapelles, il aimait à planter des croix le long des chemins et sur le sommet des collines dominant de grands espaces et surmontant de grands panoramas.

De ces gestes attrayants il n'en manquait pas sur l'immense territoire que M. Robson avait à desservir et qui se peuplait de plus en plus. Aussi, n'a-t-il pas dû s'opposer à la division de sa vaste mission, qui fut partagée en deux, un peu plus d'un an après son arrivée à Drummondville.

Presque tout le district de Saint-François fut confié à M. l'abbé Jean-Baptiste McMahon, le premier missionnaire résidant à Sherbrooke, où il arriva en 1834. La nouvelle mission comprenait une étendue de vingt lieues par treize, avec une population catholique de 200 familles et 1125 âmes. A Sherbrooke, il trouvait une chapelle que M. Power avait bénite le 20 septembre 1830. L'année précédente, le même M. Power avait béni une chapelle à Brand's Hill, dans Shipton, où les premiers colons s'étaient d'abord groupés. Mais cette chapelle, ayant été consumée dans un incendie, M. McMahon la remplaça par une autre, dont il jeta les fondements à quelques milles, sur un site devenu plus central, qui est celui de Richmond. C'est encore lui qui a bâti la première chapelle de Tingwick.

Le territoire de M. le Missionnaire de Drummondville se trou-

vait confiné aux townships de Grantham, Wickham, Durham, Kingsey, Simpson et Wendover. Dans cette circonscription encore assez étendue, M. Robson restait avec près de 400 familles à desservir. Il n'avait guère plus de loisirs, se donnant tout entier à ses ouailles moins dispersées.

Dans chacune de ses missions, l'administration temporelle l'occupe et le préoccupe. Il est le premier à tenir un compte régulier de recettes et de dépenses. Sa comptabilité est, selon l'usage de l'époque, en louis, shillings et deniers. Sans vouloir traduire avec précision ses budgets en notre monnaie courante, nous constatons qu'ils n'atteignaient pas toujours cent dollars dans l'année. Ils ne pouvaient s'élever très-haut avec des items, comme les deux derniers de l'année 1841, l'un aux recettes, l'autre aux dépenses:

"Pour services, sépultures, enterrements et grand'messes pendant l'année: Un louis, deux shillings et neuf deniers; don à Richard pour chant pendant quatre ans: un louis et cinq shillings."

Evidemment Drummondville profitait davantage du dévouement de son missionnaire, qui n'avait plus à s'absenter longtemps pour aller au secours de colons fort éloignés. Il rayonnait dans ses six townships, en multipliant ses activités au centre et autour du centre.

Trois semaines après sa prise de possession à la mission de Saint-Frédéric, M. Robson célèbre sa première messe à Wickham et consigne dans les registres qu'il a pris charge de cette desserte le 26 novembre 1832. Dans l'hiver de 1836, il fit des démarches auprès de l'Évêque de Québec pour transporter l'église de Wickham à l'endroit où se trouve actuellement l'église de L'Avenir (Saint-Pierre-de-Durham), la population augmentant surtout dans Durham, où les terres étaient meilleures et plus faciles à cultiver. Ce projet, repris par les successeurs de M. Robson, ne devait se réaliser que douze ans plus tard.

Le poste de prédilection de M. Robson était Kingsey. Dès sa première mission, il avait été frappé de la beauté de l'endroit et avait érigé une croix sur la cime de la montagne, au-dessus du site actuel de l'église, site choisi par

M. Raimbault, député par l'Évêque à cette fin.

Le missionnaire voulait une église en harmonie avec la splendeur de la nature sur ce coteau, avantageusement situé au centre de plusieurs townships, et l'avenir brillant réservé à cette localité qui pourrait devenir le siège d'un évêché. Seule une église en pierre — la première des townships de l'Est — pouvait répondre à de si grands espoirs.

Trois ans plus tard, le 19 août 1835, M. Raimbault revenait à Kingsey y bénir la première pierre de l'église. Mais les ressources ne se formulèrent pas aussi vite que les rêves. On procéda par étapes. Les murs de pierre élevés, construisit en dedans une chapelle en bois, qui servit au culte pendant plusieurs années. Ce n'est qu trente ans plus tard que cette église de pierre devait être terminée.

A la décharge du saint père qui eut la témérité de concevoir une pareille entreprise avec de faibles moyens qu'il avait à sa disposition, il faut dire que ses colons étaient encore plus pauvres qu'il ne pensait et que la colonie ne développa pas aussi vite qu'il avait prévu. Au contraire, la mine vint la décimer, la récolte ayant manqué complètement pendant la construction de l'église.

Une chronique dit de M. Robson qu'il était un missionnaire zélé, infatigable, qui se dévoua entièrement à la formation de ses élèves. Sa force physique répondant à l'ardeur de sa foi, il faisait voyage à pieds, à travers la forêt de Drummondville à sa mission préférée de Kingsey. Malgré soucis et les embarras que donnait la construction de l'église, il décida de venir résider à cette mission, laissant à un autre celle de Drummondville.

Aux fêtes du centenaire de Kingsey, en 1942, le curé du temps en racontant les origines de la paroisse, prit un légitime plaisir à taquiner son confrère de Saint-Frédéric-de-Drummondville, en disant que M. Robson eut à choisir entre Drummondville et Kingsey et qu'il opta pour Kingsey. C'est, de plus, l'excellent missionnaire s'était trompé dans ses prévisions...

Le 20 octobre 1842, M. Robson quitta donc Drummondville pour devenir le premier missionnaire

résident de Saint-Félix-de-Kingssey. Même sur les lieux, il ne put résoudre les problèmes qu'il avait involontairement suscités, et les difficultés financières de son église le contraignirent, en 1844, à quitter la chère mission où il avait mis tout son coeur.

Il fut nommé premier curé de Saint-Raymond, comté de Portneuf. M. Robson avait beaucoup de bonnes qualités, mais pas le talent de l'administration. Aussi, dès l'année suivante, nous le retrouvons vicaire à St-Thomas-de-Montmagny, puis en 1847 missionnaire à la Grosse-Ile, où les malheureux

émigrés d'Irlande étaient débarqués et que l'on pouvait appeler l'Île de la mort.

Notre bon M. Robson était heureux de sacrifier sa vie pour secourir les pauvres victimes du typhus. Il contracta lui-même la maladie et en mourut, âgé de 38 ans. Sa vie a été si active, si débordante, que nous le croyions notablement plus vieux. Lui aussi, il a fait des oeuvres qui auraient couvert une longue carrière.

Dans une note à la Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, où est mort notre héros, le 1er juillet 1847, M. l'abbé Jérôme Demers

disait: "Conservez quelques reliques de ce respectable martyr de la charité". Ce qui indique la vénération que l'on avait pour le grand missionnaire des townships, le troisième de nos desservants à mourir victime de son zèle pour ses compatriotes immigrés, pendant la terrible année du typhus. Ces trois missionnaires s'étaient succédé à Drummondville: Mgr Power, M. Paisley et M. Robson.

(à suivre)

Paul MAYRAND,
P.D., Curé,
Drummondville.

Magasin des Cultivateurs Ltée

Fabricants des
Moulées Balancées "MICHEL"
3, rue De Bigaré
VICTORIAVILLE
Tél.: 3524-5

Pharmacie PEPIN

YVON PEPIN, Prop.
506, rue Lindsay
DRUMMONDVILLE
Tél.: 8-0770

Avec les compliments de

GERARD OUELLET

MANUFACTURIER DE MEUBLES

DAVELUYVILLE, P. Q.

J. A. POUDRIER

MARCHAND DE MEUBLES

Représentant:

"La Cie Bélanger Limitée"
"Canadian General Electric Ltd"

157 Notre-Dame Ouest — Tél. Bur. et rés. 2696
VICTORIAVILLE, P. Q.

Tél.: 3993

J.-H. Melançon, O.D.

OPTOMETRISTE - OPTICIEN

215, rue Hériot
DRUMMONDVILLE

AUGER & FILS Ltée

FERRONNERIE EN GROS

ETABLIE EN 1839

Matériaux de construction — Plomberie — Accessoires électriques

Jouets et Charbon

110 Notre-Dame Est

VICTORIAVILLE .

Tél.: 3331

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

VIII

Le successeur de M. Robson à Drummondville fut M. l'abbé John O'Grady. Né en Irlande le 27 décembre 1803, il fit ses études à Sainte-Anne-de-la-Pocatière et fut ordonné à Québec le 17 juin 1822. Après quelques mois de vicariat à la Cathédrale de Québec, il fut nommé curé à Frampton, où il demeura huit ans. En 1840, il fut transféré à la curé de Percé, d'où, en 1842, il vint à Drummondville, le 7e missionnaire de la mission et le 5e résident, pratiquement curé.

En 1846, il s'en va à Ste-Catherine, d'où il passe successivement aux cures de Saint-Sylvestre et de Saint-Gilles pour revenir à celle de Sainte-Catherine, qu'il dirigea, en ses deux stages, pendant seize ans. En 1871, il se retira à Ste-Foy, pour y mourir l'année suivante, dans sa soixante-huitième année. Il fut inhumé à Sainte-Catherine, sa paroisse de prédilection.

"La desserte de M. O'Grady ne fut marquée par aucun événement d'importance majeure. Les quatre années qu'il passa dans nos cantons semblent avoir été des années de paix et de bonheur". Cette brève appréciation du passage de M. O'Grady à Drummondville, faite par M. le Notaire Saint-Amant, ne signifie pas que le missionnaire ait été oisif à son poste, devenu une mission de tout repos.

L'historien veut plutôt dire que M. O'Grady n'eut pas, comme ses prédécesseurs, à défricher, à bâtir, à subir les contre-coups d'un incendie, d'une famine ou de quelque autre fléau, ni à parcourir tous les townships de l'est, maintenant distribués en plusieurs missions, mais qu'aucun événement, heureux ou malheureux, ne fut digne d'une

mention-spéciale, durant cette ère de prospérité, si ce n'est... "la paix et le bonheur" qui en sont résultés.

Si notre septième missionnaire n'a pas érigé de chapelle, il dut pourvoir au culte et à l'administration des sacrements dans celles qui existaient. S'il n'a pas planté de croix, il eut à maintenir la foi et à la prêcher dans le territoire encore très étendu qui restait sous sa juridiction, malgré la double amputation qu'il avait subie. Et s'il avait moins de distances à franchir, il avait autant de fidèles à desservir, sinon plus. Car la population augmentait sans cesse par l'apport des colons venant des seigneuries et la forte proportion des naissances.

En 1843, M. O'Grady baptisa 94 enfants et fit 4 mariages. Et pendant l'année 1846, il y eut dans la mission de Drummondville, 116 baptêmes et 20 mariages. Avouons que M. Robson, pour l'heure, n'avait pas choisi la plus mauvaise part, car dès sa première année à Kingsey, il faisait cent onze baptêmes et 24 mariages, beaucoup plus qu'il ne s'en fait aujourd'hui. Mais il faut dire que les missions de M. Robson comprenaient tout le township de Kingsey (où il y avait 194 familles) et ceux de Tingwick et de Shipton (Richmond) qui contenaient une centaine de familles.

Sans négliger les cantons plus éloignés, M. O'Grady intensifia son zèle au centre. A Drummondville, il avait déjà à donner une bonne part de son temps. Sa seconde préoccupation semble avoir été Wickham, où devaient aller se faire desservir les gens du township de Durham. Cependant il relégua à l'arrière-plan le projet de M. Robson de transporter l'église de Wickham à Durham (c'est-à-dire St-Pierre-de-Durham, aujourd'hui L'Avenir).

M. O'Grady rédigeait tous ses

actes de l'Etat civil en langue française même si des noms anglais en étaient l'objet. Nous ne trouvons de lui, en anglais, que deux professions de foi, inscrites à la dernière page du registre ordinaire des baptêmes, mariages et sépultures. Sa signature était de grand style, avec un paraphe caractéristique qui enjambait sur la ligne suivante. Il signa de cette façon les 511 actes qu'il rédigea durant ses quatre années de missionnaire chez nous: 338 baptêmes, 57 mariages et 66 sépultures.

La plupart de ses actes se trouvent dans le troisième volume, qui était rayé. Dans le volume précédent, son paraphe pouvait évoluer plus à l'aise, car il n'y avait point de lignes, pas plus que dans le premier, du reste. Nos deux premiers registres sont de papier parcheminé commun, mais suffisamment consistant pour conserver l'encre médiocre dont se servaient nos pauvres missionnaires.

Il n'y avait pas d'autres livres que ceux-là pour commencer nos archives. Mais on y insérait de tout: des notes qui pouvaient servir aux successeurs ou à l'histoire, le répertoire (index) des premières décades, la date exacte de l'arrivée des curés (sic) — à partir de M. Holmes, le premier prêtre résident, — la liste des confirmés, et les comptes de la mission (ceux de M. Robson). Malheureusement, pas de recensement. Dont excuse.

Nous avons déjà, à l'occasion, utilisé quelques-unes des notes rédigées dans les dernières pages du premier volume. Elles ne sont pas toujours signées. Les suivantes, anodines, nous paraissent de l'écriture de M. Powers:

"Une partie des ornements de l'église appartient à la Mission de la rivière Rouge; le missionnaire en trouvera une liste faite et laissée à la fabrique par Messire Raimbault; ils doivent être rendus

Soierie Camille

Tissus à la verge de tous genres
Choix complet de draperies
Cadeaux pratiques pour toutes occasions

Coin Hériot et Des Forges DRUMMONDVILLE

Pharmacie Lafontaine

SPECIALITE :- Bandes Herniaires -

Corset Sacro-Iliac et Durso Lombaire
Corset de Maternité - Béquilles, Etc.

PRESCRIPTIONS

234 Hériot - DRUMMONDVILLE - Tél.: 2-3868

LABORATOIRE ULTRA MODERNE

à Mgr de Juliapolis à sa demande ou à celle de son agent". En renvoi: "Ces ornements sont maintenant à l'Eglise de Sherbrooke, où il faudra les prendre en cas qu'ils fussent demandés par Messire Dumoulin ou à son ordre. N. B. Mgr de Juliapolis (Provencher) a donné les effets sus mentionnés aux missions des Townships et a renoncé à tout droit qu'il pouvait avoir sur iceux." Ces ornements ont dû depuis longtemps être passés à l'Oeuvre des tabernacles.

"On doit beaucoup insister sur l'obligation de payer les dîmes": matière de prône qui n'est pas encore tout à fait désuète.

"Le missionnaire doit savoir qu'il y a quatre terres dans la ligne de Pierreville qui sont dans le township d'Upton et appartiennent en conséquence à la mission; les habitants de cet endroit ont été desservis jusqu'à présent par messieurs les curés de St-François et de la Baye du febvre: le mis-

sionnaire fera bien de leur rappeler de temps en temps qu'il est leur pasteur". Une addition stipule que "Monseigneur a décidé depuis que les habitants de cette partie qui ont été desservis par le curé de la Baye le seraient jusqu'à révocation".

Les listes des confirmés nous permettent de repérer les visites épiscopales à la mission. Nous avons déjà dit que Mgr Plessis est venu confirmer le 8 août 1824. Il n'appert pas qu'il soit revenu. Et l'âge des confirmés à la visite de Mgr Signay, les 9 et 10 septembre 1836, incline à croire qu'il n'y eut pas de visite pastorale dans ces douze ans d'intervalle. Mgr Joseph Signay revint confirmer les 30 et 31 août 1842. En 1836, Mgr de Québec se rendit confirmer à Kingsey, et en 1842, à Wickham. La prochaine liste que nous avons est celle des personnes confirmées par Mgr Thos Cooke, évêque des Trois-Rivières en juin 1855. Person-

nes, car ce sont rarement des enfants qui sont confirmés.

Revenons à notre missionnaire pour finir par lui, comme il convient. Le général Heriot s'était pris d'une profonde amitié pour M. O'Grady, dont la bonhomie lui plaisait. Il aimait à cause avec le missionnaire catholique et le presbytère était l'endroit favori de ses visites quotidiennes. M. O'Grady témoignait à Heriot une affection réelle. Il y avait d'ailleurs entre eux une certaine alliance de famille, le neveu du général ayant épousé une irlandaise catholique, dont la mère, une O'Grady, était la tante du missionnaire. Celui-ci pleura abondamment sur la tombe de son ami et permit le glas à sa mort et à ses funérailles, lesquelles eurent lieu le Jour de la Pentecôte 1844.

Paul MAYRAND, p.d., curé,
Drummondville

Meilleurs souhaits à l'occasion de Noël et du Nouvel An aux lecteurs de la Revue Diocésaine

Bernard Pinard, M.A.L.

DEPUTE DE DRUMMOND à l'Assemblée Législative

Pour plaire offrez un bijou de la

149 rue Hériot — Tél.: 2-8003

Bijouterie A. BOISCLAIR

DRUMMONDVILLE

Paul Lemaire

Laval Langlois

ASSURANCES GENERALES

PAUL LEMAIRE

190 rue Hériot - Tél.: 8-0114 - Drummondville

Félicien St-Pierre

CONTRACTEUR

Egoûts et Aqueduc — Travaux de voirie - Etc...

Tél. 28

Notre-Dame du Bon-Coin

J.-L. PAILLE & CIE Ltée

COURTIERS D'ASSURANCE AGREES

Tél. 25484 - 306 rue Lindsay - Drummondville

Savoie & Frère

Compliments de

J. ALFRED SAVOIE, prop.

Commerçant de bois — Ripe en ballots

Garage moderne

MANSEAU, Comté de Nicolet

VICTORIAVILLE FURNITURE LIMITED

J.-E. ALAIN, Président

VICTORIAVILLE, P. Q.

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

IX

Le 8e missionnaire — 6e résident — fut l'abbé Joseph-Hercule Dorion, né à Ste-Anne-de-la-Pérade, le 13 avril 1820, de Pierre-Antoine Dorion, marchand, et de Geneviève Bureau. Famille célèbre dans l'histoire politique du Canada.

Le père, doué d'une certaine instruction, fut longtemps député à la Chambre d'Assemblée sous la constitution de 1791, et a laissé un excellent souvenir parmi les vieux patriotes de l'ancien régime. Il envoya deux de ses fils, Antoine-Aimé et Hercule, faire leurs études classiques au Séminaire de Nicolet, mais un revers de fortune l'empêcha de donner les mêmes avantages à son plus jeune fils Eric, plein de talent, dont l'orientation eût été probablement toute autre, avec la discipline du cours classique.

Le plus vieux, né le 19 janvier 1818, fut avocat, député, ministre, juge en chef et administrateur provincial intérimaire, Sire Antoine-Aimé Dorion.

Le plus jeune, né en septembre 1826, fut le fameux Jean-Baptiste-Eric Dorion, surnommé "L'Enfant terrible", à cause de sa petite taille, de la précocité de son génie et de la verve foudroyante de ses polémiques. A 17 ans, commis-marchand aux Trois-Rivières, donnant à l'étude et à la lecture tous les instants libres, il trouvait le moyen de publier et d'imprimer lui-même un petit journal humoristique. Il passa à Montréal, où, à 21 ans, il fonda le journal L'Avenir, qui vécut 5 ans. Le voisinage de son frère le curé l'attira à St-Pierre-de-Durham, dont il fit baptiser le village du nom de son ancien journal L'Avenir. Un an après son arrivée, sa popularité était déjà assez grande pour le faire élire député de Drummond (qui comprenait alors Arthabaska

et Bagot). Avidé de répandre ses idées, avancées, il fonda le "Défricheur" et publia nombre de pamphlets satiriques, qui ne ménageaient personne, pas même le clergé. Ardent adversaire de l'Union et de la Confédération, il se prononça sans ambages pour l'annexion aux Etats-Unis. Il mourut subitement à 40 ans, après une vie débordante d'activités dans tous les domaines.

L'abbé Dorion fit moins de bruit dans le monde. Il n'en fit que plus de bien dans l'Eglise, où il laissa l'empreinte d'oeuvres durables et la réputation d'un prêtre de talents et de vertus.

Ordonné le 12 septembre 1844, M. l'abbé Hercule Dorion fit l'apprentissage des missions pendant deux ans, comme vicaire à Saint-Félix-de-Kingsey, qui continuait de lutter en importance avec la mission-mère. Celle-ci fut confiée à M. Dorion, qui y arriva comme missionnaire en titre le 6 octobre 1846.

A Drummondville, tout va normalement. Rien d'extraordinaire n'attira l'attention de la chronique durant l'administration de M. Dorion. Ce n'est pas que la vie du missionnaire fût exempte de soucis. Wickham et Durham lui en donnaient abondamment.

M. Dorion reprit le projet de M. Robson de transférer le site de l'église de Wickham à Durham, à l'endroit actuellement occupé par l'église de Saint-Pierre-de-Durham, dans la municipalité de L'Avenir. Ce projet se justifiait d'avantage alors par un surcroît d'immigration venant des vieilles paroisses de La Baie, de Nicolet et de St-Zéphirin. De fait, à cette époque, les 6e, 7e et 8e rangs de Durham se peuplaient d'une population plus dense que celle qui entourait le village de Wickham, où le sol était plus pauvre.

L'église se trouvait donc à occuper un coin de la paroisse le moins peuplé, tandis que les habitants de Durham-nord avaient à parcourir

une distance de douze à quinze milles pour s'y rendre. Par ailleurs, la chapelle, menaçant ruine, devait être reconstruite. Il paraissait plus sage de bâtir à Durham-nord (L'Avenir), au centre de la population. Requête faite et vérifiée, Mgr Signay lança le décret approbateur. La chapelle de Wickham était abandonnée, vidée de tout son mobilier et de tout le nécessaire du culte en faveur de Durham, et perdait même son nom: Saint-Pierre-de-Wickham était devenu Saint-Pierre-de-Durham. Le décret était daté du 7 juillet 1848. La chapelle fut terminée en 1849.

Les habitants de Wickham étaient dans la consternation. Et l'actif missionnaire, à la tête du déménagement, en ressentit les contre-coups. La conduite de M. Dorion, on le comprend, fut vivement critiquée dans Wickham, dont plusieurs opposants refusèrent longtemps d'aller aux offices à la nouvelle église, même après qu'elle eut été remplacée par une église en brique en 1854. Le plus triste est que l'un des pionniers les plus importants de Wickham, Peter Plunkett, abandonna la religion catholique et fut inhumé dans le cimetière protestant à Drummondville. Les autres finirent par se soumettre, l'annexion à L'Avenir d'une partie du township de Wickham achevant de réconcilier les derniers récalcitrants.

Les habitants les plus éloignés de la nouvelle église multiplierent en vain des requêtes auprès des archevêques de Québec et de l'évêque des Trois-Rivières, pour avoir le droit de refaire leur vieille chapelle, dans laquelle un prêtre viendrait leur dire la messe de temps à autre. Ce n'est que 15 ans plus tard que la mission sera rétablie, sous le vocable de St-Jean et desservie de nouveau par Drummondville.

Notre missionnaire ne fut pas tellement absorbé par Wickham et Durham qu'il oubliât ses missions plus éloignées. Au contraire, il en

Soierie Camille

Tissus à la verge de tous genres
Choix complet de draperies
Cadeaux pratiques pour toutes occasions
Coin Hériot et Des Forges DRUMMONDVILLE

Pharmacie Lafontaine

234 Hériot - DRUMMONDVILLE - Tél.: 2-2368

SPECIALITE :- Bandes Herniaires -
Corset Sacro-Biac et Dorso Lombaire
Corset de Maternité - Béquilles, Etc.
P R E S C R I P T I O N S
LABORATOIRE ULTRA MODERNE

ouvrit une nouvelle dès 1847, celle de Saint-Théodore-d'Acton, qu'il continua de desservir, sans négliger les autres.

La même année, son dévouement le poussa à fournir sa part de service à la quarantaine de la Grosse-Ile, auprès des Irlandais mourant du typhus. Il n'ignorait pas que trois de ses prédécesseurs à Drummondville y avaient laissé leur vie. Ce suprême sacrifice ne lui fut pas demandé. Il revint indemne et poursuivit sa tâche parfois pénible et ingrate, comme nous l'avons vue.

Dans sa dernière année, M. Dorion inhuma Mme Hélène Frazer, fille du capitaine J.-L. Ployart. Femme distinguée et pieuse, elle avait hérité de toutes les vertus de ses nobles ancêtres. Excellente mère de famille, elle était considérée, au surplus, comme la mère des pauvres. Du reste, toute la famille Ployart était réputée pour sa charité et son dévouement à l'église. L'île donnée par elle à la Fabrique, pour la jouissance du curé, reste un témoignage de sa générosité.

Dans l'automne de 1853, M. Dorion fut promu à la grosse cure d'Yamachiche, où il mourut le 8 décembre, après avoir, pendant 36 ans, édifié et soutenu bien des oeuvres remarquables.

Comme ses deux frères du monde, il fut un homme supérieur. On lui attribue, de concert avec MM. Antoine Racine et Charles Trudelle, la rédaction du fameux manifeste des douze missionnaires des Cantons de l'Est en faveur de la colonisation, manifeste qui ne produisit pas tout l'effet désiré, mais qui donna tout de même plus d'élan au mouvement colonisateur. Si c'est plutôt le plus brillant des trois, le futur évêque de Sherbrooke, alors à Stanfold, M. Antoine Racine, qui a tenu la plume, M.

Dorion n'en a pas moins été l'un des collaborateurs immédiats dans la confection de cette pièce mémorable.

Les trois Dorion en imposaient par leur tempérament grave, que leurs talents mettaient davantage en évidence. On rapporte d'Eric qu'il était d'un sérieux de glace; il riait rarement. Chez l'abbé, la vertu corrigeait ce qu'il pouvait y avoir d'amer dans sa gravité. Il excellait dans la maîtrise de lui-même. Il se possédait si bien qu'il n'a jamais paru sous l'empire de l'émotion. Il parlait peu, mais ses mots portaient, marqués au coin de la sagesse. Le nécessaire ou l'utile épuisé, il n'avait plus rien à dire. Il consacra ses moments de loisirs

à la menuiserie d'abord, puis à la peinture sur la fin de sa vie. Mais il avait mieux réussi dans l'architecture. Il est probable que c'est lui qui a fait les plans de l'église, construite par son frère Eric à L'Avonir, en 1854. Et c'est certainement lui qui a fourni ceux de sa belle église d'Yamachiche et de quelques autres grands édifices de son temps.

(à suivre)

Paul MAYRAND, p.d., curé,
Drummondville.

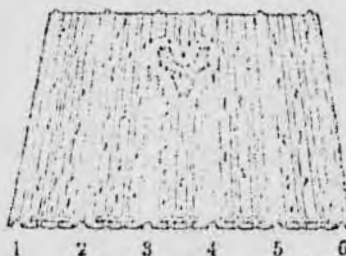
Soutenu par Marie, on ne tombe pas; protégé par elle, on ne craint pas; aidé par elle, on arrive au port.
Saint Bernard.

Nouvelle "SUPER VICTORIA"

pour Toiture ACIER ou ALUMINIUM

Gaufrée à SIX COTES PRINCIPALES au lieu de cinq

Seule sur le marché à posséder ces caractéristiques incontestables
Couvre 32 pouces posée. VOUS PROCURE... 17% DE PLUS



Comparez avant d'acheter
Exigez de votre vendeur local

COTELAGE SUPPLEMENTAIRE
SOLIDITE ADDITIONNELLE
RIGIDITE EXTRA UNIFORME

Économique Δ Durable

Moderne Δ Δ Unique

la "SUPER VICTORIA"

Fabriquée par :-

VIC METAL INC

303 est, rue Notre-Dame, Victoriaville, P. Q.

Tél.: 4511

CIE METALLIQUE VICTORIA Limitée

1384, rue St-Antoine, Montréal, P. Q.

Tél.: WI. 5580

CHAMPLAIN METAL INDUSTRIES, Inc.

59, rue St-André, Québec, P. Q.

Tél.: 3-9270

Demandez nos échantillons et listes de prix illustrées.

ENTREPOTS

MONTREAL
Montreal Transfer Terminal Ltd
1680, rue William
Tél.: Wilbank 1115-6-7

QUEBEC
Entrepot Central
261, 2e Ave Linaillon
Tél.: 57111

NICOLET TRANSPORT ENR.

TRANSPORT GENERAL

Montréal - Nicolet - Québec - Nicolet et environs

NICOLET
Bureau Chef
66 rue Notre-Dame
Tél.: 553

PHIL GAGNE
Prop.
Rés. Tél.: 210

HOULE EXPRESS ENR.

Bureau Chef
66 rue Notre-Dame
Tél.: 553
NICOLET

Rapid Transport
1070, rue Parthenais
Tél.: FA 3751

SERVICE QUOTIDIEN

Montréal - Yamaska - St-François - Pierreville - La Bate
Nicolet - St-Grégoire - Ste-Monique - St-Célestin
St-Léonard - Ste-Angele

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

X

Le successeur de M. Dorion fut M. l'abbé Jean-Baptiste Leclair, né à La Baie-du-Febvre, le 28 août 1825, ordonné à Québec le 19 février 1853, qui signa son premier acte dans nos registres le 2 octobre 1853. Il n'avait donc que sept mois de prêtrise quand il prit charge de la Mission de Drummondville. Il n'y mûrit point, puisqu'il n'y passa que 14 mois, un mois de plus que M. Paisley.

Durant sa desserte, il fit 72 baptêmes, 14 mariages et 8 sépultures. En outre il reçut une abjuration, dont on trouve l'acte et la profession de foi, à la fin du troisième volume, avec une abjuration de l'hérésie reçue par M. O'Grady et 5 par M. Dorion. Il était normal que, dans cette population mixte, le contact habituel des catholiques, conjugué avec le zèle des missionnaires amenât tous les ans quelque conversion.

En 1853, on commença à faire des démarches pour obtenir une chapelle au centre du 7e rang de Grantham. Ce n'était pas le centre de la future paroisse de Saint-Germain, dont on espérait faire une rivale de la paroisse de Drummondville, en empiétant davantage sur elle. On n'obtint qu'une partie du 5e rang, mais on rendit plus facile, sans le vouloir, l'érection de la paroisse de Saint-Eugène, le temps venu.

Les réquerants gagnèrent leur point, et une chapelle fut construite à l'endroit désiré, sous les soins et la direction de M. Leclair, qui n'aura cependant pas la joie d'y célébrer la première messe.

Tandis que notre missionnaire préparait la mission de Saint-Germain, les habitants de l'Avenir s'agitaient pour avoir un prêtre résident. Une première requête, adressée à Mgr Cooke, à cette fin, resta sans effet. Une seconde, qui suivit la première de quelques semaines seulement, fut plus heureuse. Mais il faut dire que M. Leclair avait eu la prudence de lui joindre une lettre personnelle, qui appuyait la requête.

L'Évêque se rendit au désir...

du missionnaire. Un prêtre résident à l'Avenir était accordé, et ce premier prêtre résident serait précisément celui qui avait si vivement recommandé la pétition. C'était le deuxième missionnaire de Drummondville à choisir ou à accepter une de ses missions succursales devenue indépendante: Kingsey et L'Avenir à l'honneur!...

M. Leclair resta encore moins longtemps à L'Avenir qu'à Drummondville, malgré sa promotion...: 10 mois. Ce qui lui donnait exactement deux ans de séjour dans les deux postes, du 1er octobre 1853 à la fin de septembre 1855, alors qu'il fut de nouveau promu... à Kingsey, la mission favorite de M. Robson. Celui-ci n'y avait tenu que deux ans, tandis que M. Leclair y demeura quatre ans.

En 1859, de Kingsey, M. Leclair revint à L'Avenir comme assistant. En 1861, on le trouve vicaire à Ste-Anne-de-la-Pérade, puis curé de Ste-Brigitte, de 1862 à 1865, sa dernière cure. Il occupa ensuite différents vicariats, pour terminer sa carrière, de 1893 à 1897, comme aumônier de l'hospice d'Yamachiche.

De ces nombreux changements il ne faut pas tirer de conclusion téméraire. M. Leclair était de caractère indécis, d'une sensibilité excessive qui le portait à la névrose. Aussi eut-il à souffrir ici maintes difficultés qu'il ne put ou ne sut surmonter. Ce n'en fut pas moins un bon missionnaire, aussi dévoué que vertueux.

Son tempérament neurasthénique dut lui créer les mêmes misères ailleurs et motiver ses fréquentes permutations.

Il mourut à la-Longue-Pointe le 6 juillet 1897.

L'ère des missions, qui achève, ne fut pas plus tendre pour les colons que pour les missionnaires. Ces pauvres défricheurs eurent, à vrai dire, toutes les misères du monde, à commencer par celle d'avoir le droit de s'établir dans ces vastes townships inoccupés.

Comme nous l'avons vu, à Drummondville, les premiers établissements en faveur des soldats licenciés, se firent dans la concurrence, grâce à la largeur de vue du

major-général Heriot et aussi aux circonstances spéciales dans lesquelles ils avaient lieu.

Cette période de paix dans la justice ne pouvait durer, avec les dispositions du gouvernement impérial, qui voulait angliciser la colonie à tout prix, même s'il fallait sacrifier le droit des gens et retarder le développement du pays. Gouverneurs, bureaucrates et fonctionnaires furent cruellement fidèles à la consigne reçue...

Des spéculateurs anglais avaient obtenu une immense étendue de terres dans les Cantons de l'Est, à vil prix et à des conditions qu'ils n'avaient pas remplies, tandis que les vrais colons, canadiens-français ne pouvaient se tailler un domaine pour y vivre qu'à haut prix et à des conditions onéreuses. Ce qui permettait aux grands propriétaires d'expulser les colons des lots qu'ils avaient péniblement ouverts et leur faisait prendre le chemin des Etats-Unis, avec des milliers de compatriotes.

Ceux qui réussissaient à obtenir des lots et à les garder ne pouvaient y vivre qu'après plusieurs années de dur labeur. Il fallait déboiser, essoucher, drainer, à la hache et à la pelle. Pratiquement pas de chemins, des sentiers à travers bois pour communiquer avec les quelques centres et échanger les produits. Quelques-uns sont morts de la peine, d'autres ont contracté de infirmités à vie.

Et quels produits, dans les abêtis? — Guère autre que la "perlasse", espèce de potasse, tirée de la cendre du bois franc. Celui-ci n'avait alors aucun marché. Pour en débarrasser la terre, on l'employait pour la faire brûler. Il avait au moins cette utilité de procurer quelques revenus au colon par la cendre.

Pour aller au village, pas tous les jours rapproché, faire l'échange de cette "perlasse" contre un sac de farine, les moyens de transport faisaient défaut. Le boeuf, s'il y avait un, traînait la marchandise sur un "suisse" (traîneau à lices) ou sur une auge, reliée par une chaîne au joug de l'animal. Souvent le dos du colon était le seul portefaix, aller et retour. La farine rapportée fournira

Soierie Camille

Tissus à la verge de tous genres

Choix complet de draperies

Cadeaux pratiques pour toutes occasions

Coin Hériot et Des Forges

DRUMMONDVILLE

mâle-faim essentiels qui nourriront les défricheurs.

De grande route, il n'y en avait qu'une et encore assez rudimentaire, le Chemin des Commissaires, dont nous avons déjà parlé. Le Lieut.-Colonel Heriot et W.-B. Felton (de Sherbrooke), tous deux ayant le titre de commissaires des chemins, firent verbaliser le route qui relie Sherbrooke et Drummondville, traverse ici la rivière et se termine à la ligne qui divise le township de Wendover de la Seigneurie de Courval. Verbalisé en 1823, ce chemin ne fut terminé qu'en 1831. Il fut d'un grand secours à la colonisation et au service postal.

Dans le procès-verbal, il est incidemment question des écoles de Melbourn et de Drummondville. De fait, il y avait des écoles pri-

maires dans tous les centres de quelque importance, des écoles catholiques, malgré les entraves de l'Institution Royale, que le clergé surveillait de près. Dans les rangs, on se cotisait pour se procurer un instituteur ambulant, en attendant qu'on puisse entretenir une école.

Les difficultés raciales, qui eurent leur apogée en 1837-38, ne manquèrent pas de mettre fréquemment aux prises les colons des deux peuples antagonistes. L'antipathie des races, qui semblait parfois assoupie, se réveillait instinctivement dans les "sprees" ou "fêtes", qui eussent été ternes sans le whiskey, qu'une distillerie et des buvettes rendaient plus facilement accessible que le pain et le beurre.

Evidemment, les moeurs s'en ressentaient. Les rixes, les escarmou-

ches, les batailles en règles mais déréglées, n'étaient pas rares. Il y eut même un meurtre à Wickham consécutif à une orgie, le premier meurtre dans nos cantons, ce Saint-Amant raconte en détail dans son ouvrage "Un coin de Cantons de l'Est".

De ces désordres, il y avait heureusement la contre-partie, de saines distractions des veillées d'autrefois, les "Be" ou "corvées". Les épluchettes de blé-d'Inde, les danses honnêtes du Bon Vieux Temps qu'une louable organisation essayait de ressusciter.

Réconfortantes diversions, qui n'empêchaient pas les pionniers de parcourir de longues distances à pied pour fréquenter la mission.

Paul MAYRAND, p.d., curé,
Drummondville
(à suivre)

Intimité

Les conditions de la vie moderne ne favorisent pas l'intimité familiale, au contraire elles entraînent au dehors par les activités sociales, les plaisirs, le travail, les voyages. Pour des raisons légitimes ou par habitude, on ne reste plus à la maison et c'est une grave lacune pour l'intimité des époux et l'intimité des parents avec leurs enfants. Comment se connaître vraiment, s'attacher entre membres d'une même famille quand l'absence des uns et des autres ne donne aucune chance d'épanchement, de partage des joies, des peines. Le temps manque, l'horaire surchargé rend nerveux, pas de temps pour causer, pas de temps pour l'entraide, il faut sortir absolument. Cela commence pour des motifs valables, l'habitude est vite prise, on brûle au foyer! L'homme, s'il doit passer une veillée à la maison, donne l'impression de se sentir emprisonné et il s'échappe sous le moindre prétexte. La femme, de son côté, voudrait bien voir le dernier film à l'affiche... Ses amies l'assurent qu'il ne faut pas le man-

quer... Un autre soir, ce sont des réunions pressantes, les semaines passent et pas une veillée en famille.

Les enfants élevés dans une telle ambiance d'éparpillement au dehors n'attendent pas le nombre des années pour fuir la maison chaque fois que l'occasion se présente, au besoin, ils font naître ces occasions et le foyer devient une simple maison de pension où l'on vient prendre les repas et dormir le plus tardivement possible. A peine les membres de la famille s'entrevoient-ils au petit déjeuner; ils vivent en étrangers, gardant chacun pour soi ses problèmes, son affection, ses affaires et ses plaisirs.

Comment l'amour véritable entre époux, entre frères et soeurs peut-il résister à cette froideur, à ce manque d'expansion, à tant de préoccupations et d'attirances venant de l'extérieur, alors que cette fleur délicate exige la culture en serre-chaude, dans la plus grande intimité. Les longues soirées d'hiver se prêtent bien à la rééducation de la vie familiale; si les jeunes, les jeunes filles surtout s'en donnent la peine, elles rendront le

foyer captivant pour le papa, les frères; elles le rendront cher au coeur et couleur de joie par que moins souvent on ait la tentation de sortir, d'aller chercher ailleurs leurs les plaisirs qui manquent à la maison devenue glaciale par la routine, l'ennui des conversations, les plaintes, les reproches.

Réapprendre entre époux, entre frères et soeurs, l'intimité du silence... Pas de paroles mais juste le battement de la vie de l'un et de l'autre, la présence! Cela sert pour fortifier à jamais l'amour et la solidité du foyer: "C'est le privilège des âmes immortelles de s'aimer beaucoup plus intimement que corps, et cela sans même avoir besoin du secours de la parole. On se comprend si bien sans rien dire lorsque le grand silence éternel est rempli du bruit de ces minuscules échanges. Que peut-on désirer de plus que ces minutes de présence?" (Vérine)

Réservez, dans notre programme de vie, quelques minutes de silence, au milieu des étreintes et des muets échanges de l'amour.

Jeanne L'Archevêque-Dugué

Les principaux édifices publics de la région
sont notre oeuvre — votre meilleure garantie

J. ROBERT NOEL

ENTREPRENEUR GENERAL

• Construction de tous genres •

- Charpente d'acier
- Bois
- En béton armé
- Matériaux modernes
- Consultez-nous - Notre expérience vous servira •

116 Ave Des Erables - Tél. 174 - Arthabaska

Pierre Thibault

MANUFACTURIER de tous genres de
POMPES ET ACCESSOIRES A INCENDIE

La seule usine du genre dans la Province et
la plus importante au Canada

PIERREVILLE, P.

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

XI

Dans notre article sur M. Dorion, nous avons mentionné le Manifeste des douze missionnaires des Townships de l'Est, qui fut signé le 31 mars 1851. Après tant d'années, cet immense territoire était encore sous le régime des missions. Il y restera au moins un lustre de plus, malgré les postes importants qu'il renfermait, comme Sherbrooke, Shipton (Richmond), Somerset (Plessisville), Stanfold (Princeville) et Drummondville.

Ce qui retardait la fondation des paroisses et nuisait à la colonisation, c'est que les townships n'étaient pas non plus régulièrement organisés au point de vue civil.

De par leur origine, les seigneuries étaient régies par la loi française, et les townships par la loi anglaise. Les juges appliquaient tantôt l'une tantôt l'autre, parfois indifféremment. La tenure des terres manquait ainsi de sécurité. Cette instabilité juridique empêchait nombre d'habitants de s'établir dans les Cantons, et les évêques de transformer les missions en paroisses.

De leur côté, les missionnaires s'accommodaient de cet état de choses, en attendant la cure. Du reste, il ne leur manquait guère que le titre de curé. Ils en avaient toutes les prérogatives, moins l'appui du droit civil. Ils jouissaient même de certains privilèges que nécessitait leur éloignement de l'Ordinaire, auquel ils n'avaient pas toujours le temps de recourir pour les dispenses urgentes.

En 1857, une loi fut adoptée par la Législature qui introduisait les lois françaises dans les Cantons de l'Est. Ce qui rendait uniformes les lois civiles — et conséquemment la tenure des terres — dans tout le Bas-Canada.

Dès lors, les missions se mirent à s'ériger en paroisses, sous la pro-

tection de l'Etat. Ainsi, la dime devenait légale.

C'est pourquoi, de ce temps-ci, il est si souvent question de centenaires dans les paroisses. Plusieurs n'ont pas attendu, pour fêter... le centenaire de l'érection canonique.

Ainsi: à Drummondville, en 1915, on a célébré le centenaire de l'établissement par Heriot, pratiquement celui de la fondation de la ville; en 1942, à Kingsey, on a fêté le centenaire de l'arrivée du premier missionnaire résident; à L'Avenir, en 1950, celui de l'ouverture des registres de l'Etat civil; à St-Germain, en 1953, on a anticipé le centenaire de la première chapelle, qui fut construite en 1854; Pierreville, l'an passé, a célébré l'exact centenaire de son érection en paroisse.

Au bout de 40 ans, Drummondville, la pionnière des missions des Cantons de l'Est, était encore au même stage canonique, comme ses filles d'ailleurs.

Le 10^e et dernier missionnaire, M. François-Onésime Belcourt, est né à La Baie-du-Febvre le 26 décembre 1826, d'Antoine et de Joseph Lemire. Il fit ses études à Nicolet et fut ordonné à Québec le 27 octobre 1850. Vicaire successivement à Rivière-Ouelle, à Yamachiche et à St-François-du-Lac, il arriva à Drummondville à la fin de 1854 (il signa son 1^{er} acte le 24 décembre).

Le 23 janvier 1855, il bénit la première chapelle de St-Germain, construite récemment sous la surveillance de M. Leclair, et y célébra la première messe le même jour. Le 6 avril suivant, M. F.-O. Belcourt bénit le cimetière et son frère, l'abbé Georges-Antoine Belcourt, alors missionnaire de Pembina (Minnesota), érigea le chemin de la croix.

Ne pas confondre les deux frères. Antoine avait 24 ans de plus qu'Onésime. Celui-ci ne fit pas de ministère en dehors de notre province, tandis que l'aîné, quatre ans après sa prêtrise, passa à la Rivière-Rouge, où il fut un missionnaire

célèbre. Il étudia à fond le sauteux, au point de rédiger une grammaire et un dictionnaire dans ce dialecte sauvage.

M. F.-O. Belcourt ne se désintéressait pas de Drummondville. La première cloche, don de la paroisse de Berthier à M. Holmes, avait été remplacée en 1842 par une autre, un peu moins grelot, pesant 60 livres, qui avait été payée 8 louis. En 1856, M. Belcourt en acheta une troisième, plus digne de sa mission florissante. Elle pesait 285 livres. Bénite le 26 juin, elle sonna le glas de la mission, et quelques jours après, le Te Deum de la cure, car la paroisse fut érigée canoniquement le 2 juillet 1858.

Le décret civil est daté du 6 septembre 1856. Disons en passant que la reconnaissance civile n'est plus nécessaire. Le décret canonique dûment signifié, automatiquement la paroisse est érigée civilement.

M. l'abbé F.-Onésime Belcourt est donc le premier curé en titre de Drummondville.

En 1860, il fit bâtir le deuxième presbytère, au moyen de corvées et de contributions volontaires, en utilisant les matériaux du premier, qui provenaient, pour une bonne part, des anciens hangars du Roi. A son tour, le Dr A. Belliveau, acquéreur du "vieux presbytère", a voulu conserver de ses "reliques" dans la belle maison qu'il se fit construire au même endroit.

M. Belcourt fit sa dernière entrée dans nos registres de l'Etat civil le 25 septembre 1861. Il a donc séjourné à Drummondville un peu moins de sept ans, dont un an et demi comme missionnaire et curé la balance du temps.

En partant de Drummondville, il devint assistant à St-Maurice, puis à Ste-Anne-de-la-Pérade, pour se retirer du ministère dès 1866. Il passa 4 ans à l'Evêché des Trois-Rivières et le reste de sa vie à Athabaska, où il est décédé le 15 décembre 1904.

(à suivre)

Mgr Paul Mayrand, P.D., Curé,
Drummondville.

J.-L. PAILLE & CIE Ltée

COURTIERS D'ASSURANCE AGREES

Tél. 25484 - 306 rue Lindsay - Drummondville

Homages de

EASTERN PAPER BOX COMPANY

111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

XII

Le missionnaire-curé que fut M. Belcourt a fait vraiment le pont entre les deux périodes de notre histoire locale, celle de la mission et celle de la paroisse. Opportune transition pour glisser un article sur le culte anglican, qui s'est établi chez nous parallèlement au culte catholique. Digression d'autant plus pertinente ici qu'elle nous est inspirée par un incident notable des relations de M. Belcourt avec un ministre.

Heriot, qui s'est préoccupé du sort des soldats catholiques, ne négligea point ses coreligionnaires, pour le moins aussi nombreux que les premiers. Il pourvut à fonder dans l'établissement une mission anglicane à côté de la mission catholique, assurant ainsi à ses sujets la pleine liberté religieuse.

L'une et l'autre mission commencèrent par des pasteurs qui venaient périodiquement desservir leurs ouailles. Nous lisons en tête du premier registre protestant que la mission anglicane fut fondée le 29 juin 1815. Ce qui est assez rapproché de la date de la première messe de M. Raimbault.

De 1815 à 1819, ce sont les chapelains militaires du Fort William Henry (Sorel) qui vinrent de temps à autre desservir la mission anglicane de Drummondville. Le premier de ces missionnaires fut le Révérend Joseph Langley Mills, qui s'intitulait "Chaplain to H. M. Forces" (Chapelain des Forces de Sa Majesté). Rien de consigné en 1815, si ce n'est l'en-tête cité plus

haut. Mr Mills ouvre les registres le 16 mars 1816 par le baptême d'un enfant né en octobre 1815. Il a passé le reste du mois de mars ici, où il ne fut pas oisif, car il a couvert onze pages de registre d'une écriture fine, rédigeant une quarantaine d'actes, la plupart de baptêmes.

Durant ces quatre années de non résidence, les missionnaires exerçaient leur ministère dans des maisons privées. En 1819 arriva le premier pasteur résident, le Rév. Samuel Simpson Wood, qui utilisa pour les fins du culte une école désaffectée, sise dans le bas de la rue Heriot, à l'intersection de la rue Wood, ainsi nommée en mémoire du ministre qui y demeura et y officia.

Malgré la pauvreté de son établissement religieux, cette mission anglicane fut érigée en paroisse par Lettres patentes de Lord Dalhousie le 10 mai 1822, et constituée en "Rectory" par le fait même (ce qui donne aux titulaires certains privilèges, entr'autres celui de l'inaliénabilité). La paroisse protestante de Drummondville comprenait les townships de Grantham et de Wickham. Elle hérita du second prénom du fondateur Frederic George Heriot, la mission catholique ayant pris le premier.

Et l'on se mit immédiatement en frais de bâtir une église, la vieille maison d'école méritant à peine le nom de chapelle temporaire. Cette première église, en bois, fut érigée sur le terrain donné par le major Heriot, où se trouve le vieux cimetière, vers le tombeau du Général. Elle fut construite en 1823 par Heriot lui-même, avec l'aide de ses colons anglais.

A la conflagration de 1826, ainsi que l'église catholique, l'église pro-

testante fut épargnée, tout comme les buvettes.

Le premier "curé" anglican, Mr Wood, demeura huit ans à Drummondville. En 1827, il céda sa place au Rév. G. M. Ross. Celui-ci fut vraiment inamovible, car il resta à son poste 28 ans. Et il y mourut en 1855, au temps de M. Belcourt. M. Ross avait toujours eu de la sympathie pour les prêtres catholiques. Apprenant la maladie grave du ministre anglican, M. Belcourt se rendit à son chevet. La conversation ne tarda pas à tomber sur la religion. M. Belcourt, n'étant pas familier avec la langue anglaise, fit mander le curé Trahan de Richmond, avec l'assentiment exprès de M. Ross. Mais la femme et le fils du pasteur ne l'entendaient pas de cette façon. Les prêtres furent priés de ne pas fatiguer le malade. M. le notaire Saint-Amant assure que la nuit de sa mort, M. Ross voulut faire mander le curé de Drummondville, mais qu'il en fut encore empêché par sa famille.

Cette sympathie pour les prêtres catholiques lui serait venue du fait suivant: M. Ross avait fait la traversée d'Europe au Canada en même temps qu'un pauvre religieux qui mourut à bord du bateau. Le ministre anglican, voyant cet homme de Dieu délaissé le prit en pitié et lui procura tous les soins qu'il put pendant sa maladie. Au moment suprême, le moribond dit à son bienfaiteur qu'il ne pouvait le récompenser dignement de ses bons offices, mais qu'il lui léguait un petit souvenir — son propre scapulaire — M. Ross accepta et, à sa mort, il portait encore la livrée de Marie, paraît-il...

Le Rév. G. M. Ross fut remplacé par M. W. M. Ross, qui desservit

GARAGE DANEAU & DAVID Liés

Distributeurs
DODGE — DE SOTO — CAMION DODGE
VENTE & SERVICE — PIECES & ACCESSOIRES, ETC.
Spécialité: Alignement des Roues
246, Dorion — 169, Marchand Tél. 2-3329
DRUMMONDVILLE

Pharmacie PEPIN

YVON PEPIN, Prop.
506, rue Lindsay — Tél.: 8-0770
DRUMMONDVILLE

**CRÈMERIE DES PRODUCTEURS
DE DRUMMONDVILLE LTÉE**

PRODUITS LAITIERS PASTEURISÉS • LAIT HOMOGENISÉ
GEORGES MESSIER, Président
Tél.: 2-3221 Chemin St-Germain
DRUMMONDVILLE

31

l'église anglicane de 1855 à 1858. Ce fut en cette année 1855 que l'on érigea la deuxième église, celle-ci en pierre, sur un terrain voisin du vieux cimetière, terrain donné par R. N. Watts. Les terrains de M. Watts étaient contigus à ceux du général Heriot.

La nouvelle église fut construite au moyen de souscriptions locales et avec l'aide de la "Church Society" de Québec. L'intérieur venait à peine d'être complété que cette église fut incendiée, le 3 mai 1863, un dimanche matin. On la rebâtit l'année suivante avec les mêmes murs et la tour restés debout. A cette fin, on forma un comité de construction, dont M. Hemming fut nommé secrétaire-trésorier.

Grâce à la générosité des membres de la congrégation et à celle des autorités religieuses anglica-

nes de Québec, l'église actuelle put être consacrée au culte, dès le début de 1866, par l'évêque Williams.

Cette église est vraiment élégante.

Dix-huit pasteurs se sont succédés à l'église Saint-Georges, depuis le premier résident, en 1819, jusqu'aujourd'hui. Après le second M. Ross, ce fut le R. James W. Jones, 1858-1860; puis les RR. G. J. Margill, 1860-1863; J. B. Allnatt, 1863-1872; James Hepburn, 1872-1874; de nouveau M. J. B. Allnatt, 1874-1885; Frederick Webster, 1885-1886, et, les dix années subséquentes, le R. Frederick George Scott, qui devint plus tard Chanoine et Archidiacre.

M. Scott était un homme singulièrement distingué et poète éminent. Nous l'avons connu à Québec où il était recteur de l'église Saint-Mathieu. Il avait la réputation d'un

pasteur pieux et de sincère conviction. De la "High Church", il était partisan de la confession et de la présence réelle. Lors de nos Quarante-Heures, il venait adorer le T. S. Sacrement à la chapelle extérieure du Séminaire et s'étonnait qu'on ne lui rende pas le change dans son église. Il fut aumônier général des troupes canadiennes durant la guerre de 1914-1918. Il est mort âgé, il n'y a pas de nombreuses années.

Suivirent les RR. R. J. Fothergill, 1896-1904; A. N. Dutton, 1904-1907; W. T. Wheeler, 1907-1921; F. Watson, 1921-1923; I. N. Kerr, 1923-1933; Canon Philip Callis, 1933-1943; N. D. Pilcher, 1943-1949; Canon W. H. M. Church, 1949...

(à suivre)

Mgr Paul Mayrand.

P. D., Curé.
Drummondville.

South Shore Steel Co. Ltd.

GERMAIN COURCHESNE, Président

MANUFACTURIER D'APPAREILS DE CHAUFFAGE & VENTILATION "ASTON"

Plomberie — Chauffage — Couverture

Tél.: 57 local

B. P. 87

ST-LEONARD D'ASTON, Cté Nicolet

R. O. BLANCHARD & CIE

Tél.: 14-5

MAGASIN GENERAL

Spécialité :- Confection pour Dames et Messieurs

Manufacturier des moules "Drummond"

St-Germain de Grantham (Drummond)

MODERN PAVING & CONSTRUCTION LTD

BON CONSEIL,

Tél. 35

Comté de Drummond

COUVOIR DRUMMOND CERTIFIE

Tél.: 2-4122 - 22, Boul. Bernard - Drummondville

Poussins certifiés de première qualité
issus de coqs R.O.P. ou ordinaires

--- Races ---
Light Sussex, N.H., P.R.B., et Leghorn Blanche
--- Hybrides ---

L.S. x N.H. — N.H. x L.S. — N.H. x P.R.B.
J. CHARBONNEAU Poussins

J.-L. PAILLE & CIE Ltée

COURTIERS D'ASSURANCE AGREES
Tél. 25484 - 306 rue Lindsay - Drummondville

Hommages de

EASTERN PAPER BOX COMPANY

111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

J. A. Laferté

L I M I T E E

BOIS ET MATERIAUX DE CONSTRUCTION

314, rue Saint-Jean

Tél.: 2-3359 - 2-2360

DRUMMONDVILLE

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

XIII

Longtemps mission, Drummondville se range maintenant à côté des vieilles paroisses des seigneuries. A M. Belcourt, le premier curé en titre, succède M. Jean-Octave Prince, d'origine acadienne comme tous les Prince de Saint-Grégoire-le-Grand, où il naquit le 3 juillet 1826, de François Prince et de Henriette Doucet. Il fit ses études au Séminaire de Nicolet et fut ordonné dans sa paroisse natale, le 31 août 1851, par son parent, Mgr Charles Prince, alors coadjuteur de Montréal, qui devint l'année suivante le premier évêque de Saint-Hyacinthe.

M. J.-O. Prince fut d'abord vicaire à Saint-Jean-Baptiste-de-Québec, puis aux Trois-Rivières, et prit ensuite la responsabilité de la mission de St-Norbert d'Arthabaska. En octobre 1855, celle de L'Avenir lui était confiée. Il en devenait le deuxième missionnaire résident.

Comme son prédécesseur, M. J.-Bte Leclair, il avait à desservir en même temps la mission de St-Théodore d'Acton. Ce qui fait que plusieurs actes de l'état civil du township d'Acton se trouvent dans les registres de L'Avenir. Durant les quatre années qu'il passa à St-Pierre-de-Durham, il exerça un fructueux ministère et s'avéra sage administrateur. Il eut le bonheur de recevoir plusieurs abjurations et la satisfaction de faire terminer la voûte de l'église. Par contre, il eut à subir le contre-coup d'événements fâcheux.

J.-B.-Eric Dorion, malgré son amitié pour le curé, sa générosité

pour les oeuvres et son zèle pour l'église, conservait ses idées avancées et ne pratiquait point sa religion. A la fin d'une retraite paroissiale, il intenta un procès au Père prédicateur pour diffamation. La plainte de l'Enfant terrible fut renvoyée, mais les procédures légales avaient été mouvementées et fait un tapage scandaleux. C'était en janvier 1861.

Déjà la dissension était commencée dans la mission au sujet d'une répartition ordonnée par l'Evêque des Trois-Rivières pour payer la dette de l'église. La répartition eût probablement passé. Mais il fallait d'abord ériger la mission en paroisse. Et l'on ne put s'entendre sur les limites de la future paroisse.

En définitive, Mgr Thomas Cooke dut exécuter la menace qu'il avait faite aux contribuables de L'Avenir, de retirer leur missionnaire s'ils ne se rendaient pas à son ordonnance. Le 29 septembre de la même année (1861) M. Prince reçoit l'ordre de quitter immédiatement la mission, qui sera desservie par Kingsey jusqu'à ce que l'Evêque en dispose autrement.

Double épreuve, qui n'a pas de relation avec la gestion du prudent missionnaire, justement apprécié et par ses supérieurs et par ses ouailles. Celles-ci regrettaient vivement son départ et plus encore son départ si hâtif.

Drummondville hérita de cet excellent pasteur, qui lui arriva le même jour, puisqu'il signa un acte de baptême dans nos registres le 29 septembre 1861. Le nouveau curé n'avait pas un ministère chargé dans sa paroisse, Wickham, qui avait passé par tant de tribu-

lations, et qu'il avait à desservir, lui donna plus de soucis.

Ce furent les habitants de ce township qui, pratiquement, bloquèrent l'érection de L'Avenir en paroisse. Espérant reconquérir leur propre desserte, ils refusaient de s'annexer à St-Pierre-de-Durham et s'unirent aux adversaires de la répartition, pour mettre en minorité les partisans de l'érection de L'Avenir en paroisse. Ils continuèrent de s'agiter pour ravoir le culte chez eux comme autrefois. Non pas sans raison, puisque la mission était fermée depuis quinze ans.

Une annexion partielle à L'Avenir facilita le rétablissement de la mission régulière à St-Jean-de-Wickham, en 1863. M. Prince fit bâtir une chapelle (l'ancienne avait été détruite) sur le terrain qu'occupe l'église actuelle et la desservit, par lui-même ou par son vicaire.

Car M. Prince a eu un vicaire dès sa deuxième année de cure. Le chiffre de la population n'exigeait pas deux prêtres. Mais à part les deux groupements de Drummondville et de Wickham (ce dernier pas mal obsédant), les fidèles étaient disséminés dans les cantons sur un assez grand territoire, presque sans chemin carrossable. Sur la rive nord du Saint-François, Wendover et Simpson commençaient à se peupler. Péniblement, on avait asséché les marais et les savanes, égoûté les terres pour les cultiver et les habiter. Il n'y avait guère de route pour communiquer avec village et il fallait traverser la rivière en canot et contourner chute et rapides.

Le premier titulaire du vicariat de Drummondville fut l'abbé Luc Désilets, un homme de talent su-

GARAGE DANEAU & DAVID Lée

Distributeurs
DODGE — DE SOTO — CAMION DODGE
VENTE & SERVICE — PIECES & ACCESSOIRES, ETC.
Spécialité: Alignement des Roues
246, Dorion — 169, Marchand Tél. 2-3221
DRUMMONDVILLE

Pharmacie PEPIN

YVON PEPIN, Prop. 506, rue Lindsay — Tél.: 3-077
DRUMMONDVILLE

**CRÈMERIE DES PRODUCTEURS
DE DRUMMONDVILLE LEE**

PRODUITS LAITIERS PASTEURISÉS • LAIT HOMOGÉNÉ
GEORGES MESSIER, Président
Tél.: 2-3221 Chemin St-Germain
DRUMMONDVILLE

Même temps que son curé, M. Prince.

M. J.-O. Prince ne fut que quatre ans curé ici, mais il y laissa une impression profonde. Il avait de la distinction et des lettres. Nous lui devons la rédaction des notes sur les origines de Drummondville. Il les avait données à M. Saint-Amant à propos d'une conférence. Plus tard, la paroisse en eut connaissance. Plus tard, elle fut publiée en entier.

M. le curé Prince était de caractère jovial, aimant à rire et à rire, pour ce trouvant toujours le mot approprié, même s'il fallait taquiner, affable, populaire, se contrefaisant l'appelant familièrement "Johnny", sans qu'il s'en offensât.

M. Prince fut promu à Saint-Maurice en 1865, où il décéda le 6 janvier 1868. Il était chanoine de la cathédrale des Trois-Rivières depuis 1864.

(à suivre)
Paul Hébert, P.D., Curé Drummondville

Comité de Drummondville
Tél: 35 et 40

COUVOIR DRUMMOND CERTIFIÉ
Foussins certifiés de première qualité
Issus de coqs locaux ou ordinaires

J.-L. PAILLÉ & CIE Ltée
COURTIERS D'ASSURANCE AGREES
Tél. 25184 - 306 rue Lindsay - Drummondville

EASTERN PAPER BOX COMPANY
Homages de
111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION
314, rue Saint-Jean
Tél: 2-3369 - 2-3320
DRUMMONDVILLE

et d'écrivain. Sa parole était ardent, parfois mordante, toujours sincère; sa plume, alerte, discrète et abondante.

Mgr Latliche le fit venir à Rome pour l'aider à conserver intact son diocèse des Trois-Rivières. Il y laissa deux ans comme son procureur auprès du Saint-Siège. Durant son absence, en 1864, il le nomma vicaire général, avec le titre de chanoine titulaire.

Il échoua dans sa mission, mais il faut dire qu'il avait devant lui son ancien ami de Saint-Gregoire, Mgr Marguis, qui parlait et écrivait peu, mais agissait en stratège. Prêtre marital, dans sa cure, du Cap, M. Deslèrs restaura la dévotion au saint Rosaire et établit les pèlerinages. Il fut l'investigateur pieux du "pont des chapeliers" et l'un des trois heureux témoins du "miracle des yeux"; évidente approbation par la Vierge immaculée du ministère de ce pasteur zélé.

En septembre 1864, M. Luc Deslèrs fut remplacé ici par l'abbé C.-N. Ouellette, qui quitta Drummondville l'année suivante, en

MAGASIN GÉNÉRAL
Spécialité :- Confection pour Dames et Messieurs
Manufacturier des moules "Drummond"
St-Germain de Granby (Drummondville)
Tél: 14-5

MODERN PAVING & CONSTRUCTION LTD
BON CONSEIL,
Tél: 35 et 40

COUVOIR DRUMMOND CERTIFIÉ
Foussins certifiés de première qualité
Issus de coqs locaux ou ordinaires

J.-L. PAILLÉ & CIE Ltée
COURTIERS D'ASSURANCE AGREES
Tél. 25184 - 306 rue Lindsay - Drummondville

EASTERN PAPER BOX COMPANY
Homages de
111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION
314, rue Saint-Jean
Tél: 2-3369 - 2-3320
DRUMMONDVILLE

perieur et de grande envergure, un saint prêtre qui deviendra l'une des personnalités marquantes du diocèse des Trois-Rivières.

Comme son nouveau curé, il naquit à Saint-Gregoire et étudia à Nicolet. Il fut baptisé par Jean Harper et fit ses études durant le vicariat de M. Calixte Marguis. Il admirait et aimait ses chefs spirituels.

Après son ordination, il fut d'abord nommé vicaire à la cathédrale par Mgr Cooke qui se l'était attaché comme secrétaire. Deux ans plus tard, il est assigné vicaire à Stanfold, où il passa un an, puis à Drummondville, où il fut deux années. Il fit bon ménage avec son co-paroissien d'origine. Son passage ici n'est signalé que par les actes soignés qu'il rédigea dans nos registres.

En 1864, Mgr Cooke, pour le rapprocher de lui, nomma M. Deslèrs (à 5 ans de prêtrise) curé du Cap-de-la-Madeleine. Les deux premiers évêques des Trois-Rivières avaient grande confiance en ce jeune curé et utilisèrent maintes fois ses facilités d'orateur

R. O. BLANCHARD & CIE
Tél: 14-5
St-Germain de Granby (Drummondville)

MODERN PAVING & CONSTRUCTION LTD
BON CONSEIL,
Tél: 35 et 40

COUVOIR DRUMMOND CERTIFIÉ
Foussins certifiés de première qualité
Issus de coqs locaux ou ordinaires

J.-L. PAILLÉ & CIE Ltée
COURTIERS D'ASSURANCE AGREES
Tél. 25184 - 306 rue Lindsay - Drummondville

EASTERN PAPER BOX COMPANY
Homages de
111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION
314, rue Saint-Jean
Tél: 2-3369 - 2-3320
DRUMMONDVILLE

J. A. Laferte
LIMITED

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

XIV

Nous sommes reconnaissants à M. le Curé J.-O. Prince de s'être donné la peine de retracer les origines de Drummondville. Il a eu d'autant plus de mérites à faire ce travail qu'il n'avait guère de documents sous la main. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les missionnaires avaient bien d'autres choses à faire qu'à créer des archives ou à rédiger un journal. Surtout les premiers, qui avaient tous les cantons de l'est à parcourir et revenaient exténués à leur baraque.

Tout de même, le curé "Johnny Prince" — comme il signe lui-même ses notes historiques — a combié cette lacune avec succès. Il était bien placé pour se renseigner et bien qualifié pour nous transmettre ses renseignements. Nous croyons qu'il fait autorité. Né et élevé dans une seigneurie voisine, il est arrivé dans notre région une quarantaine d'années seulement après l'ouverture du premier poste de nos townships.

À défaut d'archives locales, il a dû consulter les archives diocésaines et provinciales et compléter ses notions par la tradition orale. Les souvenirs des anciens ne sont pas à dédaigner, surtout à si peu de distance. Il a recueilli ceux qui l'intéressaient, les a notés. Puis, à la belle cure de Saint-Maurice, où il avait plus de loisirs, il a coordonné ses connaissances acquises sur les commencements de Drummondville et rédigé cette conférence que nous avons mentionnée dans notre article précédent. Il nous semble difficile de contredire le deuxième curé de Drummondville qui a posé, à bon escient, les premiers jalons de notre petite histoire.

Dans une conférence, M. Prince devait se borner aux grandes lignes des événements. Cependant, il nous a laissé quelques détails intéressants qui l'ont lui-même frappé.

Telle la conversion de M. William-Georges Robins, grand-père de feu notre sympathique notaire Frédéric-H. Robins et de ses deux sœurs survivantes, Mlles Annette et Marie-Louise. Nous transcrivons le texte même de M. Prince, sans

altérer le dialogue un peu naïf qu'il contient:

"M. Robins était un homme de haute intelligence et d'une éducation soignée; tout respirait en lui le parfait gentilhomme. Homme de conviction, il cherchait la vérité avec ardeur. Souvent il conversait avec le vieux notaire David, de Nicolet, et deux religieuses, l'une du Sacré-Coeur et l'autre chez les Oblates de Marie. Le vieux notaire était fort en controverse. M. Robins était convaincu de la vérité de la religion catholique, excepté sur un point: celui de la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement. Il exposa son dernier doute à M. David en lui disant: "Si ce n'était point de ce dernier dogme que l'Eglise propose à votre croyance, je serais des vôtres." Le notaire réfléchit et dit: — Dieu n'est pas tout-puissant? — Comment, vous blasphémez! — Non, mais c'est vous qui le faites, puisque vous refusez à Dieu le pouvoir de changer le pain et le vin en son corps et en son sang. — Notaire, vous avez raison; je n'hésite plus: je suis catholique! La conversion de M. Robins fut sincère; sa vie et sa mort surtout furent édifiantes."

Ce M. William G. Robins était un ancien capitaine du régiment de Watteville, arrivé à Drummondville en 1815, avec le colonel Heriot. Il fut nommé registrateur du comté de Drummond le 11 décembre 1830, le premier titulaire après l'établissement du bureau d'enregistrement de Drummond, qui comprenait alors les comtés actuels d'Arthabaska, de Drummond, de Bagot et des parties de Wolfe et de Richmond.

M. Robins mourut à 53 ans. Son acte de sépulture est dans nos registres, à la date du 26 juin 1847.

C'est aussi M. Prince qui nous fait connaître la famille Ployart, dont nous avons parlé en son lieu, surtout l'épouse du capitaine J. L. Ployart, "cette digne femme, qui avait hérité de toutes les vertus de ses nobles ancêtres... d'une piété angélique, la mère des pauvres... remarquable par sa charité et son dévouement à l'Eglise..." Au commencement d'un registre, M. Prince note le don de l'île Ployart à la Fabrique et l'attribue, avec reconnaissance, aux filles du capitaine.

M. Prince ne mentionne pas de

visite épiscopale durant les quelques années qu'il a passées ici. Comme Mgr Cooke est signalé à L'Assomption le 17 septembre 1854, il est à présumer que l'Evêque des Trois-Rivières ait aussi confirmé à Drummondville. Ce serait la troisième visite pastorale de Mgr Cooke.

Car la deuxième est restée dans M. Belcourt, qui inscrivit en 1858 une liste de confirmés devant le même Evêque, liste composée de 10 personnes, dont une de 60 ans, plusieurs dans la vingtaine et pas d'adolescents que 40 ans.

Autre faille probable dans les registres précédents: Mgr Tardif, coadjuteur de Mgr Signay, Evêque de Québec, a confirmé Wickham le onze septembre 1854, alors que cette mission, depuis Drummondville, n'est pas méritoire de supposer que M. Wickham a, dans la même journée, administré le sacrement de confirmation dans la mission précédente (à suivre).

Paul M. Y. L. P.D.C.

Décès de M. Paul-Émile Lassonde

M. l'abbé Paul-Émile Lassonde, prêtre à sa retraite, est décédé le 5 juin à Québec, à l'âge de 70 ans et 5 mois.

M. l'abbé Lassonde est né à St-Zéphirin, le 13 décembre 1866, d'Olivier Lassonde, curé de St-Aurèle Roy. Il fit ses études classiques à Nicolet (1884-89) et à l'Assomption (1889-90). Il fut ordonné prêtre par Mgr Lacombe, à Nicolet, le 7 juillet 1891. Il fut curé à St-Guillemme (1891-92), à St-Eulalie (1892-96), à St-Jean de Chester (1896-98), à Victoriaville (1913-20), où il fut curé pendant; curé de Précieux-Sacrement (1923), de Ste-Mère (1924-25) et de Tingwick (1925-26); il fut nommé en 1916, pour se rendre à Drummondville, puis à Contrecoeur. Pendant son séjour à Québec durant ce temps, il est décédé le 5 juin.

Les funérailles ont eu lieu à la Cathédrale de Nicolet, le 8 juin, l'inhumation s'est faite dans le cimetière des prêtres au Grand-Pré.

BOITRIE CAMILLE

Tissus à la verge de tous genres

Croix complet de draperies

Cadeaux pratiques pour toutes occasions

Colin Hériot et Oca Forges

100, rue St-Jacques

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

XV

A M. l'abbé J. O. Prince succéda M. le curé Majorique Marchand, qui devait être curé de Drummondville 24 ans. Il importe d'abord de donner un aperçu de l'état de la paroisse, à l'arrivée du pasteur qui en aura eu la charge le plus longtemps, des 17 missionnaires et curés qui se sont succédé ici jusqu'aujourd'hui et très probablement plus longtemps que tous les curés à venir au même poste.

En 1855, il y avait exactement 50 ans que Drummondville était fondé. Des missions et paroisses nombreuses s'en étaient graduellement détachées. Cependant la paroisse-mère couvrait encore tout le territoire des dix paroisses actuelles du Grand Drummondville, de Saint-Nicéphore, de Saint-Majorique, de Saint-Cyrille et de parties de Saint-Joachim, de Saint-Lucien et de Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

Une population d'un millier d'âmes était répandue sur cette grande étendue de terrain, avec au centre, un noyau d'une quarantaine de familles, qui constituait le village, chef-lieu où se faisaient les affaires de la région.

Les colons, comme la plupart le sont, étaient industriels, mais il n'y avait pas encore de vraies industries dans le district.

Cependant le commerce de bois allait bien. Plusieurs canadiens firent des chantiers profitables.

Mais le maître commerçant de bois de l'époque fut Valentine Cooke, un cousin de Mgr Cooke, mais pas religieux comme le premier évêque des Trois-Rivières. Il avait été baptisé mais ne se soucia jamais d'aucune croyance ou église. Ayant commencé sa carrière sans ressources, il devint très riche en peu de temps. Il possédait d'immenses terrains dans Wendover et Simpson et y employait une multitude d'hommes, qu'il traitait bien mais sans familiarité. Sa fortune subit des revers quand M. Cooke se mit à construire des moulins et à établir des magasins. Mais il resta l'un des plus fameux commerçants de bois de son temps. Il allait lui-même vendre son bois à Québec, où il le descendait en immenses radeaux ou "cages". Son commerce bénéficia, en même temps, aux colons qui y trouvèrent, pour un bon nombre, l'argent nécessaire pour payer leurs terres.

Avant la construction de notre maison de retraites fermées, on voyait encore les ruines du "Château Cooke", sur les terrains de M. le Commandeur Montplaisir.

L'agriculture, avec son vestibule la colonisation, occupait la masse de la population, qui peinait à défricher, à égoûter, à ouvrir des terres, n'ayant à leur usage que les moyens les plus rudimentaires et sans aide appréciable des pouvoirs publics.

Un seul exemple. Un cours d'eau avait été verbalisé en 1852 dans Wendover et Simpson. Un colon raconte les difficultés sans nombre que lui et ses compagnons

de travail rencontraient pour conduire leurs eaux à ce cours d'eau. Il termine par la conclusion suivante: "... Malgré la misère, on est venu à bout avec le temps nous avons fait à la force un canal d'eau de dix pieds au fond creusé à la hauteur d'un homme."

Même héroïsme nécessaire pour se tracer des chemins, à travers la savane, les fondrières et les émissées de castors. Il fallait se mettre dans la boue pour briser ces barras, parfois enfoncé dans la boue jusqu'à la ceinture et encore mangé par les moustiques de toutes espèces, les brûlots et les maringouins. En hiver, les morsures au froid étaient moins dures que celles des mouches à chevreuil. Les chemins plus solides, grâce à la gelée. On s'ouvrait des chemins de traîneau entre voisins à deux milles de distance.

Mais le gros inconvénient pour les relations paroissiales était la rivière Saint-François. Dire que cette belle rivière, avec ses cascades rapides et ses cascades, qui a créé le Drummondville actuel, est pour lui un si précieux produit jadis être classée dans le passé.

Dans un chapitre qu'il intitulé "Le Gouffre de la Mort. M. le notaire Saint-Amant raconte toute une série de noyades. La grosse chute du village, appelée Little Falls (la chute au Seigneur) probablement parce que l'on possédait du titre de seigneur le Lieutenant-Colonel Heriot, comme c'était les mœurs du temps.

Tout de même, les habitants de Wendover et de Simpson avaient à

J.-L. PAILLE & CIE Ltée

COURTIERS D'ASSURANCE AGREES

Tel. 25484 - 306 rue Lindsay - Drummondville

Hommages de

EASTERN PAPER BOX COMPANY

111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

LACTERIE CARDIN

PRODUITS LAITIERS
PASTEURISES
Lait Homogénéisé

2-6722 - TEL. - 2-4422

CHEMIN SAINT-GERMAIN

Avec les compliments de

GERARD OUELLET

MANUFACTURIER DE MEUBLES

DAVELUYVILLE, P. Q.

traverser la rivière pour transiger au village et accomplir leurs devoirs religieux: traversée difficile et périlleuse. De son côté, le pasteur courait les mêmes risques pour visiter ses ouailles de l'autre rive et leur porter les secours de son ministère.

Des colons se cotisèrent pour s'acheter un "bac" qui leur coûta \$26.00; puis nouvelle souscription pour faire bâtir une maison du Passage, dans laquelle ils installèrent un gardien. C'était en 1856 et 1857. Des chaloupes au bac l'amélioration n'était qu'un moindre mal. Elle s'avéra vicieuse au bout de trois ans.

En 1866, on construisit le premier pont reliant Wendover à Grantham, à l'endroit exact où se trouve aujourd'hui le pont de la voie ferrée. Malheureusement ce pont, ouvert à la circulation en octobre 1860, fut emporté par la débâcle de 1862. On était donc revenu à la chaloupe et au bac quand M. Marchand vint prendre possession de sa cure.

Le Conseil Municipal de l'époque comprenait les cantons de Grantham, de Wendover et de Simpson, territoire qui correspondait avec celui de la paroisse, moins la partie desservie par Saint-Germain. Par-

mi les conseillers des premiers termes d'office, on relève autant de noms anglais que de français, parfois plus: R. N. Watts, John Welsh, George Mitchell, William Robins, Valentine Cooke et R. J. Millar, à côté de Narcisse Jutras, F.-X. Janelle, Félix Pinard, Joseph Cardin et Georges-Léonard Marier.

Les séances du Conseil se tenaient dans le bas de la ville, probablement dans la Salle d'Agriculture, au vieux Marché, qui se trouvait au coin des rues St-Georges et Heriot, sur l'emplacement actuel de M. Coratois. Plus tard, la salle du Conseil se hacha au second plancher de la maison occupée par la firme d'assurance Courchesne et Courchesne.

La Cour de circuit du comté de Drummond, établie en 1858, eut comme premier greffier un des fils de M. Trigg, seigneur de Nicolet. Ce jeune homme, un viveur, vint à Drummondville et disparut mystérieusement après quelques mois. M. J.-Trefflé Caya fut nommé à sa place et fit honneur à ses fonctions.

La Cour, elle aussi, débuta dans la Salle d'Agriculture. Mais le Conseil de Comté pourvut à la loger. En 1861, il fit bâtir l'édifice de brique qui "orne" le parc Saint-

Frédéric et résiste sans broncher aux menaces de destruction dont est souvent victime. La Cour de circuit s'y installa.

Le premier avocat qui vint s'établir à Drummondville et plaider pour le demandeur à la première cause qui se présenta, fut M. Hemming, qui fut aussi le premier député de Drummond-Arthabaska à la Législature de Québec et de la Confédération.

Durant la durée de son mandat M. Hemming a puissamment contribué à l'amélioration de la ville et des communes voisines dans ses comtés. Il avait de la vogue et connaissait des affaires.

Grand propriétaire, ses terres aboutissaient à la rivière vis-à-vis la chute qui a hérité de son nom (Chute Hemming). La maison qu'il occupait a été achetée par les Frères de la Charité, accolée à la résidence et destinée à loger le chapelain.

C'est aussi près que possible de cette demeure qu'on a nommé Hemming au 100^e anniversaire mais important de la ville de ce brillant citoyen mort au 100^e anniversaire (à suivre).

Paul Raymond
250, St.
Drummondville

Avec les compliments de

American Optical Co. of Canada Ltd

ALPHONSE MARTIN, Opticien

Nicolet, P. Q.

GARAGE DANEAU & DAVID Ltée

Distributeurs
DODGE — DE SOTO — CAMION 1932
VENTE & SERVICE — PIÈCES & ACCESSOIRES, ETC.
Spécialité: Alignement des Roues
246, Dorion — 169, Marchand — Tél. 2-4
DRUMMONDVILLE

Pharmacie PEPIN

YVON PEPIN, Prop.
506, rue Lindsay — Tél: 3-4
DRUMMONDVILLE

CRÈMERIE DES PRODUCTEURS DE DRUMMONDVILLE Ltée

PRODUITS LAITIERS PASTEURISÉS • LAIT HOMOGÉNÉ
GEORGES MESSIER, Président
Tél.: 2-3221 — Chemin St-Germain
DRUMMONDVILLE

F.-X. Gagné Ltée

EMROUTEUR AUTORISÉ DU Coca-Cola
Sous contrat avec Coca-Cola Limited
C. P. 222 — NICOLET, Qué. — Tél: 2-3221

DRUMMONDVILLE

(Notes historiques)

XVI

Le député Hemming ne fut pas longtemps le seul représentant du barreau à Drummondville. Du reste, M. Hemming avait tant de besogne comme député, il entreprit et exécuta tant de choses dans son comté, qu'il ne pouvait guère pratiquer sa profession.

Deux jeunes canadiens-français vinrent presque ensemble lui disputer sa clientèle: en 1853, Antoine-Edouard Généreux; en 1859, Pierre-Edouard Vézina. Tous deux moururent en 1862. Plusieurs autres avocats se sont succédés dans l'ancien village d'Heriot, qui ne comptait pas encore 200 âmes.

Parcil village, de nos jours, se passe de tout professionnel. Mais à cette époque, la population était dispersée, et Drummondville était un centre important, un chef-lieu, le noyau des townships de l'Est. Il y fallait des hommes d'affaire et de profession. Il n'en manquait pas.

Le premier notaire résidant à Drummondville fut Mire Louis-

Basile David, père de l'ancien notaire Georges David, de Nicolet, et de M. Achille David, cultivateur de Drummondville; père de feu Joseph et de M. Léopold David, chef lui-même d'une grosse et honorable famille. Le vieux notaire David mourut en 1857, après avoir exercé, ici, sa profession une vingtaine d'années. Il fut remplacé par le notaire J. L. G. Manseau, lui aussi père d'une famille patriarcale, dont les deux curés bien connus dans le diocèse, les abbés Alfred et Martial Manseau.

Les colons n'avaient pas que des difficultés légales à faire régler. Ils avaient aussi des misères corporelles à faire soigner. Des fils d'Esculape vinrent dans les cantons, offrir leurs services. Encore une fois, Kingsey dama le pion à Drummondville: c'est là que s'établirent les Dr Alexander, le grand-père et le père du futur curé de Drummondville, l'abbé H.-S. Alexandre.

Le Dr Braden semble avoir été le premier médecin résidant à Drummondville. Il fut suivi des docteurs McDonald, Beaupré, Larocque, Vallée et Bérard. Celui-ci vint s'établir ici en 1859 et avait pour collègues les docteurs Gill et

Alexander: tous trois de familles avantageusement connues de notre génération.

Le commerce était centré — d'ailleurs le village était tasse — dans l'ouest, dans ce qui est aujourd'hui l'extrême "bas de la ville". On comprend que le fondateur et ses colons aient atterri en bas des rapides et aient commencé l'établissement sur les rives voisines, c'est-à-dire autour du "Cock's head". Les ruines du château Marler seraient sur l'emplacement de Grantham Hall (au Comfort Cottage), dernière résidence de Heriot.

Le "chemin Saint-Georges" avait de l'importance, car il aboutissait à la traverse et croisait la rue Heriot et le deuxième rang (aujourd'hui la rue Brock, en l'honneur de Robert Brock qui y demeurait), formant les deux intersections maîtresses du commerce d'alors. Il y avait le gros magasin "Cooke, et, en arrière, on utilisait le ruisseau ("Tête de coq") pour fabriquer de la "perlasse". Pas loin, sur la rue Heriot, Charles Reid tenait un autre magasin général.

Le rue Heriot se prolongeait vers l'est jusqu'à la rue Robinson.

Avec les Compliments de

American Optical Co. of Canada Ltd

ALPHONSE MARTIN, Gérant
Nicolet, P. Q.

GARAGE DANEAU & DAVID Ltée

DISTRIBUTEURS
DODGE — DESOTO — CAMION DODGE
VENTE & SERVICE — PIÈCES & ACCESSOIRES, ETC.
Spécialité: - Alignement des Roues
DRUMMONDVILLE

246, Dorion — 169, Marchand — Tél.: 2-3329

CREMERIE DES PRODUCTEURS
DE DRUMMONDVILLE Ltée

PRODUITS LAITIERS PASTEURISÉS • LAIT HOMOGÉNISÉ
GEORGES MESSIER, Président
Tél.: 2-3221 Chemin St-Germain
DRUMMONDVILLE

J.-L. PAILLE & CIE Ltée

COURTIERS D'ASSURANCE AGRÉÉS
Tél.: 25484 - 306 rue Lindsay - Drummondville

Hommages de
EASTERN PAPER BOX COMPANY

111, Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

LAITERIE CARDIN

PRODUITS LAITIERS
PASTEURISÉS
Lait Homogénéisé

2-6722 - TÉL. - 2-2121
CHEMIN SAINT-GERMAIN

qu'on se trouverait à reconstruire si la rue Marchand était prolongée jusqu'au pont. En passant, elle coupait deux ruelles, Wood et Sydney. En 1865, époque qui nous occupe, il n'y avait pratiquement qu'une rue, Heriot, la rue principale, "la rue" (comme je l'ai entendu appeler par un ancien, il y a quelques années).

La rue Brock n'était encore que le deuxième rang et le Blvd Saint-Joseph, le troisième rang. Les rues intermédiaires, Lindsay, Dorion, ne viendront que plus tard. Point de rues transversales proprement dites.

L'éducation était encore dans les mains séculières. Une grosse école occupait le site actuel du vieil hospice. Des écoles de rang donnaient l'instruction aux enfants de la campagne.

L'église paroissiale, au même endroit qu'aujourd'hui, se trouvait

à l'extrémité du village mais au centre de la paroisse.

Le presbytère du temps, le deuxième (le 1er avait été bâti par M. Holmes), était l'oeuvre de M. Belcourt. Il devait être situé dans le parc actuel de stationnement, du côté ouest, près de la demeure du Dr Hélie. Le cimetière occupait le terrain du presbytère actuel. Il était d'usage d'enterrer les chrétiens près de l'église paroissiale; usage que le bureau d'hygiène, par la suite, a condamné avec raison.

On en était encore à la première église, bâtie par M. Kelley en 1822, plus vieille que son âge par les rallonges que sa charpente de bois avait subies. L'édifice rectangulaire mesurait 56 pieds par 36. Des petits transepts ajoutés lui donnaient une modeste allure de croix latine. Pour agrandir le bâtiment, une sacristie avait été, plus tard, greffée sur l'abside. La couverture

à pignon était surmontée d'un clocher assez bien proportionné. Le Prince avait récemment fait restaurer à neuf son église paroissiale.

Rappelons que le major-général Frederick George Heriot avait offert le temple catholique d'un joli tableau de Saint François d'Assise de même que le généreux fondateur avait donné le terrain qu'occupaient les édifices religieux et le cimetière.

Ce n'était pas une paroisse riche ni une cure de tout repos qu'attendaient M. Marchand. Mais celui-ci devait donner un successeur à l'une et à l'autre. Drummondville fera un pas de géant sous son long règne de vingt-cinq ans.

(à suivre)

Paul Mayrand,
P.D., C.
Drummondville

Compliments de

SHOONER & CIE

PIERREVILLE, P. Q.

La Caisse Populaire de Nicolet

44, rue Notre-Dame • Georges Henri St-Cyr, président — J. O. Couture, Gérant

pour encourager l'épargne donne à ses sociétaires l'assurance sur leur dépôt. Les prêts jusqu'à concurrence de \$10,000 au débiteur. L'emprunteur seront acquittés et ce moyennant une légère augmentation de l'intérêt sur leur dette.

Pour plus d'information, renseignez-vous au bureau de la Société NICOLET

SAVOIE & FRERE

J. ALFRED SAVOIE, prop.

Commerçant de bois — Ripe en ballots

Garage moderne

MANSEAU, Comté de Nicolet

Les principaux édifices publics de la région sont notre oeuvre — votre meilleure garantie

J.-ROBERT NOEL

ENTREPRENEUR GENERAL

• Construction de tous genres •

- Charpente d'acier
- En béton armé
- Consultez-nous - Notre expérience vous servira •
- Bois
- Matériaux modernes

116 Ave Des Erables - Tél. 174 - Arthabaska

Pierre Thibault

MANUFACTURIER de tous genres de POMPES ET ACCESSOIRES A INCENDIE

La seule usine du genre dans la Province et la plus importante au Canada

PIERREVILLE, P. Q.

Compliments de

VICTORIAVILLE SPECIALTIES Co. Ltd.

MANUFACTURIERS DE MEUBLES

Victoriaville, P. Q.

NADEAU AUTOMOBILE ENR.

Tracteurs Massey-Harris et Ferguson

Vendeur autorisé :- Dodge - DeSoto - Camion Dodge

Tél.: 215 — 74 - 76 rue Maurault — PIERREVILLE

Quand le Village de Drummondville comptait 40 familles

PAR MGR PAUL MAYRAND



Première église de Drummondville telle que l'a trouvée M. Marchand. Érigée en 1822, elle avait été agrandie et restaurée plusieurs fois. - Elle fut détruite en 1879.

M. Majorique Marchand naquit à Batiscan le 28 février 1838, de Jérémie Marchand et de Cléopée Brunelle dit Beaufort. Il fit ses études au Séminaire de Nicolet et fut ordonné prêtre aux Trois-Rivières le 28 septembre 1862. Après quelques années de vicariat à Sainte-Anne-de-la-Pérade et à Yamachiche, il fut nommé curé de Drummondville, le 25 septembre 1865.

Un curé jeune et entreprenant.

C'était une marque de haute appréciation de la part de Mgr Cooke envers ce prêtre de 27 ans que de lui donner, en première cure, le chef-lieu des Townships de l'Est, et une paroisse où il y avait encore beaucoup à faire dans tous les domaines. Le nouveau titulaire se montra digne de la confiance que son évêque avait mise en lui.

Dès sa prise de possession, il se rendit compte de l'état de sa cure: il vit ce qu'il y avait, ce qu'il fallait améliorer et surtout ce qu'il n'y avait pas. Il se mit à l'oeuvre. Le spirituel et le matériel iraient de pair, selon l'urgence des besoins ou des utilités. Très entreprenant, il ne sacrifia cependant jamais le premier au second.

Il s'avéra tout de suite un homme d'ordre, qui ne laisse rien passer... Le dernier acte signé par son prédécesseur est daté du 27 septembre 1865. Or, le premier acte inscrit par M. Marchand dans le registre de l'Etat civil est celui d'une sépulture faite le 20 septembre, acte dans lequel il déclare avoir béni la fosse de la défunte, le 16 octobre 1865...

Jusqu'à M. Marchand, nous n'avions que les registres de l'Etat civil, dans lesquels les missionnaires et les curés, à la fin d'un volume inscri-

vaient quelques notes, des comptes, des listes de confirmation. C'est ainsi que M. Belcourt nous a transmis les noms des personnes confirmées par Mgr Thomas Cooke en juin 1858, au nombre de 76; et M. Luc Désilets, vicaire de M. O. Prince, les noms de ceux qui furent confirmés par le même Evêque, le 30 juin 1861, au nombre de 187. En six ans, il n'est pas surprenant que le nombre des confirmés aient doublé.

M. Marchand lui-même, dans le même tome, s'est d'abord servi de ce procédé. Sur le revers du premier folio, il note consciencieusement que le tableau de saint Sébastien dans le chœur de l'église a été donné par le R. M. J. O. Prince, ancien curé de St-Frédéric. Et il date cette note du 29 septembre 1865. Ce tableau que M. Prince a laissé à son église en la quittant, comme celui de saint François d'Assise donné par Hériot, a été transporté dans la nouvelle église que M. Marchand a fait construire, laquelle brûlera en 1898, avec ses précieux souvenirs.

Les glaces emportent le pont en 1862

Une deuxième note est rédigée par le même auteur à la fin du même registre. Nous la reproduisons mot à mot:

"Le pont magnifique construit en 1860 sur la chute de Lord's Fall est tombé dans la chute, entraîné par la digue des glaces, le 19 avril 1862, qui cette année-là était un Samedi Saint. Cette gigantesque construction coûtait à la municipalité la somme énorme de \$9000. Les habitants de Wenderover et Simpson se considéraient heureux de n'avoir plus de rivière dangereuse à traverser pour venir à l'église. Comme disait un vieillard, il n'y a pas d'arguments contre les

glaces".

Ces quelques lignes traduisent bien l'amer regret du nouveau curé d'être privé de ce pont de communication, avec une partie notable de ses ouailles. Elles nous renseignent aussi sur la valeur de l'argent à cette époque.

Cette méthode primaire ne pouvait durer. M. Marchand ne tarda pas à fonder pratiquement des archives. Il inaugura un registre des Délibérations et un autre des Documents à conserver, tous deux soigneusement tenus. Il n'y omet point les détails qui pourront plus tard servir ou intéresser. L'œuvre des livres de comptabilité.

Le recensement de 1863.

Surtout il nous a laissé des recensements particulièrement bien faits. Il rédige son premier, quelques mois seulement après son arrivée, soit le 1er janvier 1866. Il y met de l'application et une grande propreté. On peut dire que toute la paroisse a été recensée, par cantons et par famille, avec le lieu d'origine du chef (dont le nom est écrit en caractères gras), le distinguant nettement) de chaque famille, son âge, son occupation, son état civil et religieux. Mêmes détails pour chacun des membres, dont les noms et prénoms ont chacun leur ligne. Le tout en belle écriture.

Nous croyons intéresser en donnant les divisions de ce premier recensement, dans l'ordre où elles sont énumérées: le village de Drummondville les cinq rangs de Grantham; le rang de Wickham; les 1er, 2e, 3e, 4e et 5e rang de Wenderover; les 2e et 3e rangs de Simpson; "sur la route Wenderover et Simpson"; le 5e rang de Simpson; le 7e rang de Wenderover et Simpson. L'ensemble donne 197 familles, 661 communicants et 107 non-communicants, formant une population (suite à la page 10)

NOS PAROISSES

Quand le village
de Drummondville...

(suite de la page 9)

tion totale de 1098 âmes. Le village ne fournit que 40 familles, 121 communicants et 62 non communicants, 183 âmes. La balance est distribuée en campagne.

La paroisse est démembrée
en 1878.

Population dispersée, difficile à desservir par un seul prêtre, plus encore à cause de la rivière et de ses rapides. Aussi le nouveau curé ne fit aucune opposition au démembrement de sa paroisse. Moins de trois mois après son installation, une requête fut signée demandant l'érection de la paroisse de Saint-Cyrille. C'est l'abbé Calixte Marquis qui fut député pour s'enquérir des faits, le 4 mai 1866. Mais le décret canonique ne fut fulminé que le 11 novembre 1868, et le premier curé ne sera nommé que six ans plus tard, en septembre 1874.

Cette division de sa paroisse, au lieu de soulager le curé de Drummondville, semble l'avoir chargé davantage, du moins pour quelques années. Car il lui fallut faire bâtir une chapelle à St-Cyrille, puis la desservir, en attendant la nomination

d'un curé résident. Il est vrai qu'il n'avait à chanter la messe dans la dite chapelle qu'une fois le mois, le troisième dimanche, et que M. l'abbé Guilbert lui fut adjoint à cette fin. Mais ce vicaire ne lui fut laissé que six mois.

Un autre vicaire sera nommé à Drummondville, M. l'abbé Arthur Paquin. Mais celui-ci n'aidera guère M. Marchand de l'autre côté du Saint-François, car il aura à s'occuper surtout de la mission de Wickham, qui, après bien des péripéties douloureuses pour les pauvres gens de cette desserte, revenait à la charge de la paroisse-mère de Drummondville. De 1865 à 1872, Wickham avait été desservi par les curés ou vicaires de Saint-Théodore d'Acton et d'Acton-Vale.

À la fin de 1872, M. Majorique Marchand prit soin de cette mission, et son vicaire, M. Arthur Paquin alla y célébrer plusieurs fois les saints offices, jusqu'à ce qu'il fût définitivement nommé curé de cette nouvelle paroisse de Saint-Jean-de-Wickham en 1873.

M. Paquin n'avait été qu'un an à Drummondville. Et M. Marchand restera encore seul pendant plusieurs années, pour desservir sa vaste paroisse.

Paul Mayrand, P.D., curé.
Drummondville.

La légion de Marie
fait 500 convertis
en un an dans le
diocèse du Japon

YOKOSUKA (CCC) — Cinq cents personnes ont été converties par la Légion de Marie en l'espace de 12 mois, dans le diocèse de Yokohama (Japon), rapporte Mlle Agnes Orlebar, envoyée de la Légion au Japon.

Mlle Orlebar a transmis cette nouvelle lors du troisième congrès catéchistique annuel qui s'est tenu à l'Université catholique pour les femmes; 70 religieuses représentant 12 communautés assistaient au congrès.

Contre Satan: une
armée intrépide

(suite de la page 8)

—“Nous nous disions, intérieurement, que c'était pour la T. S. Vierge et pour les âmes de ses enfants... Nous nous étions attendus, dans ce quartier ouvrier, d'une teinte communiste prononcée, à une violente réaction, à des attroupements, qui sait, peut-être à des bagarres? En réalité, ce fut très Vanves était presque déserte.”

calme. Il faut dire qu'à ce moment-là, dix heures du matin, la rue de —Vous vous êtes arrêtés, en quelques endroits sans doute?

—“Premier arrêt à un carrefour assez fréquenté. On commence à nous regarder. Nous vendons deux ou trois brochures. De l'autre côté

de la rue, le vendeur de l'Humanité (journal communiste) intrigué, se demande ce qui se passe. Nous repartons... Un autre vendeur de l'Humanité, interrompant sa réclame, s'approche tout doucement, pour voir ce que c'est, puis, une fois renseigné, se met à hurler deux fois plus fort son canard communiste... Un peu plus loin, c'est un troisième vendeur communiste qui tient dans la rue un petit étalage de brochures soviétiques. Quand je vous disais qu'il y a beau temps que le diable y avait songé avant nous!”...

—C'est bien ce que Notre-Seigneur avait dit: “Les enfants de ce siècle sont, dans leur monde, plus habiles que les enfants de lumière!” n'est-ce pas?

—C'est bien le cas. “Dernier arrêt au “Marché aux puces” de la gare de Vanves. Une trokyste en train de crier son journal: *La Vérité* s'approche un peu pour voir puis durant vingt minutes, tourne autour en nous en braillant: “Contre la réaction cléricale, demandez LA VÉRITÉ!” Nous ne répondons pas et de guerre lasse, elle finit par s'éloigner.”

—Et les résultats?

—En plus de la vente des journaux et brochures, nous n'en avons pas moins, de temps à autres, des accrochages individuels intéressants, qui sont l'occasion d'un véritable travail en profondeur sur les âmes, où la coopération de la T. S. Vierge apparaît manifeste.”

—Certes, Monsieur Grasset, ce beau travail doit être grandement apprécié du clergé de France, n'est-ce pas?

—“L'autre jour, un jeune abbé s'est écrié, en voyant notre “Bible théque” à l'oeuvre: “Je ne croyais pas à la Légion, maintenant, je suis emballé!”

Et vous, chers lecteurs, esclave de Marie? Qu'en pensez-vous? Connaissez-vous, maintenant, un peu plus, LA LEGION DE MARIE?

Roger-Marie CHAREST,
s.m.m.

SOIERIE CAMILLE

Tissus à la verge de tous genres
Choix complet de draperies
Cadenex pratiques pour toutes occasions
Coin Hériot et Des Forges DRUMMONDVILLE

Ce que nous apprend le recensement de 1875

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE — XVIII

PAR MGR PAUL MAYRAND

RECENSEMENT de la paroisse de St-Frédéric-de-Drummondville, 1er janvier 1875, après le démembrement de St-Cyrille-de-Wendover.

C'est ainsi que M. le curé Majorique Marchand intitule le deuxième dénombrement qu'il a fait de sa paroisse, en grande forme. Je dis en grande forme, car il en a laissé un autre, plus simple, en 1873. Après le démembrement de St-Cyrille, il veut consigner ce qui lui reste. La soustraction a été importante: 664 âmes avaient été détachées de Drummondville pour être confiées au premier curé de la nouvelle paroisse, M. l'abbé A.-E. Raiche, le 29 septembre 1871. Restait à la paroisse-mère une population de 923 âmes, distribuée en 184 familles.

Il y avait donc eu une augmentation notable d'âmes sur le même territoire depuis le 1er recensement, soit environ 500 âmes de plus durant ces 9 ans (1098 en 1866, 1587 en 1875). L'accroissement du village, non affecté par la division, était plus sensible: il avait passé de 183 à 349 âmes.

Le village de la tannerie

Ce deuxième recensement comporte des dénominations nouvelles. D'abord, celle de VILLAGE de la TANNERIE...

Avant la grande industrie du cuir, il y avait dans tous les gros villages la petite industrie des tanneurs. A Drummondville, vers 1867, une tannerie fut opérée sur la rive nord, à l'endroit où se trouve la propriété de la famille Lackey.

Cette entreprise ne manquait pas d'importance, si l'on en juge par le fait que deux attelages de chevaux étaient constamment occupés à charroyer le cuir à la gare du chemin de fer et à en rapporter les peaux crues. Evidemment il se forma un village aux alentours de cette tannerie, qui, en 1875, faisait vivre quinze familles, 35 en 1880 et plus encore par la suite.

A la même époque, également sur la rive nord, à peu près où est située l'usine d'énergie électrique de la S. C. Power, une meunerie assez importante fut en opération durant de nombreuses années.

D'où vient le nom de rue Vassal?

Puisque nous sommes dans l'industrie moyenne du temps, mentionnons

tout de suite celle de M. Henri Vassal, citoyen méritant dont on honore la mémoire par une rue qui porte son nom.

Digne successeur de M. Valentine Cooke, dont nous avons déjà parlé, qui fit sa marque dans le domaine de l'industrie forestière, M. Henri Vassal fit construire un moulin de valeur sur la plage où se trouve aujourd'hui le parc Ste-Thérèse. On y débita jusqu'à deux millions de pieds de bois par année, ce qui était considérable en tenant compte de la machinerie peu perfectionnée dont on disposait à cette époque. Cette scierie fut plus tard la propriété de M. Alexandre Mereure et cessa ses opérations il y a une trentaine d'années.

Comment on baptisa les rangs de Grantham

M. le curé voyait d'un bon oeil ces initiatives, présages d'un essor industriels intense. Mais M. Marchand se devait d'abord aux âmes. C'est cette préoccupation primordiale qui lui inspira, non seulement des visites pastorales édifiantes, mais encore de pieuses chevauchées dans les rangs, pour y faire ériger des croix de chemin, les bénir et donner aux rangs des noms patronymiques.

C'est ainsi que les cinq rangs de Grantham, en quelques années, ont été baptisés, en tenant compte généralement du prénom de quelque habitant notable de l'arrondissement. Le premier rang fut mis sous le patronage de saint Norbert, pour honorer Norbet Lafond; le 2e s'appela le rang Saint-Antoine, parce que la croix

avait été érigée par les soins et sur la terre de Antoine Granmont; le 3e devint le rang Sainte-Marie, probablement en l'honneur de Marie Jutras, épouse de Joseph Dionne dont la ferme était au centre du rang; le 4e reçut le nom de Saint-Joachim et le 5e celui de Sainte-Anne (le centre de l'arrondissement était établi Paul Lamothe, dont la ferme s'appela Marie-Anne)...

On trouve des noms bien connus sur la liste de 1875

M. le curé Majorique Marchand s'inscrit, comme il convient, en marge du recensement. Le nom de sa mère, veuve, suit, ainsi que celui de sa sœur Philie. N'est pas mentionné son frère Philippe-Hercule, qui étudiait au Séminaire de Nicolet et qui, en 1875, alors qu'il était en rhétorique, mourut au presbytère de Drummondville.

Dans cette nomenclature des paroissiens de 1875, il est intéressant de trouver des noms bien connus de nous, tant en campagne qu'en ville. Citons, par ordre: Trefflé, C. greffier; Félix Picotin, père et fils, cordonniers; John Moisan, marchand; Joseph Boisvert, hôtelier; Dr P. Bérard, médecin; Maxime Caré, sellier; Auguste Bousquet, bonnetier; toute une série de Lindsay; une grosse famille de Walsh, une ancienne famille de Welsh (de même origine tout deux); J.-U. Richard, avocat, qui s'installa en 1880; Joseph Mameau, tailleur; Georges Gagnon, marchand; Emile Lafontaine, boulanger; Edouard LaFrance, menuisier; Éric Boisvert, commis; Antoine Bonel, charpentier; Cyrille Cartier, menuisier; Léon Laforce, tanneur; Dansereau, forgeron; Alexandre Gauthier, journaliste; les familles Gauthier, Dionne, Lemire, Champagne n'apparaissent qu'en 1880.

Fort peu de ces paroissiens de 1875 sont nés de Drummondville, la plupart viennent des seigneuries voisines. Mais il en est qui sont originaires d'assez loin.

Voilà pour le village.

En campagne, les noms de ceux qui reviennent le plus souvent sont ceux de Lafond, Grandmont, Labbé, Fréchette, Métivier, Courchesne, Cusson, Paul, Davie, Janelle, St-Jean, Blanchard, Lamothe, Blais, Saint-Cyr, Jutras, Côté, Brass-Comtois, Bussière, Boucher, Wat et surtout Marié, dont le nom s'écrit Marié, dans le premier recensement.

NOS PAROISSES

John Watts, maire du village

Au temps qui nous occupe, le personnage prédominant de Drummondville était William John Watts, avocat, grand propriétaire, qui, le 27 février 1875, lors de la première session du Conseil du village, fut nommé maire par ses collègues. Il y fut question de l'octroi de licences pour vente de spiritueux, et à plusieurs sessions subséquentes, si bien que M. le Curé eut bon d'intervenir, pour prier les conseillers de ne pas accorder plus d'une licence d'auberge. Avec les mœurs de l'époque, M. Marchand trouvait que c'était assez d'une auberge. Avec nos mœurs, nous trouverions que c'était encore trop. Mais M. le Curé, visant au moindre mal, se prononça sagement à la fois pour la tempérance et la tolérance.

Paul Mayrand, P.D., curé
Drummondville.

PROCHAIN ARTICLE:

La Fabrique agrandit son domaine.

SANTÉ

LA COQUELUCHE

Définition

Infection aiguë des bronches, caractérisée par une toux typique qui dure deux mois.

Agent

C'est un bacille, qui s'attrape par les gouttelettes de salive du malade.

Source d'infection

Les sécrétions du larynx et des bronches des malades sont transmises par les gouttelettes salivaires.

Incubation

Environ une semaine après contamination, surviennent les premiers signes de la maladie.

Fréquence

65% des enfants contractent la coqueluche avant l'âge adulte.

Isolement

Le malade doit être isolé pendant

cinq semaines: après cela il est plus contagieux.

Quarantaine

Les frères et sœurs non vaccinés doivent rester à la maison trois semaines, s'ils n'ont jamais eu la coqueluche.

Désinfection

On lave tout simplement.

Vaccination

Dans le comté de Nicolet le vaccin se donne depuis juin 1946, et environ 3% des enfants vaccinés contractent la coqueluche.

Actuellement, on donne par même injection trois vaccins combinés: diphtérie, coqueluche et tétanos.

La première injection se fait avant trois mois, la deuxième à quatre et la troisième à cinq mois.

L'injection de rappel se donne ensuite quelques mois plus tard, tous les cinq ans, soit avant d'entrer à l'école et avant d'en sortir.

Grâce au vaccin, il y a quinze fois moins de coqueluche.

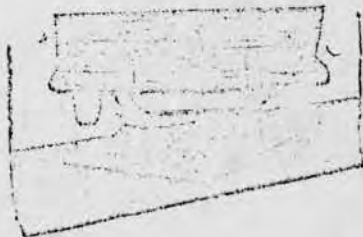
Dr Aubert LAPERRIERE

Charrues à Neige

7 modèles "V"
POUR
CAMION
ET
TRACTEUR



5 NOUVEAUX MODELES



6 modèles "Sens-unique"
et à lame reversible
POUR
AUTOMOBILE
CAMION et TRACTEUR
Systèmes Hydrauliques

Fabriquées par

La Fonderie "UNIVERSEL" Enr.

Téléphone 3588

Victoriaville, P. Q.

Prenez conscience
de votre dignité

DIT PIE XII AUX FEMME

CITE DU VATICAN — S. S. pape Pie XII a demandé aux femmes de mieux prendre conscience de leur dignité et de chercher à la conserver. Sans s'en prendre directement au concours de beauté, le Saint-Père semble avoir voulu les critiquer par une allocution prononcée de 10.000 jeunes filles appartenant au mouvement d'Action catholique.

Le Souverain Pontife s'est adressé aux jeunes filles à la basilique Pierre. "Alors que l'opinion publique s'écartant du droit chemin, il continue de mettre en vedette qui utilisent l'instrument de beauté pour l'offenser et conduire les femmes à la perte de leur dignité, vous devez de chaque jour plus conscientes de votre dignité en tant que créatures humaines, ayant la conviction que ni beauté, ni grâce, ni richesse, ni puissance peuvent être comparées à la grandeur incomparable de celles qui, en vous, partagent la vie même de Dieu".

La Fabrique agrandit son domaine

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE — XIX

PAR MGR PAUL MAYRAND

Les établissements religieux étaient à l'étroit sur les terrains donnés, en 1813, par le major-général Frederick George Heriot. Ils s'avéraient de plus en plus restreints, à mesure que le village grossissait, que la paroisse progressait et que les prévisions s'accomplissaient. Aussi, les évêques de Québec et les curés de Drummondville jetaient-ils périodiquement et effectivement les yeux sur les lots du voisinage.

Les lots s'étendant sur la rue Heriot, en face des propriétés ecclésiastiques de la rue Brock, tentèrent d'abord le missionnaire d'envergure que fut l'abbé Robson. Celui-ci acheta, en 1842, avant de partir pour Kingsey, de M. Heriot pour la Mission, le lot no 3 (du vieux cadastre), faisant partie de ce rectangle qui est aujourd'hui le parc Saint-Frédéric.

Il est bon de noter que ce terrain comprenait alors cinq lots, depuis celui du bureau d'Enregistrement (no 0) jusqu'à celui qu'occupe le bureau de poste (no 4), se rappelant que la petite rue Girouard, à sens unique, n'existait pas à cette époque.

En 1843, année de la mort d'Heriot, c'est d'abord Robert Nugent Watts qui vend à Mgr. Signaï, pour le bénéfice de la Mission, le lot voisin de l'église, qui est aujourd'hui la partie du parc de stationnement sise sur la rue Brock.

Le Conseil de comté, locataire dans le bas du village, pensa à se mettre chez lui. A cette fin, il acheta du même M. Watts, en 1858, le lot no 0 sur lequel il a construit son édifice, qui devait aussi servir de Palais de justice.

En 1865, M. le curé J.-O. Prince, lui aussi sur le point de quitter Drummondville, achète, au nom de la Fabrique le lot no 2 dans le futur parc du même nom. C'est encore R.-N. Watts qui est le vendeur.

M. LE CURE MARCHAND PRÉVOYAIT LES BESOINS FUTURS

M. Majorique Marchand arrive à l'automne de la même année. La convoitise fut particulièrement prompte

et vive chez ce curé, dont l'esprit d'initiative était presque aussi vaste que ses rêves d'avenir. Le jeune pasteur observe... et constate que l'église paroissiale est vieillie, que, le temps venu de la reconstruire, elle serait admirablement située entre les deux principales rues. Or, la Fabrique possédait déjà deux des quatre lots nécessaires... Moins d'un an après l'installation du nouveau curé, la Fabrique acquérait les deux autres lots. Le 29 mai 1866, elle achète de R. N. Watts le no 1, et le 10 août, elle se fait adjuger par le shérif le no 4, abandonné par Norman McLeod.

ACHAT DE TERRAINS POUR LE COUVENT ET L'ÉCOLE

Afin de poursuivre d'affilée l'histoire des propriétés foncières de notre Fabrique, disons tout de suite que M. Marchand, après s'être assuré d'un terrain propice pour son église projetée, prépara la fondation d'un couvent, en acquérant de la veuve de R.-N. Watts, en 1874, les lots où serait bâti le futur pensionnat (aujourd'hui le vieil hospice).

Mais les garçons avaient autant besoin d'éducation que les filles. Toujours sous la forte impulsion du curé, la Fabrique devient, en 1882, propriétaire de l'autre partie du parc actuel de stationnement sise sur la rue Lindsay. Cette acquisition, de la même Vve R.-N. Watts, se trouve à prolonger le terrain scolaire du vieux presbytère servant d'école, ce qui permettra une construction plus vaste pour les frères enseignants qui viendront.

Par le même contrat, la Fabrique acquiert aussi le lot voisin qui fait

le coin des rues Lindsay et Du Couvent, actuellement occupé par l'abside de l'église, la maison du bedeau, les dépendances curiales et le lieu paroissial de stationnement.

M. le curé Marchand devait être heureux: il avait désormais tout l'espace voulu pour fonder les institutions qu'il avait conçues et qui s'imposaient. En 1882, la paroisse possédait tout le carré formé par les rues Lindsay, la rue du Couvent, la rue Heriot et la ligne ouest qui termine le parc de stationnement ainsi que le lot sur lequel repose le bureau de poste, en plus les quatre lots du couvent (terrain du vieil hospice).

LES LOTS DU VIEUX CADASTRE SE VENDAIENT \$75.00

Tous ces lots du vieux cadastre mesuraient 66' x 132' et se vendaient \$75.00 chacun. Mais pas toujours bien déterminés. On a peine à s'y comprendre dans les contrats.

On a dû remarquer qu'après la mort du Fondateur, propriétaire d'une grande partie du village, les concessions sont faites par les Watts, que nous présumons apparentés à Heriot et ses héritiers. La famille Watts a joué un rôle prépondérant dans le développement de Drummondville. Le chef Robert Nugent était un homme d'affaires averti et généreux, en sus d'être député de son comté. Il a donné le terrain sur lequel était bâti le premier temple protestant et a fourni gratuitement une grande partie des matériaux qui ont servi à sa construction. En outre, il a donné à la Fabrique le terrain sur lequel plus tard fut érigé le couvent actuel de la Présentation.

William John Watts, à son tour, a hérité conjointement avec sa mère des domaines de son père. Comme lui, il représenta le comté de Drummond à l'Assemblée législative. Avocat, pratiquant et résidant à Drummondville, il fut élu maire de son

NOS PAROISSES

CREMERIE DES PRODUCTEURS
de Drummondville Ltée

Produits Laitiers Pasteurisés

Lait Homogène

GEORGES MESSIER, Président

Tél.: 2-3221 Chemin St-Germain

DRUMMONDVILLE, P. Q.

Couvoir Drummond Certifié

POUSSINS CERTIFIÉS DE PREMIÈRE
QUALITÉ

ISSUS DE COQS R. O. P. OU ORDINAIRES
J. CHARBONNEAU Propriétaire
Tél.: 2-4122 22, Boul. Bernard

DRUMMONDVILLE

Tél.: 3993

J.-A. MELANCON, O. D.

OPTOMETRISTE-OPTICIEN

* Examen de la vue

* Réparation de lunettes

215, rue Hériot

— DRUMMONDVILLE —

J.-L. Paillé & Cie Ltée

COURTIERS D'ASSURANCES agréés

Tél.: 2-5484 - 306, rue Lindsay

DRUMMONDVILLE, P. Q.

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX DE
CONSTRUCTION

314, rue St-Jean Tél.: 2-3369

Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

La Caisse Populaire de
St-Frédéric de Drummond

252, rue Brock, coin Marchand

Tél.: 2-3663

J. A. SOLY, Gérant

DRUMMONDVILLE, P. Q.

village par ses collègues du nouveau Conseil, à la première session qu'il tint, le 27 février 1875. Disons, en passant, que cette municipalité était un détachement de celle de Grant-ham, qui peut se vanter d'avoir engendré Drummondville et toutes les paroisses du canton.

La famille Watts, paraît-il, demeurait à l'endroit où se trouve aujourd'hui la résidence de la famille Arthur Pinard, dans le bas de la rue Hériot.

QUELQUES VENTES
EFFECTUÉES PLUS TARD

La Fabrique Saint-Frédéric n'a pas gardé toutes ces propriétés. Quelques lots avaient été achetés pour des fins scolaires. Il était convenable qu'ils passassent aux mains de la Commission scolaire. Un autre fut sacrifié à l'Etat, pour le bien commun.

La première vente consentie à la Commission scolaire de Drummondville par la Fabrique fut celle des lots achetés en vue de l'école des garçons, à savoir le terrain actuel du parc de stationnement, à l'ouest de l'église paroissiale. Cette transaction eut lieu à l'automne de 1883. La dite Commission utilisa cet emplacement pendant quelques années, puis le revendit à la Ville, qui s'en servit comme marché public avant de le convertir en lieu de stationnement.

La seconde fut la vente du terrain du couvent (depuis longtemps en opération) et des bâtisses y érigées, faite le 20 novembre 1890, au prix de \$3000, alors que l'édifice était relativement neuf. En 1946, la Fabrique crut faire un bon marché -et en fit un- en donnant \$25,000 pour récupérer ce terrain avec la mesure y désagrégée. . . O tempora! O mores! Autres temps, autres moeurs financières. . .

Enfin, le 9 octobre 1900, la Fabrique vend au Gouvernement fédéral le no 4 (toujours selon le vieux cadastre) pour y ériger le Bureau de poste et autres bureaux publics du Fédéral, avec un droit de passage de 16' qui auraient dû être pris sur la largeur du lot. Mais comme, par erreur, on vendit les 66' de largeur au lieu de 50', on dut céder à la Ville de Drummondville une rue prise sur le no 3 (c'est la rue Girouard), rétrécissant d'autant le parc Saint-Frédéric.

Ce qui reste du parc est loué nominalelement par la Fabrique à la Cité, qui l'entretient et en jouit à titre de locataire. Mais la Fabrique, demeure propriétaire du parc Saint-Frédéric, tandis que la Cité est devenue propriétaire du parc de stationnement.

Paul MAYRAND, P. D. curé
Drummondville

SANTÉ

La Typhoïde

Définition: Infection générale caractérisée par une fièvre continue et des lésions aux intestins, à la rate et à divers autres organes.

Synonyme: C'est une salmonellose, dont il existe une centaine de variétés appelées par plusieurs: branches de typhoïde.

Sources: Les excréments des malades, des convalescents et des porteurs de germes.

Transmission: L'eau non chlorée, le lait non pasteurisé, le fromage non vieilli, tout aliment préparé par un convalescent ou un porteur de germes.

Incubation: La maladie apparaît de trois à trente-huit jours après contamination, ordinairement une semaine ou deux.

Contagiosité: Elle peut durer plusieurs mois.

Fréquence: Dans le comté de Nicolet, c'est une maladie qui est maintenant rare: une moyenne d'environ trois cas par année.

Prophylaxie: Hospitalisation des malades, filtration et chloration de l'eau, creusement de puits artésiens, pasteurisation du lait, vieillissement ou pasteurisation du fromage, éducation des porteurs de germes qui ne doivent pas manipuler d'aliments.

Dr Aubert LAFERRIÈRE

La paroisse décide d'élever une nouvelle église

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXI

Malgré tout le zèle qu'il déploie pour l'éducation, M. Marchand ne néglige pas les intérêts spirituels de ses paroissiens.

Il demande en leur faveur et obtient des privilèges spéciaux, pendant qu'il fonde des associations et établit des confréries, qui provoquent ou maintiennent la ferveur dans sa paroisse.

Il y avait déjà: la Propagation de la Foi, depuis 1837; le Saint-Scapulaire, 1841; le Chemin de la Croix, 1852.

Lui-même, muni des autorisations voulues ainsi que des pouvoirs correspondants, en 1875, il établit l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, puis en 1876, l'Apostolat de la Prière et la Congrégation de la Sainte Vierge pour les filles de la paroisse, en même temps que la Congrégation du couvent.

Il relate ces œuvres dans son rapport pour la visite pastorale de Mgr Lafleche, en 1877.

Ce rapport est intéressant par l'abondance de détails et de réflexions personnelles, que, du reste, ne ménage pas M. le curé Marchand dans tous ses rapports, procès-verbaux et requêtes à l'Evêque.

LE PASTEUR EXAMINE SA BERGERIE

La population totale de Drummondville était alors de 1300, dont à peu près 300 protestants et exactement 1034 catholiques, distribués en 194 familles.

Ce troupeau est apprécié par son pasteur avec des notes de différentes qualités.

Il n'y a pas de concubinaires ni de nécheurs publics, pas de naissances illégitimes, pas de sages-femmes. Mais, outre quelques ivrognes, il y a 23 familles qui ne fréquentent pas l'église, même à Pâques. Elles habitent le Village de la Tannerie. En somme, le curé constate que les ouvriers des usines ne sont pas des piliers d'église. Il déplore 12 mariages mixtes et maintes négligences dans l'accomplissement des devoirs religieux.

Se servant peu de l'église et du curé, ils estiment probablement ne pas leur devoir "dîmes et souscriptions". Près de la moitié des contribuables ne paient point ou paient "bien mal" leurs redevances.

Il en résulte que le niveau des recettes est en bas de la normale et insuffisant à rencontrer les dépenses: le revenu brut de la Fabrique est de \$521.55 et celui du curé de \$546.25. Ce qui oblige l'Evêque à faire aider le curé et celui-ci à se contenter de



M. Majorique Marchand

ce qu'il trouve dans son église. . . Les mêmes doléances se répètent à chaque occasion.

Avec un pareil traitement, le curé n'aurait pu entretenir un vicaire, même s'il y en avait eu de disponible. Quoique la population ne fût pas forte, l'étendue du territoire eût justifié le curé de demander un auxiliaire.

LES CURES VOISINS VIENNENT PORTER SECOURS

Les curés voisins, qui avaient bénéficié du morcellement de Drummondville, nouvellement installés et moins occupés que le curé de la paroisse-mère, vinrent de temps en temps porter secours ou prêter leur concours à leur confrère doyen. Il s'agit de M. A.-E. Raiche, curé de

Saint-Cyrille et de M. Joseph Tessier, curé de Saint-Germain-de-Grantham.

La pauvreté ne fit pas renoncer M. Marchand à l'église qu'il avait projeté de bâtir. Dans le même rapport de 1877, il amorce le sujet: dès son arrivée à Drummondville, il avait acheté du terrain à cette fin, maintenant il prépare. . . le terrain.

Il signale à son évêque "l'état de vétusté" de l'église et son exiguïté: "La chapelle actuelle, écrit-il, compte déjà soixante ans d'existence et est maintenant trop petite pour la population. Mon opinion est que la paroisse devrait et pourrait se mettre en re-partition dès l'automne prochain pour une somme de \$10,000, payables en six ou sept ans."

Mgr l'Evêque de Trois-Rivières agréa la pétition du curé de Drummondville et, à sa visite du 23 juin 1877, il engage les paroissiens de Saint-Frédéric à se construire une église. Ceux-ci se rendent à leur tour. Et les procédures requises par le droit ne tardent pas.

Le 10 août suivant, les francs-tenanciers font parvenir à Mgr Lafleche une enquête sollicitant la permission de construire une nouvelle église avec sacristie. Un décret épiscopal du 16 octobre 1877 accorde la permission demandée. Les Commissaires civils signent leur ordonnance le 18 décembre de la même année.

Il n'y a plus qu'à préparer les plans, à les faire approuver, puis, à. . . les faire exécuter. Ce qui prendra encore un an et demi.

UN INCIDENT A LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Dans l'intervalle, un incident banal en soi avait ému la population. A la procession de la fête-Dieu de 1878, une dame de Wendover se permit de passer en voiture à travers les rangs du défilé, malgré les avertissements. Le 30 juin, une assemblée de marguilliers exige des excuses et autorise le curé à prendre des procédures légales contre l'intruse, si nécessaire. Il ne sembla pas que ce fût nécessaire. . .

Paul MAYRAND, P. D. curé

La croix fut placée sur le clocher en mai 1880

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND—XXII

Enfin, l'oeuvre principale de Monsieur Marchand allait se réaliser: une nouvelle église va s'édifier entre les rues Brock et Heriot, dans le rectangle qui est aujourd'hui le parc Saint-Frédéric, le portail tourné vers l'ouest, c'est-à-dire vers le site qu'occupe le bureau de poste actuel.

Cette deuxième église de Drummondville fut bâtie "d'après les plans et sous la direction du curé de la paroisse", comme il l'écrivit lui-même dans les registres, en même temps qu'il décrit son église, comme suit:

"On en creusa les fondations en 1879. Sur un solide soilage en pierre de deux pieds et demi d'épaisseur, elle est construite en bois et peinte en imitation de briques rouges et blanches. . .

"La longueur de l'église, depuis la tour de la façade principale jusqu'au fond du choeur, est de 142 pieds. Sa plus grande largeur dans le transept, d'une tour à l'autre de chacune des façades latérales, est de 94 pieds, et sa largeur à chaque façade est de 50 pieds. La sacristie est de 36 pieds carrés."

Cette description complète la vignette, qui ne laisse guère apercevoir la deuxième tour du transept. Ainsi l'on a les trois tours du texte et l'on voit comme le plan de M. Marchand était ingénieux et pratique. Les trois façades donnaient trois entrées et trois issues: sur le devant de l'église et sur chacune des deux rues principales.

Du reste, un beau temple, dont Mgr Lafliche loua les formes élégantes et monumentales, en ajoutant qu'il faisait honneur à la paroisse et à son digne curé.

IL FALLUT SE RESIGNER A LA RÉPARTITION LÉGALE

Mais il fallait payer cette construction, entreprise "partie par des souscriptions volontaires, partie sur le crédit de la Fabrique". Même en greffant les revenus des bazars sur les dons, les recettes ne s'accumulaient pas au même rythme que les dépenses. Les emprunts se multipliaient, grevant à l'excès le crédit de la Fabrique.

Il fallut donc se résigner à la répartition légale, qu'on avait voulu éviter. Elle fut passée, les travaux terminés. Cette cotisation fut de \$11,500.00, somme qui semble être le coût total de l'église finie. Il n'y eut pas de contrat général. C'est M. Henri Corbeil, entrepreneur-menuisier, qui eut les principaux contrats partiels.

La construction commença en mai 1879 et la croix fut placée sur le clocher en mai 1880. Restait l'intérieur de l'église, qui fut fini en septembre, puis son ameublement, aux dépens de la vieille église, qu'on commença à démolir le 12 septembre, tout en y continuant le culte.

La dernière messe du dimanche fut célébrée le 26 septembre. Elle fut suivie



DEUXIEME EGLISE DE DRUMMONDVILLE

du *Te Deum*. Le lendemain, on chanta une messe de *Requiem* pour les défunts de la paroisse.

Immédiatement après le service, on se mit à transporter les bancs et le mobilier utilisable dans la nouvelle église. Le 28, la cloche fut descendue et posée dans le nouveau clocher le 29.

Quant au vieux clocher, il fut descendu le lendemain, tout d'une pièce et avec beaucoup de précaution, sur l'ordre du curé qui voulait conserver cette précieuse relique sous ses yeux, dans son parterre, "ainsi que la statue de la Vierge-Mère, qui est aussi la plus ancienne qui ait été bénite ici; on l'appelle pour cette raison la *Statue de Notre-Dame des Cantons*".

Cette vénérable statue a été préservée des divers incendies et pieusement conservée. Dans la construction du temple actuel, on lui a destiné une niche murale dans le bas-côté ouest, partiellement réservé aux religieuses.

La bénédiction de la nouvelle église ne tarda pas. L'évêque diocésain, Mgr Is-F. Lafliche, y présida le 10 octobre 1880, "en présence d'un très-grand nombre de paroissiens et d'étrangers tant laïques qu'ecclésiastiques".

Juste un mois après cette grande cérémonie, M. le Curé, muni des pouvoirs requis, procéda à la bénédiction et l'édification des stations du *Chemin de la Croix* dans la nouvelle église.

Pour couronner l'oeuvre, il fallait faire occuper les niches que M. Marchand avait fait préparer dans chacune des façades de la nouvelle église. Mais les ressources étaient épuisées. Cependant, dès la Noël suivante, une grande statue de saint-Frédéric, Evêque et Martyr, patron de cette paroisse, était bénite solennellement et placée dans la niche de la façade principale, en présence de tous les paroissiens assemblés pour la cérémonie.

Et le 8 mai 1881, deux autres grandes statues étaient bénites avec la même solennité, celle de la Sainte Vierge, qui fut placée dans la niche de la façade de l'Evangile, et celle de saint Joseph, qui occupa la niche de la façade du côté de l'Epître.

Comme c'était alors la coutume en hiver de se servir de la sacristie pour tous les offices sur semaine, M. le curé demanda et obtint les pouvoirs d'ériger aussi un *Chemin de la Croix* dans la sacristie nouvelle. Ce qu'il fit le 3 février 1882.

ETABLISSEMENT DU TIERS-ORDRE

L'année suivante, le pieux pasteur établit le *Tiers-Ordre*.

Il commença par préparer les esprits et les coeurs. Le 25 février 1883, il fit une instruction sur le Tiers-Ordre, qui désire voir fleurir dans sa paroisse. Il en demanda l'établissement par une lettre à Mgr Lafliche le 11 avril. Le 20, il présida la première assemblée, à laquelle assistent une douzaine de femmes. Le lendemain arrive le diplôme du *Père Visiteur*, qui demande de convoquer les hommes pour le dimanche suivant. Le zélé Tertiaire compte beaucoup sur cette fraternité pour ranimer la foi dans la paroisse.

Dans son bel et vaste établissement religieux, M. Marchand est plus à l'aise pour faire évoluer ses nombreuses confréries et organisations pieuses.

L'ÉCOLE DES GARÇONS, BATIE EN 1884

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXIII

Des trois oeuvres principales qu'il avait conçues, le curé Marchand n'avait plus à mettre au monde que l'école des Frères pour l'instruction des garçons.

Mais cette institution, dans les concepts de l'audacieux pasteur, présupposait deux autres entreprises qui ne manquaient pas d'envergure.

Il fallait enlever le presbytère pour construire l'école et déplacer le cimetière pour construire un nouveau presbytère. Engrenage de travaux qui n'embarassa point celui qui en avait élaboré les plans et qui les exécuta... dans l'ordre.

En attendant les éducateurs religieux, la Commission scolaire — dont M. Marchand était le président, rappelons-le — avait confié les garçons du village à des instituteurs laïques, qui faisaient la classe dans une maison sise (à la place du Bureau de poste actuel) en face de la nouvelle église. Maison d'école qui deviendra, en temps opportun, maison du bedeau.

LES PREMIERS INSTITUTEURS DE L'ÉCOLE DES GARÇONS

Quels furent ces maîtres d'école? — Nous n'en connaissons que trois, qui semblent avoir enseigné successivement, leurs noms ne figurant pas simultanément dans le livre des âmes. Et chacun d'eux dut avoir des assistants, car il y avait alors au village au moins une centaine d'enfants masculins d'âge scolaire.

Le premier paraît au recensement de 1880: *Ephrem Bellecour*, instituteur, 61 ans... Nous présumons que cet instituteur soit devenu l'inspecteur *Belcourt*, que nous avons connu dans ses fonctions à Nicolet, où il demeurerait et où il mourut très vieux, laissant plusieurs fils, dont deux ont fait profession de l'enseignement.

Le deuxième est recensé en 1882. C'est *François-Xavier Demers*, père de Mme C.-A. Sicotte, de la rue Dorion. M. Demers précéda et suivit les frères. À son premier stage, il avait enseigné dans l'école en face de l'église; au second, il enseigna dans le vieux couvent désaffecté. Dans l'intervalle, M. Demers avait séjourné aux États-Unis.

Le troisième maître d'école fut le notaire *Louis-Hector Bellerose*, le seul

mentionné dans *Un Coin des Cantons de l'Est* mais ne paraissant dans le recensement qu'en 1889. Son nom reviendra plus bas.

TROIS PROJETS EN SÉRIE

Mais les Frères sont toujours l'objet des préoccupations paroissiales. Le 8 octobre 1882, les fabriciens sont saisis des trois problèmes-en-série que suscite la construction du collège. Ils décident de déplacer le cimetière, de mettre en vente le presbytère et d'en construire un neuf sur le terrain évacué par les morts.

Les corps furent donc exhumés et transportés dans le second cimetière (le cimetière actuel, maintes fois agrandi), dont on peut mesurer la première étendue par les pins, plantés par M. Marchand, qui la bordent.

Sur ce site libéré, de mai à septembre 1883, on bâtit un nouveau presbytère, "en bois et peint imité en briques rouges et blanches comme l'église". Il a un corps principal à deux étages et deux ailes à un seul étage. "Tout l'ouvrage a été fait d'après les plans et sous la direction du curé de la paroisse et coûte environ \$4,000.00."

La cure a déménagé dans sa maison neuve, et les Rév. Frères de Ste-Croix, qui ont accepté l'école, envoient les Frères Sergius et Eustache commencer, en septembre 1883, l'année scolaire dans le vieux presbytère, où ils enseignent et se retirent.

Vieux presbytère: c'est le qualificatif que donnent les archives au presbytère construit par M. Belcourt en 1860, sans doute pour distinguer l'ancien du nouveau, car il n'a que 23 ans quand on le met en vente. Aussi trouve-t-il acheteur au prix convenable de \$1500.00.

Tout de même, les deux frères fondateurs continueront d'y faire la classe pendant la construction de l'école, qui s'édifiera à côté, sur les lots achetés jadis à cette fin.

... SOLIDEMENT BATIE EN BOIS, AVEC UN LAMBRIS DE GLAISE

Cette maison d'école a été construite de mai à septembre 1884; par François Gauthier, fils, menuisier-entrepreneur... toujours "d'après les plans et sous la

direction du curé". Elle était à trois étages avec mansardes et mesurait 90' x 30', solidement bâtie en bois, avec un lambris de glaise entre les murs et les enduits. Le coût en fut, comme celui du presbytère, d'environ \$4,000.00.

Ce sont quatre nouveaux frères qui étrennent l'école neuve: les bons frères Evariste, Hermas Hormidas et Amable, qui y sont entrés pour ouvrir leurs classes dès le commencement de septembre, quoique la bénédiction n'eût lieu que le 26 du même mois, en 1884, par Mgr Laféche, qui était également venu bénir le presbytère l'année précédente.

Le procès verbal de cette récente cérémonie, rédigé par M. Marchand lui-même, se termine par le vœu suivant: "Puisse cette école maintenant prospérer et conserver toujours les précieuses bénédictions de l'Église que le saint Evêque des Trois-Rivières a bien voulu y répandre aujourd'hui!"

LES DURES ÉPREUVES DU CURE BATISSEUR

Ce souhait parut d'abord se réaliser. Le Rapport pour l'année scolaire 1885-86 indique que les Frères ont 150 élèves, dont 15 demi-pensionnaires et 115 externes; et tout semble bien aller à la nouvelle École.

Mais au bout de quatre ans, ça va moins bien, mal puis très mal. Aux vacances de 1888, la Congrégation de Ste-Croix retire ses religieux. Le notaire Bellerose prend la direction de l'école. Il n'en est qu'au milieu de l'année — 21 mars 1889 — que la maison est la proie des flammes.

Dure épreuve pour le curé bâtisseur, qui, au surplus, après son départ, apprendra les incendies successifs des édifices religieux qui lui ont donné tant de soucis, celui du presbytère en 1888 et celui de l'église en 1899. Des quatre monuments qu'il avait érigés, seul le couvent subsiste, et les Soeurs l'ont quitté pour un nouveau.

Le vieux couvent servit cependant, pour l'éducation des garçons. Les Frères Maristes viennent s'y livrer en 1897. Mais ils ne tiennent qu'un an. Et les maîtres laïques reprennent la charge, pour la conserver quatorze ans.

Paul MAYRAND, P.D. curé

Sous la poussée de l'industrie, le village s'étend

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXIV

Nous avons déjà mentionné la *Tannerie* et la *Alcauerie*, qui s'établirent à Drummondville dans les premières années du Curé Marchand, et qui eurent quelques succès.

Une autre petite industrie opéra de 1874 à 1879 : une *manufacture de bobines*, qui donna aussi de bons résultats, le temps qu'elle put vivre.

Une industrie plus stable, la *manufacture Pepin*, fut fondée en 1880. Pendant plusieurs décades, cette fabrique produisit annuellement de 150 à 200 voitures fines, sans compter les autres véhicules et accessoires, antérieurs à l'automobile. Vingt-cinq hommes, la plupart soustiens de familles, y trouvaient un emploi permanent. Cette entreprise a été exploitée avec rendement pendant près d'un demi-siècle par son fondateur M. G.-E.-N. Pepin, qui a laissé une belle succession à une honorable famille.

LA PLUS GROSSE INDUSTRIE DE L'EPOQUE : LES FORGES

En la même année 1880, la *Cie McDougall & Cowan* érigea deux hauts fourneaux, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la *Dominion Silk*. Les Forges furent la grosse industrie de l'époque. On y employait en moyenne de 250 à 300 hommes.

Le village finissait alors à l'église Saint-Frédéric ou à peu près, et l'accroissement ultérieur est dû à l'établissement de ces usines.

On y fabriquait du fer en gueuse. Les premiers rails du *Pacifique Canadien*, dit-on, ont été faits en grande partie avec le fer de Drummondville, qui était du fer de qualité supérieure. Ces hauts fourneaux brûlaient à peu près 20,000 cordes de bois par année et l'on déboursait environ 880,000 par année, pour payer les wages, le combustible et le minéral que l'on trouvait un peu partout dans la région.

Cette entreprise fut prospère pendant plusieurs années, puis déclina graduellement pour discontinuer ses opérations au début du siècle présent. Elle n'a laissé de trace que le nom de la rue qui conduisait à l'usine, la *rue Des Forges*.

En 1885 commença la *Fonderie Gosselin*, modestement mais solidement. Les industries contemporaines sont dispa-

rées, mais celle-ci n'a cessé de prospérer. Après vingt ans d'opération progressive, elle s'est réorganisée sous la raison commerciale *La Cie J.-A. Gosselin Ltée*, conservant ainsi le nom du fondateur, mais élargissant le domaine de ses activités, avec des perspectives de vastes extensions, qui se réalisent aujourd'hui.

Durant cette période d'établissement industriel, l'agriculture continua de s'affermir. On défrichait, on étendait son domaine, tandis que des terres neuves s'ouvraient à la culture.

La population augmenta constamment pendant la desserte du curé Marchand, surtout au village, avec le développement de l'industrie. De 923 âmes en 1875, elle passa à 1361 en 1880, à 2030 en 1882, à 2323 en 1885, à 1650 en 1885, pour atteindre 2701 âmes en 1889.

Des noms nouveaux ont évidemment surgi. Nous en extrayons quelques-uns du recensement de 1882 : Pierre Tessier, Pierre Joyal, William Vanasse; des familles de Belle-Isle (Bélisle), de Belleville, de Houle, de Doucet; des Charette, Tremblay, Morin, Allard, Simard, Girard, Hébert, Grondin, Dupont, Biron, Pelletier, Demers, Caron, Métivier, Vandal, Guay, Lemaire, Rousseau, Bernard, Ouellet, Charland, Déry, Dubois, Blais, Prince, Traversy, Derouin, Blanchard, Bourgault, Berthiaume, Marcotte, Robidas, Leblanc, Bergeron. . .

UNE COMPAGNIE A CHARTRE CONSTRUIT LE PONT

Dans les nombreuses initiatives de M. Marchand, il faut ranger la construction du second pont. Il souffrit vingt ans de ne pouvoir commodément communiquer avec ses ouailles de la rive-nord.

En 1882, il réussit à organiser une compagnie à chartre, dont il fut et demeura le président actif aussi longtemps qu'il fut à Drummondville. Sous son impulsion, la susdite compagnie du pont, arriva à ses fins au bout de trois ans. Ce qui veut dire que le pont actuel fut livré à la circulation en 1885. On ne peut pas l'appeler le *pont neuf*, comme celui de Paris, qui est le plus *ancien* pont construit sur la Seine. . .

Après le départ de M. Paquin pour la cure de Wickham, M. Marchand resta seul huit ans. L'accroissement rapide et continu de la population, dû à l'industrie, nécessita un vicaire régulier. Au printemps de 1881, est assigné à ce poste M. l'abbé Georges Béliveau, qui occupa quatre ans et demi. Il mourut en 1910, curé de St-Eugène.

Il fut remplacé par M. Guillaume Landry, qui demeura à Drummondville, de 1885 à 1888. A sa mort, en 1907, il était curé de Ste-Brigitte.

M. Georges Béliveau et M. Guillaume Landry étaient tous deux remarquablement courts. Un jousie, en apercevant le nouveau vicaire M. Landry aurait dit : "Tiens ! Voici l'autre bout de M. Béliveau".

Un autre M. Béliveau — plus grand que le premier — succéda à M. Landry. M. Sylvio Béliveau fut le dernier vicaire de M. Marchand à Drummondville, qu'il quitta avec lui, à l'automne de 1889. Il fut curé de Wickham, puis de St-Norbert, où il mourut en 1925.

JUBILE D'ARGENT

M. le curé Majorique Marchand à ses 25 ans de prêtrise le 28 septembre 1887. Les paroissiens firent à cérémonie pompeusement les noces d'argent sacerdotales de leur vénéré pasteur. Les fêtes, civiles et religieuses, débutèrent le 28 pour se clore le lendemain.

Pavillons, banderolles, décorations de toutes sortes, fanfare, soirée, adresses, illuminations, sermon de circonstance à la grand-messe solennelle et le *Te Deum* : rien n'a été épargné pour donner de l'éclat à ce jubilé, qui réunit 25 membres du clergé au presbytère et tous les paroissiens au village, et affluèrent un grand nombre de visiteurs. Le côté utile—les cadeaux—ne fut pas non plus oublié. . .

Cet éloquent témoignage d'estime doit consoler le curé jubilaire des critiques dont il était victime et dont il se plaint dans ses éphémérides. Il n'y met point d'amertume, mais on pressent qu'il mourra pas à Drummondville, car les épreuves, majores et mineures, commencent à lui rendre la vie pénible.

Paul MAYRAND, P.D., 1912

M. Marchand était partout; se mêlant à tout et de tout

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND—XXV

Monsieur le curé Majorique Marchand ne se laissa pas abattre par les adversités. Dans ses dernières années comme dans ses premières à Drummondville, il était partout, se mêlant à tout et de tout, il se donnait sans compter aux intérêts de sa paroisse, sans perdre de vue la primauté du spirituel sur le temporel.

Il n'est pas surprenant que son activité débordante ait parfois heurté des opinions divergentes. Du reste, ses nombreuses entreprises, si progressives qu'elles fussent, n'étaient pas de nature à créer des surplus financiers. Ce qui touchait les contribuables à leur point sensible.

L'autorité diocésaine n'a jamais manqué de louer hautement les œuvres de M. Marchand, mais elle a été non moins fidèle à signaler le fardeau un peu lourd des dettes qui en résultaient. Son crédit personnel n'en restait pas moins excellent et son zèle aussi ardent.

Il voulait sincèrement le progrès total — religieux et matériel — de Drummondville et s'y employait de tout son cœur, avec des idées précises et des prévisions assez justes.

TROIS REQUÊTES AU CONSEIL

Il n'y avait guère qu'au Conseil Municipal qu'il ne siégeait pas. Mais il ne se gênait point de lui faire connaître ses projets de nature profane. Nous avons déjà mentionné son intervention, respectueusement accueillie, au sujet des auberges. Il en est trois autres qui méritent d'être citées (d'après le Rév. Frère Côme) :

"Le 5 octobre 1885, le Conseil est saisi d'une requête de M. Marchand et autres demandant l'ouverture et l'entretien d'une rue, de la rue Hériot en ligne droite jusqu'au pont sur la rivière St-François, le long du terrain de l'église St-Georges." Dommage que cette enquête n'ait pas eu de suite. L'aspect de Drummondville, par son entrée nord, en eût été notablement amélioré.

"Le 7 mars 1887, le même Conseil prend connaissance d'une requête de M. Marchand et autres demandant une exemption de taxes pour l'établissement d'une manufacture de portes et chassis."

Nous ignorons le sort de cette requête et de la fabrique en question.

"Le 20 mai 1889, c'est une requête de M. Marchand concernant l'organisation d'une brigade de pompiers (une liste de noms de citoyens offrant leurs services y étant jointe) qui est soumise au Conseil. "On comprend que M. le curé avait un souvenir cuisant de son collège de Frères, incendié deux mois auparavant. Avait-il le pressentiment de la ruine future de son église et de son presbytère avec une partie du village?"

Effectivement, la requête fut agréée et les conseillers décidèrent d'acheter 24 seaux et 100 pieds de boyaux, ainsi qu'une voiture pour équiper la brigade.

QUAND LE VILLAGE PRIT LE NOM DE VILLE

Il faut dire que cette troisième et heureuse requête avait été adressée non plus au Conseil Municipal mais au Conseil de Ville, car le village était devenu ville, au cours de l'été 1888. Le même conseil acheva le terme. Il se composait de MM. Urgel Richard, maire; E. John Hemmings, Emile Lafontaine, Cléophas Champagne, Wilfrid Simard, Joseph Côté et Ant. Rocheleau, échevins. M. J.-T. Caya était secrétaire-trésorier.

Aux élections régulières du 1er février 1889, le conseil suivant est élu: J.-Ena Girouard, Geo-L. Lemire, Ed.-J. Hemmings, Henri Vassal, J.-A. Tellier, G.-E.-N. Pépin et J.-V. Cooke. Dès la séance du 6 février, M. Tellier offrit sa démission et fut remplacé par Ls-N. Piché, que les citoyens appelaient communément *mon oncle*. Comme le conseil, à cette époque, élisait lui-même le maire, M. J.-Ena Girouard fut élu, à la deuxième séance, qui eut lieu le 6 mars; et M. Henri Vassal devint premier, tandis que M. Caya conservait ses fonctions de secrétaire-trésorier avec les émoluments de \$175.00 par année.

A cette même séance, le conseil nomma pour la première fois des estimateurs, en vue de préparer le rôle d'évaluation, qui furent Béloni Courtois, E.-A. Piché et Ephrem Archambault, lequel fut plus tard échevin, cependant que M. Joseph-Ena Girouard fut longtemps député du comté.

Drummondville se donnait de plus en plus des airs de ville. Il y avait un marché public, que nous avons déjà localisé, une patinoire pour l'hiver et un club de balle-au-camp pour l'été. Un bureau de santé fut formé pour initier davantage les citoyens aux lois de l'hygiène.

Le 3 octobre 1888, le conseil parla pour la première fois d'organiser un corps de police, dont l'inspecteur fut autorisé à installer une douzaine de fanaux à l'huile pour éclairer les rues. M. le curé Marchand en eut trois pour sa part, afin d'éclairer les abords du presbytère et de l'église. Chaque citoyen qui avait un fanal près de sa demeure devait l'allumer chaque soir, l'éteindre et le remettre au matin, et en prendre soin sous peine de se le faire enlever. Cette question de fanaux suscitait des jalousies et des frictions auxquelles les minutes du Conseil ont fréquemment écho.

Notre curé avait bien mérité de finir son temps ici avec le minimum de confort que lui apportait la nouvelle petite ville, au développement de laquelle il avait bien travaillé.

LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE

Outre les initiatives variées qu'il avait prises avec succès, dans différents domaines, M. Majorique Marchand avait trouvé le moyen de fonder une société Saint-Jean-Baptiste, devant laquelle son prédécesseur M. J.-C. Prin-



— Il y a longtemps que nous n'avions eu une si belle température pour nos vacances!

ce est venu donner sa fameuse conférence sur les origines de Drummondville, société nationale qui était en même temps littéraire, dramatique et... musicale, puisqu'elle donna l'occasion à Calixa Lavallée et à Prume de se faire applaudir sur les bords du Saint-François.

Ces à-côté constituaient les distractions nécessaires à ce pasteur surmené. Par ailleurs, la Providence avait ménagé des joies familiales au bon curé Marchand, qui jouit longtemps de la présence de sa mère en son presbytère, d'une soeur et d'un frère. Celui-ci, décédé en 1876, et sa vénérable mère, morte en 1884, reposent dans le cimetière de Drummondville.

A l'automne 1889, Mgr Gravel appela M. Marchand à la cure de la cathédrale de Nicolet. Il n'y fut guère plus d'un an. Il remplaça feu M. Dostie, à la grosse cure de Gentilly, où il mourut le 14 mai 1905, à l'âge de 67 ans.

Là comme ici, il a laissé un excellent souvenir. Ses paroissiens ont apprécié son zèle et son dévouement à toute épreuve, sa distinction et sa grande piété. Il ne fut pas moins estimé de ses confrères dans le sacerdoce et de ses supérieurs, qui l'eurent en haute considération.

Il n'avait pas 40 ans quand, le 4 janvier 1878, Mgr Laflèche le nomma *archiprêtre*. Et dès l'érection du Chapitre des Trois-Rivières, le 21 août 1884, il était du nombre des premiers chanoines titulaires.

En fait M. le curé Marchand n'a jamais signé *chanoine* et aucune allusion à ce titre n'est faite dans nos archives. Il est vrai que le temps n'était pas propice de proclamer au sud des honneurs venant de la rive nord du fleuve... le fleuve lui-même devenant, en 1885, une frontière nouvelle entre les deux diocèses du Nord et du Sud...

M. Marchand continua donc de signer *Archiprêtre* (telle était son abréviation) pendant deux années, soit un an après la division du diocèse. Le 29 août 1886, il reprend à signer *prêtre*, *curé*, comme avant 1878.

Mgr Gravel eut la délicatesse, en l'assignant à Gentilly, de compenser les titres périmés de M. Marchand par celui de vicaire-forain, très appréciable alors, puisqu'il n'y avait que le Vicaire général qui fût, dans le clergé de Nicolet, au-dessus de cet unique Vicaire forain.

Plus de 6,000 garçons et filles ont pris part, cette année, au concours catéchistique

Le premier examen du concours de catéchisme diocésain a été passé le 7 mai. Les enfants des 83 paroisses du diocèse y ont participé; soit, en sixième année: 3,366 concurrents; en septième année: 2,784 concurrents.

La moyenne, en sixième année, a atteint 70%; en septième, 69%. Cependant, aucun concurrent, ni de l'une ni de l'autre année, n'a obtenu 100%.

Les questions ont été appréciées par tous les intéressés; elles étaient, semble-t-il, bien proportionnées à la capacité des élèves. Le succès général est excellent; il témoigne d'un léger progrès sur le succès de l'an

dernier et fournit un argument en faveur de l'utilité et de la bienfaisance du concours catéchistique diocésain.

Le second examen a été subi le 22 mai par 74 lauréats de la sixième année et 75, de la septième. Nous publions ci-dessous le résultat final.

La commission catéchistique remercie chaleureusement MM. les Curés, les Curés, les révérends Frères, les révérendes Soeurs, MM. les Instituteurs et les Institutrices de leur dévouée et prompt collaboration.

J.-Théobald TESSIER, Ptre.
Président de la Commission catéchistique.

Lauréats à l'examen final du 22 mai

PRIX EN SIXIEME ANNEE

Louise DUGRE	97%	Notre-Dame de l'Assomption, Nicolet.
Solange AUBERT	96	Notre-Dame de l'Assomption, St-Simon
Nicole LUNEAU	95	Ecole du Christ-Roi, Drum.
Hugette PERREAULT	94.5	Ecole No 5, Sainte-Christine
Lisette BIRON	94	Ecole Bruyère, St-Charles, Drum.

MENTIONS HONORABLES

Nicole Girard	93.5%	Ecole Ste-Jeanne d'Arc, Warwick
Claudette Roy	93	Ecole St-David, Sts-Martyrs, Victor.
Michelle Anctil	93	Convent de Manseau.
Louise St-Cyr	93	Ecole No 1, St-Pierre-les-Becquets
Roselyne Pelletier	93	Ecole Ste-Marie, St-Jean-Bapt., Drum.

PRIX EN SEPTIEME ANNEE

Andrée RENAUD	95%	Pensionnat de St-Célestin
Lise RENE	92	Ecole St-David, Sts-Martyrs, Victor.
Rita MONFETTE	90	Convent de St-Pierre-les-Becquets
Jean-Marc FRECHETTE	89	Ecole No 1, Ste-Brigitte-des-Saults
Claudette BRETON	88	Notre-Dame l'Assomption, Nicolet

MENTIONS HONORABLES

Rita Cusson	88%	Ecole Ste-Thérèse, Drummondville
Claudette Langlois	88	Ecole Ste-Jeanne-d'Arc, Warwick
Florence Fournier	87	Ecole St-Joseph, Kinsey-Falls
George-Henri Morel	87	Ecole No 1, St-Wenceslas
Jeannine Fortin	87	Ecole No 1, St-Patrice de Tingwick

L'abbé Henri-Etienne Alexandre, curé de Drummondville de 1889 à 1893

NOTES HISTORIQUES PAR MGR PAUL MAYRAND — XXVI

Le successeur de M. Marchand fut converti avec son épouse et fit réhabiliter son mariage devant M. le curé Jean Harper, le 11 juillet 1842 et mourut le 22 septembre 1853, à l'âge de 78 ans.

Son fils, Adolphus Alexander, est né à Nicolet, où il fit son cours d'études et étudia la médecine sous le docteur Emmanuel Lord, d'Yamachiche. Marié à Marie-Anne Rollet, en 1835, il en eut cinq enfants: deux filles, dont l'une Alma, épousa, en 1862, le célèbre compositeur et professeur de musique, Octave Hardy-Chatillon, qui fut au service du séminaire de Nicolet pendant 40 ans (père de M. Edouard, qui lui succéda et enseigna lui-même la musique au séminaire de Nicolet 43 ans); et trois garçons, Henry-Stephen, prêtre, Walter et Robert, médecins, tous trois baptisés à la Baie et à Ste-Monique, avant qu'il se fixa définitivement à Nicolet, où il décéda, âgé de 74 ans.

Il se fixa d'abord à Melbourne, près de Shipton (futur Richmond), où il y avait un établissement de loyalistes. Il n'y fut qu'un an, le temps de connaître et de fréquenter Mary-Ann Hicks, qu'il revint chercher après quelques mois de pratique, à la Baie-du-Febvre, où il décida de s'établir. Les fiancés descendirent en canot la rivière Saint-François, tard en automne, pour se diriger vers Trois-Rivières, où ils se marièrent à l'église protestante. Car le couple était hérétique et le prénom du jeune médecin indique qu'il devait être calviniste.

Sympathique à l'Eglise catholique, il y fit baptiser tous ses enfants. L'une de ses filles épousa l'honorable J.-B. Georges Proulx, père de Mgr Moise-Georges Proulx, procureur et supérieur du séminaire de Nicolet; et l'un de ses garçons devint le Dr Adolphus Alexander, père de Henry-Stephen, notre curé de 1889 à 1893.

Le Dr Calvin Alexander demeura à la Baie jusqu'en 1809, puis à Nicolet jusque vers 1835. Quelques années auparavant, il avait perdu sa femme, et avait contracté un second mariage à Drummondville, devant le révérend M. Ross.

LA GRACE L'ATTENDAIT. . .

De Nicolet il déménagea à Saint-Grégoire, où il se fixa définitivement. C'est là que la grâce l'attendait. Il se

convertit avec son épouse et fit réhabiliter son mariage devant M. le curé Jean Harper, le 11 juillet 1842 et mourut le 22 septembre 1853, à l'âge de 78 ans.

Le curé Alexandre était donc cousin-germain de Mgr M.-G. Proulx, qui a passé toute sa vie de prêtre au séminaire de Nicolet, et le beau-frère du vieux Père Chatillon, d'où l'oncle de l'abbé Edmond et du musicien Edouard, mieux connu que son père des dernières générations du Séminaire de Nicolet.

La famille Alexander avait des représentants dans nos cantons avant l'arrivée du curé Alexandre. A Kingsey, les registres en signalent dès 1835; à Drummondville, il en est resté jusqu'à il y a quelques décades.

LE NOM SE FRANCISA,
ALEXANDER DEVINT ALEXANDRE

Le nom s'est conservé anglais ou s'est francisé selon les milieux ou les alliances. De la deuxième génération vivant à Nicolet et dans les environs, l'abbé Henri-Etienne Alexandre reçut une éducation aussi française que profondément catholique. Il semble bien que dès le collège, le fils d'Adolphus Alexander traduisit spontanément son nom, qu'il écrivit toujours en français. Dans nos registres, il signe simplement H. Alexandre, Ptre, curé.

000041

Société Coopérative Agricole
de St-Germain

Service Electrique — Accessoires électriques
Machines Aratoires — Outils — Epicerie
Grains — Moulées — Poudre de Lait
FROMAGE MISS ST-GERMAIN — BEURRE

ST-GERMAIN, Cité Drummond

La Caisse Populaire de
St-Frédéric de Drummond

252, rue Brock, coin Marchand
Tél.: 2-3663
J. A. SOLY, Gérant
DRUMMONDVILLE, P. Q.

R. O. BLANCHARD & CIE

MAGASIN GENERAL
SPECIALITE:

Confection pour Dames et Messieurs
Manufacturier des moules
"Drummond"

ST-GERMAIN DE GRANTHAM

Tél.: 14-5 (Cité Drummond)

Crèmerie de Drummondville

Lait et crème pasteurisés
Fabricant de beurre, crème glacée
GONZAGUE GREGOIRE, prés.
193 rue Lindsay Tél.: 2-5444
DRUMMONDVILLE

PHARMACIE PEPIN

596, Lindsay - Tél.: 6-1343
PHARMACIE ST-JOSEPH
217, Boul. St-Joseph - Tél.: 6-1213
DRUMMONDVILLE

SOIERIE CAMILLE

Camille Tessier, prop.
CHOIX COMPLET DE DRAPERIES
TISSUS A LA VERGE DE TOUTS GENRES
CADEAUX PRATIQUES POUR TOUTES
OCCASIONS

Le plus chic magasin
du genre dans la région
Coin des Rues Hériot et Des Forges
DRUMMONDVILLE

NOS PAROISSES

L'entreprise de William Mitchell relia Drummondville au reste du pays

NOTES HISTORIQUES PAR MGR PAUL MAYRAND — XXVII

DRUMMONVILLE s'était développé laborieusement au cours du premier demi-siècle de son existence. Quand elle s'est détachée de la vieille municipalité du Canton de Grantham, la nouvelle municipalité de village ne comptait guère que 400 âmes. C'était en 1874.

Mais c'est par bonds que sa population s'accrut dans les années qui suivirent, au point d'atteindre 2,700 âmes en 1889. Progrès extraordinairement rapide, qu'attestait la récente promotion du *village en ville*, sans toutefois lui donner de gage quelconque pour l'avenir.

MAXIMUM: SEIZE CHANDELLES

On était arrivé à un sommet. Inconsciemment on essaya de s'y maintenir.

C'est ainsi qu'en cette même année 1889, pour stimuler l'agriculture et favoriser le commerce, fut organisée et tenue la première exposition agricole du comté, que le Conseil de ville encouragea par un octroi de \$20.00.

En 1889 également, le 21 octobre, on commença à parler d'un barrage sur le Saint-François, en vue d'aménager une centrale d'énergie électrique. Mais ce n'est qu'en 1895 qu'on eut pour la première fois la lumière électrique, à l'émerveillement des citoyens. L'usage en était cependant rationné: dans les habitations, on ne devrait employer que des ampoules de 16 chandelles, pas davantage.

Enfin, grande nouvelle qui dut créer beaucoup d'effervescence: le 30 novembre 1896, le Conseil accepte l'offre faite par M. Mitchell d'éclairer les rues à l'électricité, en installant 50 lampes de 32 chandelles chacune. Le règlement fut soumis aux contribuables, qui l'adoptèrent le 7 décembre suivant. Même sans comité d'urbanisme, à la nouvelle ville il fallait des plans. Ils furent élaborés par l'arpenteur J.-B. Beauchemin dès 1890.

HOTEL DE VILLE,
AQUEDUC ET TELEPHONE

Le 11 avril de la même année, M. Francis Gauthier fut chargé de bâtir un édifice de 100 pieds par 40, à deux éta-

ges, devant servir à la fois d'Hôtel-de-ville et de marché public. Quant à l'ancienne canellerie, où siégeait le conseil jusque là, elle fut transformée en abattoir.

La ville était déjà dotée d'un corps de musique, car le 20 décembre 1890, l'Union Saint-Joseph de Drummondville—qui existait depuis dix ans—demandait un octroi au Conseil pour aider au maintien de la fanfare.

Le 11 avril 1892, on entend parler pour la première fois du téléphone dans la ville. M. Joseph Lemire obtient le permis de poser des poteaux, ainsi qu'une exemption de taxe sur son entreprise de téléphone. Le 13 mai suivant, on installe un appareil chez le gérant de l'aqueduc, qui sera plus vite avisé dans les cas de feu.

Le 13 août 1896, le Conseil adopte un règlement autorisant la corporation à acheter l'aqueduc et le système d'éclairage, qui appartenaient à des particuliers, et, à cette fin, autorisant un emprunt de \$37,500.00, le plus considérable qui eut encore été effectué.

L'aqueduc coûtera \$8,000.00 et le système d'éclairage \$4,000.00. Le reste du montant sera affecté à l'érection d'une chaussée sur le Saint-François et à l'achat de tuyaux de fer pour remplacer les tuyaux de bois. La pompe de l'aqueduc sera activée par une roue à l'eau pouvant fournir 150 chevaux-vapeurs. Puis, on réorganise la brigade du service des incendies: six pompiers sont engagés à raison de 50 sous par exercice et de \$1.00 par feu.

Disons que la ville se terminait alors à la rue des Forges et que, dépassé la voie du chemin de fer, les habitations étaient plutôt clairsemées.

LISSES D'ERABLE
ET RAILS DE FER

La voie ferrée elle-même n'avait été construite que quelques années auparavant. Mais il y avait vingt ans qu'on travaillait à relier Drummondville avec le fleuve et le Grand-Tronc. On réussit d'abord un chemin à rails de bois, entre Sorel et Sutton, lequel passait par Drummondville, n'opéra que quelques années et pour le seul transport du fret.

Société Coopérative Agricole
de St-Germain

Service Electrique — Accessoires électriques
Machines Aratoires — Oeufs — Epicerie
Cereins — Moulées — Poudre de Lait
FROMAGE MISS ST-GERMAIN — BEURRE

ST-GERMAIN, Cité Drummond

La Caisse Populaire de
St-Frédéric de Drummond

252, rue Brock, coin Marchena
Tél.: 2-3663
J. A. SOLY, Gérant
DRUMMONDVILLE, P. Q.

SOIERIE CAMILLE

Camille Tessier, prop.

CHOIX COMPLET DE DRAPERIES
TISSUS A LA VERGE DE TOUS GENRES
CADEAUX PRATIQUES POUR TOUTES
OCCASIONS

Le plus chic magasin
du genre dans la région
Coin des Rues Hériot et Des Forges
DRUMMONDVILLE

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX DE
CONSTRUCTION

314, rue St-Jean Tél.: 2-3369
Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

Tél.: 2-3993

J.-H. MELANCON, O.D.

OPTOMETRISTE-OPHTHICIER

* Examen de la vue
* Réparation de lunettes

215, rue Hériot
— DRUMMONDVILLE —

PHARMACIE PEPIN

506, Lindsay - Tél: 8-1543

PHARMACIE ST-JOSEPH

217, Boul. St-Joseph - Tél: 8-1313

DRUMMONDVILLE

GERARD GUELLET

*

MANUFACTURIER

DE

MEUBLES

*

DAVELUYVILLE, P. Q.

ALEXANDRE GAUDET, INGÉ

EPICIERS EN GROS

ALEXANDRE GAUDET Président

Bruno Morin, Vice-président.

Gérard Babineau, Sec.-trésorier

ASTON JUNCTION, Qué.

EDMOND BOUCHARD LIMITE

Spécialités: construction de routes et concassage de gravier.

Edmond Bouchard, prés.

LEMEUX, Comté de Nicolet

CONTRACTEUR GÉNÉRAL

La satisfaction de nos clients est notre meilleure garantie

SAVOIE & FRÈRES

Marchands de bois de construction
Acheteur de bois brut en tout temps
MANSEAU, Qué. Tél. 23

NOS PAROISSES

C'est un tronçon de ce chemin que l'on songe à utiliser pour le prolongement du Boulevard Saint-Joseph vers la route de Richmond.

Le second essai fut plus effectif et durable. Il est dû à l'initiative de notre concitoyen William Mitchell, gros commerçant de bois, que le *Chemin de fer du comté de Drummond* favorisait dans l'exploitation de ses chantiers de Mitchell, de Carmel, de Blake et des environs.

Ce chemin de fer, qu'on appelait vulgairement le *Chemin de fer à Mitchell*, allait de Nicolet à Ste-Rosalie, réalisant ainsi le but manqué par la Compagnie du chemin à lisses (rails de bois d'érable) des comtés de Richelieu, Drummond et Arthabaska, et le rêve de notre avocat-député Hemming, car il atteignait le fleuve par Nicolet et le Grand-Tronc à Ste-Rosalie.

Nous disons *par Nicolet*, pour la raison que Nicolet n'est pas tout à fait sur le fleuve. Aussi, Hemming, qui avait antérieurement obtenu une charte, avait projeté une ligne qu'a suivie Mitchell, à l'exception que le tracé

d'Hemming aboutissait à Ste-Angèle, au lieu de Nicolet. C'est été dommage pour Nicolet. . .

(Un souvenir d'enfance: Le premier conducteur du train de Nicolet à Drummond était le fils même de William Mitchell, dont j'oublie le prénom mais point le gros visage joufflu ni la bonhomie, pas plus que le bilinguisme douteux mais sincère. Au rang du Grand-Saint-Esprit, il y avait un arrêt entre Nicolet et Ste-Monique. Le conducteur l'annonçait de son meilleur français, qui était encore à l'anglaise: *Gros Saint-Esprit.*)

Cette audacieuse entreprise acheva de mettre Drummondville en communication avec le reste du pays. Car l'*Inter-colonial* étant déjà construit, par sections et embranchements, de Halifax jusqu'à Lévis, il ne restait plus qu'à prolonger de Lévis à Saint-Léonard, puis à acheter la ligne de Drummond, pour unir Halifax à Montréal. Tout le réseau devint la propriété du Gouvernement fédéral en 1919, sous le nom actuel de *Canadien National*.

Paul MAYRAND, P. D. curé

* L'ARITHMETIQUE DU COEUR

À maîtresse d'école pose un matin ce petit problème à sa classe:

— Un voyageur parcourt à pied 10 milles, puis 20 milles, puis 30 milles. Quel est le résultat?

Au bout d'une demi-seconde, elle entend une petite fille répondre:

— Le voyageur est très fatigué.

Sur un ton de commisération, naturellement!

* HEREDITE

M. et Mme Dupont présentent leur petite fille, âgée de trois ans, à une nouvelle amie.

— Quel amour d'enfant! s'écrie celle-ci. Comme elle est mignonne! Et comme elle vous ressemble, chère madame!

— Oh oui! soupire Dupont. Sur-tout depuis qu'elle parle. . .

* LOGIQUE D'ENFANT

PETIT Pierre, 5 ans, étourdit sa grand-mère par ses cris et ses sautilllements.

— Je t'en prie, mon petit, reste tranquille, tu me fatigues.

— Comment, grand-mère, dit Pierre étonné, c'est moi qui saute et c'est toi qui es fatiguée?



RECONCILIATION IMPOSSIBLE

— Tant qu'aucun d'eux ne voudra se découvrir devant l'autre, il sera impossible de leur faire se serrer la main.

* CONFUSION

DEUX amis se rencontrent sur le boulevard.

— Comment se porte, dit l'un, cette charmante jeune personne que tu as épousée?

— Mon vieux, c'est un ange!

— Tu es chanceux! Moi, ma femme est toujours vivante. . .

De pénibles épreuves attendaient M. Thomas Quinn . . .

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR PAUL MAYRAND — XXVIII

LES louables efforts de bien-être social, de sécurité publique et d'essor économique que nous avons décrits dans le dernier article ne purent empêcher Drummondville de suivre la courbe descendante. Après quinze années de progrès ce furent quinze années de revers de toutes sortes.

Il n'y avait qu'un an que le village s'était affublé du titre pompeux de ville quand le déclin commença, pour se continuer jusque vers 1904, alors que la population ne dépassait guère 2,000 âmes.

CRISE ECONOMIQUE

Une crise économique qui sévissait dans tout le pays, particulièrement dans le Québec, se fit rudement sentir dans notre petite ville naissante. L'industrie, à peine établie, périclita. Des manufactures fermèrent leurs portes. La vie était devenue difficile. Nombre de familles, comme ailleurs dans la province, traversèrent la ligne 45e. Ce fut l'époque de la grande saignée de nos compatriotes en faveur des États-Unis, dont les filatures, en pleine activité, accueillaient volontiers notre main d'oeuvre.

A ces cause générales s'ajoutèrent des épreuves locales cuisantes, qui accentuèrent la dépression et partant la dépopulation. En 1898, la ville fut ravagée par une désastreuse conflagration, qui, comme le disait feu Napoléon Garceau,

laissa plus de solages que de maisons. L'église paroissiale, qui avait été épargnée, fut à son tour rasée par les flammes l'année suivante.

Il n'en fallait pas plus pour décourager les gens. Le 19e siècle se terminait en décroissance pour Drummondville, mais Drummondville ne terminera pas son premier siècle sans voir naître sa prospérité.

Le déclin s'annonçait quand M. Marchand est parti en 1839. Son successeur immédiat n'eut pas le temps d'en souffrir pour la peine. Mais la crise s'accrut sous le règne de M. Quinn, qui remplaça M. Alexandre en 1893.

Aux épreuves multiples qui l'attendaient ici le nouveau curé était bien préparé par une vie mouvementée, qui lui fut dure dès son enfance.

ENFANCE TRAGIQUE DE M. QUINN

M. Thomas Quinn était né en Irlande le 15 janvier 1841, du mariage de James Quinn et de Margaret Lyons, qui eurent cinq enfants. A la suite de la grande famine qui sévit en Irlande dans les années 1846 et 1847, cette famille émigra au Canada, avec une foule d'autres, puisque l'histoire rapporte que cent mille Irlandais firent la traversée dans des bateaux de fortune, malsains et exigus dont l'insalubrité provoqua les fièvres typhoïdes, qui décimèrent un septième

des passagers, sur les bateaux mêmes ou sur la Grosse-Île, lieu de la Quarantaine.

La famille Quinn succomba au typhus, moins deux garçons, Patrick et Thomas. Ce dernier, âgé de six ans, faillit mourir en mer et ne paraissait pas viable à M. Georges Bourque, qui l'avait adopté à Nicolet. L'aîné, Patrick, eut à son tour l'hospitalité dans la même famille Bourque.

Les deux frères furent mis au Séminaire de Nicolet et devinrent prêtres. M. l'abbé Patrick, ordonné en 1862, fut curé de Richmond plus de 50 ans. Le cadet, ordonné le 25 septembre 1864, fut vicaire à St-Thomas-de-Pierreville deux ans, à St-David d'Yamaska aussi deux ans, puis un an à La Baie-du-Febvre.

En 1869, M. l'abbé Thomas Quinn fut chargé d'organiser la paroisse de St-Fulgence de Durham (mission que, depuis quelques mois, desservait son frère, le curé de Richmond), dont il resta curé sept ans. En 1876, il fut promu à St-Félix-de-Kingsey; puis, en 1884, à St-Thomas-de-Pierreville; enfin à Drummondville, en 1893.

COINCIDENCES PROVIDENTIELLES

Cette sèche notice biographique revêt plus d'intérêt si on lui juxtapose certaines coïncidences peu communes.

On doit se rappeler que notre zélé missionnaire, Hubert Robson, a fini



CHEZ L'OPTOMETRISTE

— Et cette ligne-ci, la lisez-vous correctement?
— Oui, Mademoiselle. . .

★ LOGIQUE D'ENFANT

FRAMAN, dit Claudine, en levant le nez de son catéchisme, c'est vrai que nous sommes de la poussière?

— Mais oui, ma chérie?

— Alors, les noirs, c'est de la poussière de charbon?

★ LA BONNE RAISON

LA jeune fiancée ne sait pas encore que penser du caractère de son promis.

— Mon cher, lui dit-elle, je vous vois parfois noble et viril, mais d'autres fois vous me semblez efféminé.

— Hélas! ma chère, c'est l'hérédité!

— L'hérédité?

— Mais oui. Figurez-vous que la moitié de mes ancêtres étaient des hommes et l'autre moitié des femmes. Alors, vous comprenez!



— Alors? . . . Ce mois de vacances?
— Euh! . . . Nous avons eu quinze jours de soleil! . . .

Société Coopérative Agricole de Warwick
 Bertrand Conitois, gérant
 Gédéon Laroche, président
 PEINTURE - PAPIER - FERRONNERIE
 Machines Agricoles COCKSHUTT
 TEL.: 168 WARWICK

SOIERIE CAMILLE
 Camille Tessier, prop.
 CHOIX COMPLET DE DRAPERIES
 TISSUS A LA VERGE DE TOUS GENRES
 CADEAUX PRATIQUES POUR TOUTES OCCASIONS
 Le plus chic magasin
 du genre dans la région
 Coin des Rues Hériot et Des Forges
 DRUMMONDVILLE

PHARMACIE CENTRALE ENR.
 LEO JONCAS, ph. Prop.
 Spécialiste en prescriptions
 198, St-Marcel Tél.: 2-4031
 DRUMMONDVILLE
 Pour service d'urgence, signalez 2-5848

Tél.: 2-3993
J.-H. MELANCON, O.D.
 OPTOMETRISTE-OPTICIEN
 * Examen de la vue
 * Réparation de lunettes
 215, rue Hériot
 — DRUMMONDVILLE —

J.-L. Paillé & Cie Ltée
 COURTIERS D'ASSURANCES agréés
 Tél.: 2-5484 — 306, rue Lindsay
 DRUMMONDVILLE, P. Q.

J. H. René de Cotret, C. G. A.
 Henri Ferron, C. A.
 Roland Nobert, C. A.
 Gérard Camirand, C. A.
 Jacques René de Cotret, C. G. A.
 Paul René de Cotret, C. A.
 André St-Arnaud, C. A.
 Robert Lacroix, C. A.
René de Cotret, Ferron, Nobert & Cie
 Comptables Agréés
 DRUMMONDVILLE SHAWINIGAN FALLS
 209 rue Hériot 5e rue
 TROIS-RIVIERES
 Edificio Ameau

NOS PAROISSES

ses jours à la Grosse-Île, victime de son dévouement pour les immigrants atteints du typhus. C'est lui, avant de périr lui-même, qui assista les époux Quinn et leurs trois enfants à leur trépas, après avoir contribué à placer les deux survivants Patrick et Thomas, de concert avec l'abbé Luc Trahan, vicaire de Nicolet, qui, lui aussi, vint prêt de laisser sa vie à la Quarantaine.

La Providence a permis que ces deux protégés devinssent des bienfaiteurs posthumes de leurs protecteurs.

A Kingsley, dont M. Robson avait été le premier curé, M. Thomas Quinn, après un intervalle de trente-deux ans, avait à pourvoir au paiement des dettes contractées par le bienfaiteur de sa famille et le sien, pour la construction de la première église en pierre des Townships. Et il y pourvut à merveille.

A St-Thomas-de-Pierreville, il remplaça son second protecteur, le curé Luc Trahan, auquel avait succédé à Richmond son autre protégé, M. Patrick Quinn, qui y compléta les oeuvres que son prédécesseur n'avait pu réussir à achever lui-même.

Enfin, à Drummondville, il a comme cure la première mission de son ancien protecteur, du consolateur de ses infortunés parents, M. Hubert Robson de vénérée mémoire.

DEVOUEMENT INLIASSABLE

Cette cure n'était pas de tout repos.

La dépression économique ne découragea pas le nouveau titulaire, qui mit au service de sa paroisse les talents d'administrateur qu'il avait manifestés ailleurs. Pour compenser la diminution des recettes ordinaires, il parvint à établir un système de revenus, peu onéreux pour les contribuables, qui lui permit d'éteindre la dette en un court délai, tout en pourvoyant à l'entretien convenable des propriétés de la Fabrique.

Habile financier, M. Quinn avait quelques économies personnelles, qui l'autorisaient à satisfaire judicieusement sa générosité. C'est ainsi que, dès son arrivée à Drummondville, il fit décorer à ses frais la chapelle du couvent par le célèbre peintre régional, l'artiste Rho, de Bécancour.

Par ailleurs, sa discrète bienfaisance, en cette période difficile, eut maintes occasions de soulager des misères et de guérir des blessures, à l'insu du public.

L'expérience de l'infortune avait attendri chez lui un tempérament plutôt froid de nature. Par surcroît, ses dernières années de cure furent vraiment crucifiantes. Car c'est bien le curé qui dut ressentir le plus vivement les effets du violent incendie, de l'hiver 1898, qui ravagea la ville et détruisit son presbytère, et puis la nouvelle épreuve de la destruction de l'église paroissiale, l'année suivante. Restait le relèvement, moral et matériel. La tâche était ardue! . . .

Paul MAYRAND, P. D., curé

LA BIBLE VOUS PARLE

16 ième DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

EN ce temps-là, Jésus prenait un repas dans la maison d'un pharisien; voyant comment les invités se précipitaient vers les premières places, il leur dit cette parabole: Quand tu seras invité à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités une personne plus considérable que toi, et que celui qui vous a conviés, toi et lui, ne vienne te dire: Cède la place à celui-ci, et qu'alors tu n'aïles, en rougissant, occuper la dernière place. Mais, quand tu auras été invité, va, mets-toi à la dernière place, afin que, lorsque ton hôte viendra, il te dise: Mon ami, monte plus haut.

(Luc, XIV, 5-9.)

On aurait beau jeu, en lisant cette parabole, de répliquer à Jésus qu'il nous conseille une astuce: si vous voulez être les premiers, mettez-vous donc les derniers! Ce serait déformer complètement sa pensée. Jésus ne nous donne pas du tout un truc pour obtenir la gloire et les honneurs; il nous conseille simplement de nous mettre à notre place, sans ostentation ni fausse humilité. A quoi bon chercher à comparer nos mérites à ceux des autres? Dieu seul qui connaît le fond des coeurs peut les apprécier à leur juste valeur. Pour nous, nous risquons trop d'être victimes des apparences et même, parfois, de nous laisser tenter par l'hypocrisie. L'humilité est la meilleure garantie de la charité et de la justice.

Courageusement, la paroisse se relève des décombres

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE PAR MGR PAUL MAYRAND — XXIX

MGR Elphège Gravel, premier évêque de Nicolet, commence le procès-verbal de sa visite pastorale à Drummondville, les 26, 27 et 28 juin 1898, par les remarques suivantes :

"La paroisse a été bien éprouvée depuis quelques années. Après la perte de ses industries, qui a jeté un si grand nombre de familles dans la gêne, le feu a consumé une partie du village et le presbytère. . ."

Malheureusement la paroisse n'était pas au bout de ses épreuves. Le curé non plus.

CONSTRUCTION DU PRESBYTÈRE

Vraiment, M. Thomas Quinn n'a pas été chanceux à Drummondville, où la Providence l'a tenu constamment sur le gril. Il avait ses propres problèmes à résoudre et, par surcroît, comme pasteur, il avait à soutenir le moral de ses brebis sans bercail.

Mais il avait de l'énergie et une énergie communicative. Il avait réussi à restaurer les finances de la Fabrique malgré la crise économique. Après la conflagration de l'hiver 1898, il se mettra courageusement lui-même et entraînera ses paroissiens affligés à la reconstruction.

Il ne tarda à convoquer marguilliers et francs-tenanciers et à multiplier les assemblées légales. Dès le 3 avril suivant, M. Quinn était autorisé à faire reconstruire le presbytère au coût de \$6.000.

Le contrat fut donné à M. Francis Gauthier, le grand entrepreneur du temps, qui avait construit, quinze ans plus tôt, l'édifice incendié. De fait, le presbytère coûta \$7.300 : prix modique, même à cette époque, pour le solide et beau monument qu'il était.

C'était le quatrième presbytère en moins d'un siècle. Le premier avait été construit par M. Holmes en 1824, le deuxième par M. Belcourt en 1860, le troisième par M. Marchand en 1883, et le dernier par M. Quinn en 1898, qui a duré plus longtemps que les précédents. On le voyait encore en 1950, dans sa forme primitive.

Ce presbytère était à peine habité et les solages mis à jour par l'incendie, n'étaient pas encore tous recouverts, que le 24 juillet 1899, l'église en bois, oeuvre de M. Marchand, devint à son tour la proie des flammes et une ruine totale. C'était le comble. Et la dépression continuait toujours. . .

Le dynamique curé n'en fut cependant pas lui-même déprimé. Ni ses paroissiens longtemps consternés.

FAUTE D'ÉGLISE UN SOUBASSEMENT

Mais, en face de ces nouveaux décombres, avant de songer à rebâtir, il fallait prudemment, comme dit l'Évangile, *s'asseoir et supputer les dépenses*. Il y avait une dette de \$13.000, qu'une répartition couvrirait à peine. La Fabrique étant suffisamment grevée, il fut résolu,

le 6 août 1899, de bâtir un soubassement, qui ne coûterait guère plus que les assurances reçues, à savoir \$9.000.

M. Quinn fut donc autorisé à faire construire, sur l'emplacement de la première église (qui est le site actuel), un soubassement en pierre, susceptible de porter l'église nouvelle, quand on aura le moyen de l'édifier.

Les plans furent faits par l'architecte Louis Caron, père, de Nicolet, et les travaux exécutés par l'entrepreneur Alfred Giroux, de Saint-Casimir (Porcupine), au coût initial de \$9.625, qui dépassait déjà un peu le montant des assurances. Mais, comme il arrive généralement dans les constructions, les *extras* montèrent notablement le coût réel de l'entreprise, lequel dépassa de mille dollars le prix du contrat.

Pour le présent, la Fabrique était chargée à pleine capacité, à cause d'une annuité de \$5.294, qui restait due au Crédit Foncier et que l'on croyait payée. Mais — dit Mgr Gravel — "en 1900, la dette au Crédit Foncier sera éteinte et la Fabrique pourra disposer de ses excédents."

La pierre angulaire fut bénite le 8 octobre et la première messe fut célébrée dans ce sous-sol le 1er janvier 1900, à minuit, selon le privilège accordé par le pape Léon XIII à toutes les églises du monde, afin de remercier Dieu des faveurs reçues pendant le dernier siècle.

Le 21 février suivant, Mgr Brunault,



— Oh ! c'est sûrement le vôtre, Monsieur. D'ailleurs, c'est le dernier qui me reste ! . . .

★ LE PLUS FOU DES DEUX

UN célèbre aliéniste fait visiter à l'un de ses confrères les cellules de son asile. Dans une chambre, un malade dont les chaussures sont clouées au plafond pend la tête en bas.

— Il se prend pour une ampoule électrique, explique l'aliéniste.

— Voyons, c'est ridicule, réplique le confrère, faites-le donc décrocher.

— D'accord, concède l'aliéniste, mais ne venez pas vous plaindre après de ne plus voir clair.

★ PRINCIPES

JEANNOT, qui brille plus par son embonpoint que par son intelligence, passe auprès de son curé en chuchotant à peine un hochement de tête.

— Eh bien ! Jeannot, lui dit le prêtre, on ne salue plus son curé ?

— Pas sur la rue, Monsieur le curé.

— Et pourquoi pas dans la rue ? Tu cèdes donc au respect humain, toi aussi ?

— Non, non, Monsieur le curé, mais j'observe la règle : "Hors de l'Église, point de salut". Vous l'avez dit en chaire dimanche dernier.

★ SI PAPA SAVAIT ÇA . . .

MAMAN, maman, dit Jacquot, en se précipitant secoué de larmes à la cuisine, je viens de renverser l'échelle !

— Ah ! petit tannant ! Si papa savait ça . . .

— Mais, il le sait maman, il est accroché au rebord du toit. . .

NOS PAROISSES

évêque coadjuteur de Nicolet, bénit un carillon de trois cloches, dont les poids respectifs étaient de 1558, 1244 et 1100 livres.

M. le curé Quinn avait, avec raison, confiance en lui et en l'avenir. Il ne craignait pas de faire les dépenses qui s'imposaient. C'est ainsi que le 26 août de la même année 1900, il se fait autoriser à bâtir des dépendances curiales en brique, de 60 pieds par 24 pieds, avec annexe à chaque extrémité. Cette construction coûta \$1,266.72.

Dépense qui sera en partie compensée par la vente du lot sur lequel sera érigé le Bureau de poste, morceau de terre de 132 pieds de profondeur par 50 pieds de largeur, avec un droit de passage de 16 pieds de largeur sur toute la profondeur du lot : vente consentie pour le prix de \$700 comptant. Naguère, en décrivant les propriétés de la Fabrique et leurs mutations, nous avons dit que ce droit de passage s'est verbalisé en rue Girouard, au détriment de la Fabrique et par une erreur qui lui était imputable.

VISITE PASTORALE DE 1902

Les 3, 4 et 5 juillet 1902, Mgr J. S.-H. Brunault, coadjuteur de Mgr Gravel, fait la visite épiscopale, "comme délégué autorisé de l'Ordinaire du dio-

cèse". Ses procès-verbaux seront toujours moins concis que ceux du premier évêque de Nicolet et toujours plus longs que ceux de ses successeurs. En 1902, il insiste sur la répartition qui se paie mal, sur les mariages mixtes et la fréquentation des écoles protestantes par les catholiques, sur l'ivrognerie et la profanation du dimanche; il flagelle les aubergistes qui violent la loi et les autorités compétentes qui n'interviennent point. . .

DEPART DE M. QUINN

M. Quinn quitta Drummondville le 29 septembre 1902. Il n'avait que 61 ans. Malgré sa robuste constitution et la forte trempe de son tempérament, les épreuves multipliées avaient ébranlé sa vigueur. A tout événement il avait gagné sa retraite.

A l'occasion de son départ, il y eut réunion des paroissiens dans le soubassement qu'il avait construit. MM. J.-A. Bousquet, maire de la ville, H. Lamothe, maire de Grantham, Napoléon Garceau président de la Chambre de commerce, et Léon Farly, marguillier en charge, se firent les interprètes de la population pour rendre un dernier hommage d'estime et de gratitude à ce curé dévoué qui l'avait si bien servie durant neuf pénibles années.

Paul MAYRAND, P. D., curé

DOCTRINE CHRETIENNE

Une école de blasphème . . . le sacre

DIEU EST BAFOUÉ PARTOUT ET A TOUT PROPOS

— C'est vrai je sacre beaucoup, mais ce n'est pas de ma faute : ça sort tout seul, avant que j'aie le temps d'y penser. Quand j'y pense, c'est déjà dit; il est trop tard. Jamais je ne sacre pour offenser le bon Dieu ou par malice; jamais.

— Sans doute, vous êtes venu au monde en sacrant?

— Non, bien sûr; mais quasiment.

— Voulez-vous dire que ce sont vos parents qui vous ont montré à sacrer?

— Non plus. On apprend ça sans le vouloir, dans la rue, avec les autres. Le premier sacre que l'on entend, on a l'impression d'entendre un démon en personne; on a tellement peur qu'on voudrait enfoncer sous le trottoir. Puis on s'y fait. Et un beau jour, dans un moment de colère on s'aperçoit qu'on a dit son premier sacre. On en est tout sur-

pris. Puis on s'accoutume: vient le deuxième, puis le troisième et l'habitude est prise. Ensuite, on sacre pour faire son homme, par respect humain, à tout propos. On aime à sacrer.

— Et vous croyez que vous n'êtes pas responsable de cette habitude prise ainsi par négligence et par respect humain?

— Responsable de l'habitude, oui; mais pas de chacun des sacres.

— Si vous êtes responsable de l'habitude, est-ce que vous êtes aussi responsable du scandale que vous causez?

— Comment voulez-vous que je sois responsable du scandale? Je n'ai jamais le temps de penser à tout cela avant de dire un sacre. Si j'y pensais, je ne sacrerais pas. Et quand c'est dit, je ne peux pas le dédire.

— Au jugement dernier, vous allez présenter comme excuse: "Je n'y ai pas pensé." Le bon Dieu va rétorquer: "Je veux bien, tu n'es pas coupable. Mais quand tu disais: *Notre-Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié*, tu n'y pensais pas non plus. Tu n'es pas responsable; tu n'as aucun mérite. Tu peux aller en enfer sans y penser. . ."

Est-ce que vous auriez blasphémé si vous n'aviez jamais sacré?

— Je ne crois pas. Je pense qu'on finit par blasphémer comme on sacre: par habitude, sans y penser.

— Si vous aviez l'habitude d'écraser le monde en conduisant votre automobile, de cracher sur les passants en voulant cracher par terre, de bousculer votre patron en entrant au bureau, pensez-vous qu'il suffirait de dire: "Je n'y ai pas pensé, c'est une habitude que j'ai prise comme ça, pour qu'on vous réponde: "C'est très bien, mon ami; continuez, j'en suis charmé. . ."

— Un blasphème ne tue personne.

— Mais c'est une manière de traiter Dieu comme le dernier des êtres, de lui reprocher ses bienfaits et de mépriser son amour; c'est le tenir responsable du mal qui arrive, c'est appeler sa vengeance et braver sa colère. Quelle différence entre un démon et un un blasphémateur? Aucune, puisqu'un blasphème suffit à nous fermer le ciel sur la tête et à nous ouvrir l'enfer sous les pieds.

— Je blasphème si peu souvent que rien.

— Mais vous apprenez aux autres à le faire à votre place.

— Comment cela?

— En leur montrant à sacrer par votre exemple: en entretenant cette atmosphère qui porte à sacrer, qui permet les sacres comme une chose reçue, partout, par tous. Pas de mots plus universels que les sacres: tous les milieux, toutes les classes les acceptent. Ce qui fait que partout Dieu est bafoué par tous, toujours, à tout propos. Et c'est cela votre ouvrage, et vous n'y pensez pas, donc vous n'êtes pas responsable. Allons donc! Dites que vous n'êtes pas sérieux, que vous n'avez pas de coeur, que vous vous moquez de Dieu, en un mot, que vous êtes un vrai sacreur, mais ne dites pas que vous êtes un imbécile et que vous n'y pensez pas: on se moquerait de vous.

Albert ROY, S. J.

Ma Paroisse, sept. 1956

Le jour où l'on compara l'éloquence de M. Quinn à celle de Bourassa

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXX

DANS ses neuf années de cure à Drummondville, M. Thomas Quinn a eu cinq vicaires en titre et quelques autres substitués temporaires. Nous ne recensons que les premiers.

M. *Deus Boucher*, qui avait commencé son vicariat avec M. Alexandre, le continua sous M. Quinn, jusqu'à son départ en automne 1894. Il fut alors remplacé par M. Gédéon Carignan, prêtre originaire de Bécancour, qui ne fut vicaire ici que quinze mois. Débile comme son prédécesseur, il mourut au même âge que lui, à 32 ans.

Le troisième dans l'ordre, M. *Charles-Edouard Provencher*, était robuste, mais il ne resta vicaire de M. Quinn guère plus longtemps que les deux premiers, un an et huit mois. Il eut comme première cure Ste-Elisabeth-de-Warwick, puis il alla fonder la nouvelle paroisse de Ste-Cécile-de-Lévrard. De là, il passa à Ste-Anne-du-Sault et enfin à St-Grégoire-le-Grand, d'où il se retira à Nicolet, pour y mourir octogénaire, le 28 octobre 1945.

Monsieur *Philippe Pratte* lui succéda. Il fut vicaire ici de 1897 à 1900, alors qu'il organisa la paroisse récemment fondée de St-Majorique, dont il fut le premier curé. Il fut ensuite transféré à la cure du Précieux-Sang, puis à celle de Ste-Hélène-de-Chester et enfin à St-Albert-de-Warwick, où il mourut le 18 février 1916, à l'âge de 49 ans.

De 1900 à 1902, ce fut M. *Charles-Edouard Joyal*, qui exerça les fonctions de vicaire de M. Quinn. Cet abbé Joyal fonda la paroisse de St-Lucien-de-Simpson en 1905. Il fut ensuite successivement curé de St-Louis-de-Blandford, de Ste-Christine d'Acton, de Ste-Hélène-de-Chester, puis de St-Norbert d'Arthabaska. Il se retira à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska, où il mourut le 7 janvier 1948, âgé de 75 ans.

RETRAITE A NICOLET

La retraite prématurée de M. Quinn s'explique facilement. Ce brave curé a frappé les pires années de l'histoire de Drummondville. Malgré son endurance et le succès de son administration, il fut moralement écrasé sous le fardeau des épreuves répétées. On comprend qu'il ait aspiré au repos, repos qu'il ne pouvait prévoir se prolonger vingt-et-un ans.

Monsieur Thomas Quinn s'est retiré

à Nicolet, où il acheta la maison d'été d'un gérant de banque de Montréal, M. Prévost, père du Dr Albert Prévost qui a fondé l'Institut Prévost à Cartierville. Cette propriété appartient maintenant à M. Henri Vallières, manufacturier de meubles.

Tout près de la Métairie St-Joseph des Soeurs Grises, M. Quinn disait la messe à la chapelle de l'institution et en desservait le personnel. Il était très régulier et dévoué pour les bonnes soeurs, qu'il édifiait par sa piété, prolongeant sa visite au Très Saint Sacrement en une heure d'adoration tous les jours.

Il ne refusait pas les services occasionnels que lui demandaient les confrères du ministère. A Drummondville, on avait apprécié sa prédication. A Nicolet, il n'eut pas souvent l'occasion de prêcher, n'ent provoquant jamais l'invitation. Mais les quelques sermons qu'il

y donna attestèrent que la chaire ne l'intimidait point.

UN DISCOURS RETENTISSANT

Quoiqu'il en soit, les organisateurs du grand Congrès de la Langue française, tenu à Québec en 1912, invitèrent ce prêtre irlandais à donner son sentiment sur les relations de ses compatriotes avec les Canadiens français. M. Quinn accepta. Il prononça un discours bien préparé, qu'il débita avec une chaleur de conviction qui enflamma l'auditoire, qui hachait chaque période de ses applaudissements enthousiastes. Ce fut plus qu'un immense succès ce fut un délire. On comparait ce discours à celui de Bourassa au Congrès Eucharistique de Montréal, deux ans plus tôt.

L'ancien curé de Drummondville avait atteint la haute éloquence et s'était avéré puissant orateur. Avouons que ce fut une surprise pour les nicolétains



■ DEUXIEME EGLISE DE DRUMMONDVILLE: cette vignette nous fait voir, de côté, l'église construite par M. le curé Majorique Marchand, en 1860, et dont nous avons déjà publié la photo sous un autre angle (PANORAMA, no 8, p. 15). On distingue bien les trois façades de l'église, la sacristie et les bas-côtés. La façade principale donne sur l'ancienne école, devenue la maison du bedeau (site du bureau de poste actuel).

Le clocher de la première église, pieusement conservé par le curé, est en évidence dans le jardin pastoral. Les restes de l'ancien cimetière sont encore là, en attendant qu'ils disparaissent à la construction prochaine du troisième presbytère en 1883.

Cette église brûla le 24 juillet 1899, alors que M. Thomas Quinn était curé de Drummondville.

**Société Coopérative Agricole
de Warwick**

Bertrand Comtois, gérant
Gédéon Laroche, président
PEINTURE - PAPIER - FERRONNERIE
Machines Agricoles COCKSHUTT
TEL: 168 WARWICK

Agence de voyage L. R. Charron

VOYAGES EN EUROPE
Croisières individuelles ou en groupe
4 B, Boulevard Catignan - Tél.: PL 2-5543
VICTORIAVILLE, Qué.

ROLLAND BOULANGER
MANUFACTURIER

de Portes et Chassis

Commerçant de bois

BOIS DE FINITION - MOULURES
BOISERIES

Tél.: 224 WARWICK, P. Q.

Hommages pieux et durables

J.-MAURICE DUCHARME

MANUFACTURIER DE MONUMENTS
- DEPUIS 1890 -

231 Notre-Dame Est - Tél.: PL 2-6474
VICTORIAVILLE Qué.,

**La Compagnie JUTRAS
LIMITÉE**

Manufacturiers
Machines agricoles
Installations d'étables
Équipement de sucreries
VICTORIAVILLE, P. Q.

**MODERN PAVING &
CONSTRUCTION LTD**

BON CONSEIL, P. Q.

Tél.: 35 et 40

Comté de Drummond

WARWICK WOOLEN MILLS

Co. Ltd.

Warwick

et toute une révélation pour les gens de Québec.

Il faut dire que les circonstances favorisèrent M. Quinn. Les relations... susdites n'étaient pas des plus cordiales. Et voici qu'un réfugié d'Irlande, un irlandais pur sang, flagellait avec une fougue indignée les oppresseurs de la langue française et les détracteurs de la race héroïque qui avait sacrifié des vies à la Grosse-Île pour sauver nombre de ses compatriotes déportés, et qui avait si charitablement accueilli, élevé et instruit l'orphelin qu'il était.

Ce discours fut l'événement du Congrès.

**SOUS DES APPARENCES RIGIDES,
UN COEUR COMPATISSANT**

Après ce triomphe, M. Quinn revint à sa retraite et vécut plutôt dans l'ombre.

Il n'en continua pas moins à s'intéresser vivement aux affaires du diocèse, parfois dans une mesure jugée excessive par ceux qui en étaient chargés.

De caractère entier, il avait une manière à lui de concevoir les choses, qu'il ne modifiait pas facilement. Tenace dans ses idées, il n'encaissait pas d'emblée l'opinion d'autrui, mais la soumettait d'abord à sa censure personnelle, assez rigoureuse. Toutefois, ses intentions n'étaient pas malignes. Ce qu'il avait en vue, c'était la vérité, la justice, le bien commun.

Au demeurant, les apparences rigides de M. Quinn cachaient un cœur compatissant pour le peuple, pour l'infortune. Nous avons dit comme il s'était montré généreux à Drummondville. Avec de moindres ressources, sa charité s'exerça relativement la même à Nicolet, quelquefois encore en faveur de certains sujets très méritants de sa dernière cure.

M. Thomas Quinn est mort pieusement dans le Seigneur le 6 octobre 1923, à l'âge de 82 ans.

Paul MAYRAND, P. D., curé

S A N T É
PRINCIPALES INFECTIONS PULMONAIRES

• **Le coryza** : c'est le rhume de cerveau. Quand il est violent, on demande son médecin. Quand il est bénin, on se mouche le jour et on applique des gouttes nasales le soir pour mieux dormir. Si on fait de la température, il faut rester à la maison.

• **La pharyngite** : c'est le mal de gorge. S'il est violent, on demande son médecin. S'il est bénin, on se gargarise avec de l'eau chaude six fois par jour. Il est important de ne pas sucer des tablettes de pénicilline sans prescription. Si on fait de la température, il faut rester à la maison.

• **La laryngite** : c'est l'extinction de la voix. Il faut rester à la maison et parler le moins possible. On fait venir son médecin, si l'infection semble sérieuse.

• **La trachéo-bronchite** : c'est le rhume de poitrine. On reste à la maison tant qu'on a de la fièvre. Il est préférable d'avoir un sirop prescrit par son médecin : ce sera un sirop plus efficace.

• **La bronchite** : c'est l'infection des petites bronches, c'est un rhume qui se prolonge. Il faut se faire radiographier et consulter son médecin.

• **Les infections des poumons** : ce-la débute par la congestion pulmo-

naire. Il faut toujours demander son médecin quand on a de la fièvre et des douleurs pulmonaires.

• **La tuberculose** : cette maladie cause huit fois moins de décès qu'il y a vingt-cinq ans. Il est important de se faire radiographier les poumons quand on tousse, quand on est faible, quand on est pâle, quand on maigrit ou quand on a des élancements à la poitrine. Une tuberculose diagnostiquée au début guérit rapidement.

• **L'influenza** : c'est la grippe. Ce n'est pas le rhume. C'est une maladie grave qui dure de trois à cinq jours, qui coupe l'appétit, rend très faible, donne des douleurs et des maux par tout le corps, et parfois se complique d'inflammation des poumons ; la fièvre est d'environ 101 à 103, et il faut rester à la maison. Pour les bébés, les personnes faibles et les vieillards, il est préférable de faire venir son médecin, qui injectera les médicaments prévenant l'infection secondaire des poumons, des sinus ou des oreilles.

Pour l'influenza, il existe un bon vaccin que les médecins donnent en une seule injection, à l'automne de préférence.

Dr Aubert LAPERRIERE,
Médecin-hygiéniste.

Notices biographiques des prêtres nés à Drummondville

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXXI

EN temps et lieu nous avons recensé les prêtres qui ont travaillé ici de concert avec les derniers curés du dernier siècle. Nous avons pensé qu'il serait maintenant utile et intéressant de faire le relevé des prêtres originaires de Drummondville, depuis la fondation jusqu'à 1900.

Originaires, c'est-à-dire nés à Drummondville, même s'ils ont été élevés ailleurs. Par contre, nous ne comptons pas ceux qui ont reçu ici leur éducation, mais sont nés ailleurs. C'est ainsi que nous avons découvert deux prêtres originaires de Drummondville et dont nous ignorions l'existence. Ce qui compense pour les deux abbés Farley, qui ont vraiment reçu leur vocation ici, mais qui sont nés ailleurs et que nous ne pouvons pas compter, d'après l'usage que nous croyons commun.

On ne peut pas s'attendre que les vocations sacerdotales aient abondé en cette période de défrichement et de misère, qui ne facilitait guère la culture assez longue qui prépare les prêtres.

Nous avons trouvé dix prêtres nés à Drummondville avant le siècle présent. Nombre satisfaisant pour l'époque.

PATRICE-GABRIEL CLARKE

Le premier remonte presque au début de la colonie et de la Mission. Il s'agit de *l'abbé Patrice-Gabriel Clarke*, né ici le 18 juin 1821. Le *Dictionnaire Biographique du Clergé de Ailaire* le fait naître à St-Germain-de-Grantham, qui n'existait pas encore, pas même comme mission. De fait, Patrice-Gabriel Clarke a été baptisé ici par le deuxième missionnaire, M. J.-B. Kelley, qui inscrit le nouveau-né dans notre premier registre: "issu du légitime mariage de Patrice Clarke agriculteur du lieu, et de Honora Cheridan. . ." Il est possible que la ferme Clarke fut située sur le territoire qui devint plus tard celui de la paroisse de St-Germain.

Quoiqu'il en soit, P.-G. Clarke fit toutes ses études à Nicolet et fut ordonné prêtre à Québec le 11 juin 1848. Vicaire deux ans à St-Patrice-de-Québec. Après un stage de quelques mois à La Grosse-Île en 1850, il fut curé de Valcartier jusqu'en 1863 alors qu'il fut nommé curé de St-Basile-de-Portneuf, où il est décédé le 11 octobre 1873.

CLEOMENE LAFOND

Le deuxième est bien connu des contemporains. *L'abbé Clémène Lafond* est né à Drummondville le 10 juillet 1859, de Norbert Lafond, cultivateur, et de Aurélie Duguay. Il fit ses études secondaires et théologiques au Séminaire de Nicolet et fut ordonné prêtre à L'Assomption par Mgr Fabre, évêque de Montréal, le 2 septembre 1883. Il fut vicaire à St-Gregoire-de-Nicolet trois ans, puis à Arichat sur l'île du Cap-Breton deux ans.

Il revint dans le diocèse en 1888, pour fonder la paroisse de Ste-Anne-du-Sault, qu'il administra cinq ans. De 1893 à 1896, il est curé de Ste-Elisabeth-de-Warwick; assistant à St-Germain-de-Grantham, de 1896 à 1905; curé de St-Hélène-de-Chester, de 1905 à 1909; curé de Ste-Brigitte-des-Saults de 1909 jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 1er novembre 1936.

AMBROISE BERARD, chartreux

Voici maintenant un chartreux, le Père *Ambroise Berard*. Il est né à Drum-

Commission Scolaire Régionale St-François

■ TROISIEME PRESBYTERE DE DRUMMONDVILLE, bâti par M. le curé Majorique Marchand, à la place du vieux cimetière, sur le même site que le presbytère actuel. C'est bien le style de l'époque: corps principal et deux ailes; galeries aux deux étages; abondance de clôtures décoratives. Au premier plan: M. l'abbé Guillaume Landry, vicaire à Drummondville de 1885 à 1888.

Ce bel édifice fut incendié quelques années après l'arrivée de M. le curé Thomas Quinn, au cours d'une violente conflagration qui ravagea presque toute la ville, en 1898.

NOS PAROISSES

Agence de voyage L. R. Charron
VOYAGES D'AFFAIRES OU DE PLAISIR
dans le pays ou à l'étranger
4 B, Boulevard Carignan - Tél.: PL 2-5543
VICTORIAVILLE, Qué.

Hommages pieux et durables

J.-MAURICE DUCHARME
MANUFACTURIER DE MONUMENTS
— DEPUIS 1890 —

231 Notre-Dame Est — Tél.: PL 2-6474
VICTORIAVILLE Qué.,

AUGER & FILS LTÉE

Ferronnerie en gros

MATERIAUX DE CONSTRUCTION

VICTORIAVILLE

RAYMOND HOULE, L. P. H.

Pharmacien-Chimiste

141 est, rue Notre-Dame Tél.: 4554
VICTORIAVILLE

La Compagnie JUTRAS
LIMITÉE

Manufacturiers
Machines agricoles
Installations d'étables
Équipement de sucreries
VICTORIAVILLE, P. Q.

Magasin des Cultivateurs Ltée

FABRICANTS DES

Moulées Balancées MICHEL

3, rue De Bigré Tél.: 3524-5

VICTORIAVILLE

LE SYSTEME COMPTANT ENR.

J.-A. RICHARD, prop.
Farine, Grains, Moulées balancées
et autres
Importateurs et Epiciers en Gros
VICTORIAVILLE, P. Q.

mondville le 27 août 1861, du Dr Ambroise Bérard et de Emma Lafontaine, et fut baptisé sous les noms de Emile-Eugène-Ernest. Il portait le nom d'Emile Bérard dans la vie séculière. Il fit ses études à Nicolet, où il fut ordonné le 9 août 1886.

Vicaire à Bécancour deux ans; à Arthabaska, vicaire de 1888 à 1891, aumônier de l'Hotel-Dieu de 1891 à 1895; assistant-aumônier de l'institution des Sourdes-Muettes à Montréal de 1895 à 1898.

En cette année 1898, il entra à la Grande-Chartreuse d'Angleterre et y prononça ses vœux sous le nom de Frère Ambroise. En 1903, il passa en Italie, dans les chartreuses de Naples puis de Pavie. C'est à ce dernier endroit qu'il décéda en 1939, à l'âge de 78 ans.

JEAN-ALFRED MANSEAU

L'abbé Jean-Alfred Manseau est né à Drummondville le 5 février 1862, de Joseph-Louis-Georges Manseau, notaire, et de Jeanne McConville. Il fit ses études à Joliette et fut ordonné à Nicolet, le 28 décembre 1885. Vicaire à St-Gregoire-de-Nicolet (1885-1887), à Spencer dans le Massachusetts (1887-1889), à l'Avenir (1889), à Kingsey (1889-1890), à Stanfold (1890-1891), à Arthabaska (1891-1893); premier curé de St-Rosaire (1893-1898); curé de Ste-Anne-du-Sault (1898-1905), de Kingsey (1905-1916), de Bécancour (1916-1928), d'où il se retira à Drummondville, dans l'Hôpital Ste-Croix, qu'il avait coopéré à construire. Il y est décédé le 30 juillet 1937.

HENRI BOISVERT

L'abbé Henri Boisvert est moins connu de la présente génération. Il est né à Drummondville le 6 octobre 1863, de Dompail Boisvert, voyageur de commerce, et de Elisabeth Meek. Il y a été baptisé sous les noms de Gaspard-Ho-

noré-Ernest. Honoré est le nom officiel qui paraît sur toutes les listes du clergé. Mais notre abbé Boisvert n'a jamais porté ce nom. Au baptême, on a probablement mal interprété la volonté de la mère, qui voulait l'appeler Henry et qui l'a toujours appelé Henry. Au collège la traduction n'est vite faite en Henri.

Le jeune homme était chétif: il a commencé ses études tardivement et il est mort prématurément. Il fit son cours classique, de 1879 à 1886, au Séminaire de Nicolet. Il se reposa un an puis entra au noviciat des Clercs-de-Saint-Viateur, à Joliette le 6 octobre 1887. Ordonné le 27 mai 1893 dans la chapelle du Grand Séminaire de Montréal, par Mgr Edouard Fabre. Il fut vicaire quelques mois à St-Viateur-de-Montréal, puis à Bourbonnais (Illinois). Il devint aumônier du Collège St-Joseph-de-Berthier le 6 novembre 1893. Le 29 juillet il quitte les Clercs-Saint-Viateur pour revenir au diocèse de Nicolet.

Il est vicaire à Warwick jusqu'à l'automne de 1898, alors qu'il est nommé chapelain des Frères du Sacré-Coeur à Arthabaska, où il demeure jusqu'en 1902. Sa santé chancelante l'oblige à laisser le ministère. Il voyage aux États-Unis pour changer le climat. Mais il ne peut se remettre, se retire à St-Guillaume chez son beau-frère le notaire Thomas Touzin, (père du notaire Dompail Touzin, de Montréal, né lui-même à Drummondville, où son père pratiquait avant de s'établir à St-Guillaume et définitivement à Montréal, où son fils lui a succédé), et y meurt le 23 mars 1904. Sa dépouille, déposée dans le charnier local, est transportée à Drummondville pour y être inhumée dans le lot de famille, le 28 avril suivant. Une pierre tombale rappelle sa mémoire.

Paul MAYRAND, P. D., curé

○ CES AMERICAINS...!

DE passage à Montréal, un jeune Américain est l'hôte d'amis canadiens.

— Chez vous, lui demande l'un d'eux, qu'est-ce donc au juste le *home*?

— *Home*, réplique l'Américain, ça veut dire *maison*. C'est l'endroit où une partie de la famille attend pour sortir que l'autre ait ramené l'auto!

○ VOULEZ-VOUS, GRAND-MERE...

SUZIE, rentrant d'une visite, ramène, à la maison un petit sac de noisettes. Elle s'apprête à leur faire un sort quand sa maman l'appelle pour une commission.

Avant de sortir, Suzie s'approche de sa grand-mère:

— Astu de bonnes dents, grand-mère?

— Hélas! non, mon enfant.

— Alors, tu veux bien me garder mes noisettes?

○ COUP DE LANGUE

DEUX dames se rencontrent et, comme il se doit, elles ne tardent pas à parler de leur meilleure amie.

— Tiens, tu sais, dit l'une, elle a failli être victime d'un grave empoisonnement.

— Ah! fait l'autre, elle s'est moulu la langue?

Notices biographiques des prêtres nés à Drummondville

NOTES HISTORIQUES PAR MGR PAUL MAYRAND — XXXII

MARTIAL MANSEAU

L'abbé Martial Manseau, frère puiné de l'abbé Alfred, est né à Drummondville le 2 septembre 1870, de J.-Ls-Geo. Manseau, notaire, et de Jeanne McConville. Il fit ses études à Joliette et fut ordonné à Nicolet par Mgr Elphège Gravel, le 22 décembre 1895.

Vicaire à Ste-Monique-de-Nicolet un an, desservant à Wickham un an, vicaire à Gentilly un an, il prit un repos chez son frère Alfred à St-Rosaire puis à Ste-Anne-du-Sault. De cet endroit, en 1899, il organisa la mission St-Joseph-de-Blandford, qui fut érigée en paroisse en 1905. La station du Canadien National et le village avaient déjà pris le nom du curé. La paroisse l'adopta également, sous le même patronage que la Mission, pour s'appeler juridiquement St-Joseph-de-Manseau. Le curé y bâtit une église et un presbytère en 1906.

En 1907, M. Martial Manseau est nommé curé de St-Joachim-de-Courval; en 1912, il devient curé de la Visitation; en 1917, il est promu à St-Jean-de-Wickham, et en 1926 à Ste-Sophie-de-Lévrard, d'où en 1945, il se retire à l'Hôpital du Christ-Roi de Nicolet. En 1949, il poursuit sa retraite à la Maison Champagnieur de Joliette. Il décède le 2 août 1951 et est inhumé à Nicolet.

JEAN-BAPTISTE GAUTHIER

Jean-Baptiste Gauthier: Ce prêtre avait reçu au baptême les prénoms de Joseph-Charles-Jean-Baptiste. Il est né ici le 13 décembre 1882, du mariage de Jean-Baptiste Gauthier, journalier, et de Malvina Tremblay. Bien que nous ayons à Drummondville plusieurs familles de Gauthier et de Tremblay, nous n'avons jamais entendu parler de cet abbé ni de sa famille, qui a dû déménager dès l'enfance de Jean-Baptiste fils.

A tout événement, Jean-Baptiste Gauthier fit ses études classiques et théologiques au Séminaire de Chicoutimi et fut ordonné prêtre à la Cathédrale de Sherbrooke, par Mgr Paul Larocque, le 29 juin 1910.

Il fut vicaire à St-Aimé-d'Abestos, de 1910 à 1911; à Ste-Face-de-Israëli, de 1911 à 1913; à l'Immaculée-Conception de Sherbrooke, de 1913 à 1914; à

Ste-Cécile-de-Frontenac, quelques mois; à Valcourt, de 1914 à 1915; de nouveau à St-Aimé-d'Abestos, 1915-1916; curé de Woburn, de 1916 à 1918; curé de St-Hubert (Frontenac), de 1918 à 1924; curé de St-Jean-Baptiste-de-Chartierville, de 1924 à 1931; nommé curé de Ste-Cécile-de-Frontenac le 12 janvier 1931, il donne sa démission le 19 janvier suivant et demeure à St-Jean-Baptiste-de-Chartierville.

Il se retire à Sherbrooke, à l'Hôpital St-Vincent-de-Paul, de 1931 à 1933. Il est inhumé dans le cimetière St-Michel de Sherbrooke.

ROMUALD BÉRARD, rédemptoriste

Nous avons eu deux frères Manseau, prêtres séculiers qui ont été curés dans notre diocèse. Drummondville s'honore aussi d'avoir donné à l'Église deux frères Bérard, prêtres réguliers, l'un chartreux sous le nom de Frère Ambroise, l'autre rédemptoriste, le Père Romuald Bérard.

Joseph-Romuald-Adolphe Bérard naquit à Drummondville le 1er février 1885 du mariage d'Ambroise Bérard, médecin, et d'Emma Lafontaine. Il fit ses études classiques à Ste-Anne-de-Beaupré chez les Rédemptoristes et il entra dans la communauté à Montréal en 1904. Il prononça ses vœux en 1905 et fut ordonné prêtre à Ottawa par Mgr H. Gauthier, le 4 septembre 1910.

Il poursuit ses études à Ottawa l'année scolaire 1910-1911. Il revint au juvénat de Ste-Anne-de-Beaupré comme professeur et assistant-directeur, de 1911 à 1913. L'année suivante, il la passa à Rome, où il étudia la théologie à la maison généralice des Rédemptoristes. En 1914, au sustentat d'Ottawa, il enseigne le droit canonique un an, puis la théologie dogmatique et l'apologétique durant quelques années. Il est ensuite rappelé à Ste-Anne-de-Beaupré, où il occupe diverses fonctions, dont celle de ministre. Il décède au monastère de sa communauté en septembre 1935.

HENRI CARDIN, oblat

Un autre religieux: le père Henri Cardin, qui est né ici le 10 octobre 1888, de Maxime Cardin, sellier, et de Malvina Fontaine. Il fit ses études classiques au

000052

La Caisse Populaire de
St-Frédéric de Drummond
252, rue Brock, coin Marchand
Tél.: 2-3663
J. A. SOLY, Gérant
DRUMMONDVILLE, P. Q.

Vœux à l'occasion de Noël
et du Jour de l'An

La Cie J. A. Gosselin Ltée

ROBERT BERNARD

Député de Drummond

Président

DRUMMONDVILLE

PAUL LEMAIRE
Assurances générales

Tél.: GR 8-0414 Casier Postal 252
190 Heriot
DRUMMONDVILLE

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX
DE CONSTRUCTION

314, rue St-Jean Tél.: 2-3369
Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

Vœux à l'occasion des fêtes

ARMAND CLOUTIER

Député de DRUMMOND-ARTHABASKA

Vœux à l'occasion des fêtes
et du Nouvel An

ARMAND THIBODEAU

152, Des Peupliers DRUMMONDVILLE

SOIERIE CAMILLE

Camille Tessier, prop.

Tissus à la verge — Draperies — Rideaux
Cadeaux — Lingerie d'enfants
Coin Hériot — des Forges
DRUMMONDVILLE

Tél. : 2-3993

J.-H. MELANCON, O.D.

OPTOMETRISTE-OPTICIEN

- * Examen de la vue
- * Réparation de lunettes

215, rue Hériot
— DRUMMONDVILLE —

Crèmerie de Drummondville

Lait et crème pasteurisés
Fabricant de beurre, crème glacée
GONZAGUE GREGOIRE, prés.193 rue Lindsay Tél. : 2-5444
DRUMMONDVILLEJ. H. René de Cotret, C. G. A.
Henri Ferron, C. A.
Poland Nobert, C. A.
Gérard Canirand, C. A.
Jacques René de Cotret, C. A.
Paul René de Cotret, C. A.
André St-Arnauld, C. A.
Robert Lacroix, C. A.René de Cotret, Ferron, Nobert
& CieComptables Agréés
DRUMMONDVILLE SHAWINIGAN FALLS
202 rue Hériot 50 rue
TROIS-RIVIERES
Edifice Améas

Séminaire de Nicolet et entra chez les Oblats à Lachine le 15 août 1910. Il prononça ses vœux le 8 septembre 1914 à Ottawa, où il fut ordonné prêtre par Mgr Gauthier, le 29 mai 1915. Il poursuit ses études au scolasticat d'Ottawa en 1915-1916.

Bachelier ès-sciences de l'université d'Ottawa, il y enseigne pendant plusieurs années le latin, le français et l'histoire du Canada. Puis il commence sa longue série de prédication à travers tout le pays : retraites paroissiales, retraites de religieux et de religieuses, avec un stage aux retraites fermées. Il fut d'abord assigné à St-Pierre-Apôtre, de Montréal, puis à St-Sauveur de Québec, où il eut plus longtemps son pied-à-terre. Il relève encore de la maison de St-Sauveur de Québec.

HERVE LEMAIRE

Enfin, le dernier du dernier siècle, croyons-nous : M. le curé Hervé Lemaire

◊ ROMAN-FLEUVE

EMPRISONNÉ pour quelques menus délits, un simple d'esprit, qui s'ennuie, demande un bouquin au détenu chargé de la bibliothèque. Celui-ci lui donne un vieil annuaire de téléphone.

Deux jours après, le simple d'esprit revient à la bibliothèque avec le volume.

— Il est intéressant ce roman, déclara-t-il. Seulement, il y a un peu trop de personnages.

◊ UN COMBLE

MADAME fait ses courses, accompagnée de Monsieur. Cartons et paquets s'amoncellent dans les bras de l'homme.

— Nous pourrions peut-être prendre un taxi, dit-il après le dernier achat.

— Et encore quoi ? rétorque son épouse courroucée. Tu trouves que nous n'avons pas assez dépensé d'argent aujourd'hui ?

◊ LE JUGE INTEGRE

LEVI, qui plaide contre Cohen, consulte son avocat :

— Maître, le procès vient demain. Dois-je envoyer des fleurs à la femme du juge ?

— N'en faites rien, surtout, dit vivement l'avocat, le juge serait vexé, et vous perdriez certainement votre procès.

— Ah ! Je perdrais SUREMENT mon procès ?

— Oui . . .

Le procès a lieu. L'avocat plaide ; Lévi gagne.

re, qui est né à Drummondville le 23 septembre 1892, de François-Xavier Lemaire, menuisier, et de Marie-Louise Turcotte. Après ses études classiques et théologiques au Séminaire de Nicolet, il fut ordonné prêtre le 7 juillet 1918 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par Mgr J.-S. Hermann Bramault.

Il fut vicaire : à Wickham, un an, à Arthabaska, de 1919 à 1924 et à St-Guillaume, de 1924 à 1929. Il fut ensuite nommé curé à St-Edmond, où il demeura jusqu'en 1937, alors qu'il devint aumônier de l'Hôtel-Dieu de Nicolet. En 1943, il est assigné à la cure de Ste-Perpétue, qu'il dessert jusqu'en 1954. Le 15 mars 1954, il est promu à la belle cure de Gentilly, qu'il occupe encore avec honneur.

Nous serions reconnaissant à ceux qui nous signaleraient les omissions possibles dans cette catégorie de prêtres nés à Drummondville avant 1900.

Paul MAYRAND, P. D., curé

— Eh bien ! lui dit l'avocat, vous voyez, vous avez gagné. Vous avez bien fait de ne pas envoyer les fleurs.

— Mais, maître, je les ai envoyées . . .

— Comment, vous les avez envoyées ?

— Oui, avec la carte de visite de Cohen !

◊ LE COMBLE DE L'OUBLI

DES navigateurs abordant une île déserte y rencontrent un homme seul.

— Je suis venu ici pour oublier, leur dit le moderne Robinson.

— Oublier quoi ?

— Je ne sais pas, j'ai oublié.

— Et vous avez vraiment tout oublié ?

— Je ne sais plus !



— Oui ! . . . Qui est là ? . . .

M. le Curé Frédéric Tétreau et les Frères de la Charité

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXXIII

LE successeur de M. Thomas Quinn à la cure de Drummondville fut M. l'abbé Frédéric Tétreau, qui revenait au diocèse de Nicolet, après dix-sept ans de ministère aux Etats-Unis. La cure n'était pas enviable comme le serait aujourd'hui St-Frédéric, malgré les dix détachements que l'ancienne paroisse a subie. . .

Coincidence : le nouveau curé portait l'un des prénoms du fondateur *Frederic-George Heriot* et avait le même patron que sa paroisse, car chez nous le patron paroissial est généralement le titulaire de l'Eglise elle-même.

M. le curé Tétreau naquit à Saint-Charles-sur-Richelieu le 12 juillet 1850, de Hector Tétreau, voiturier, et de Pauline Cabana. Dès l'enfance de Frédéric, la famille déménagea à St-Grégoire-de-Nicolet, où est né son frère Jean qui devint prêtre lui aussi et fut le premier curé de Washingtonville.

L'abbé Frédéric fit toutes ses études à Nicolet et fut ordonné à St-Grégoire par Mgr Lafleche, le 20 septembre 1874. Après un vicariat de deux ans à Gentilly et d'un an à Stanfold (aujourd'hui Princeville), il fut nommé curé de St-Wenceslas en 1877. En 1883, il y bâtit l'église et le presbytère actuels, qui, dans le temps, relevaient d'une certaine munificence.

PAROISSE FRANCAISE A NEW-YORK

En cette même année, on le trouve curé de St-Jean-Baptiste-de-New-York, paroisse canadienne-française qu'il a fondée et qu'il dora d'une église, d'un presbytère, d'un couvent, d'une académie de Frères Maristes, d'une école paroissiale mixte et d'un sanctuaire en l'honneur de saint Anne.

La fondation de ce sanctuaire fut inspirée au jeune curé par la visite opportune de Mgr Calixte Marquis, qui descendit à New-York avec ses milliers de reliques qu'il apportait de Rome à St-Célestin, et dont la plus insigne était un os de l'avant-bras de sainte Anne. M. Tétreau retint le prélat et son trésor une dizaine de jours, stimulant



Frédéric Tétreau, curé de Dr'ville

jusqu'à l'enthousiasme la dévotion des fidèles envers la grande thaumaturge du Canada.

Dans sa petite église, le curé de St-Jean-Baptiste rassemblait, dirigeait et encourageait les Canadiens français de la Métropole américaine. Et son presbytère était le rendez-vous des compatriotes qui passaient à New-York. En 1888, le même jour, il eut l'honneur de

recevoir Sa Grandeur Mgr Grandin et le premier ministre de la Province de Québec. Le saint Evêque de l'Ouest célébra dans son église et le Tres Hon. Honoré Mercier assista à la messe avec ses compagnons de voyage.

M. Tétreau administra cette paroisse nationale jusqu'en 1900, alors qu'elle fut confiée aux Rév. Pères du Très Saint Sacrement. Après deux ans de repos, il fut nommé curé de Drummondville, où il arriva à la Saint-Michel de 1902.

CONSTRUCTION D'UNE NOUVELLE EGLISE

Il y avait beaucoup à faire dans tous les domaines, religieux, civil et économique. Le nouveau curé se mit à la tâche avec la même énergie qu'il avait déployée à New-York. Il se devait d'abord à l'église, puis aux institutions, sans se désintéresser du progrès matériel de sa ville. Le curé Tétreau procéda dans l'ordre.

Le six novembre 1904, il se fit autoriser à construire l'église, sur le socle érigé en 1899. Les plans furent préparés par M. A. Brassard, architecte. Les travaux, confiés à M. J.-P. Héroux, de Sorel, furent suspendus en novembre 1905, puis repris le 25 avril 1906, sous la direction du curé, avec un contremaître, M. C. W. Carbonneau, de Sorel.

Le nouvel édifice mesurait 187 pieds de longueur, 90 pieds de largeur dans les transepts et 50 pieds dans les longs pans; les colonnes longeant le mur avaient 42 pieds de hauteur; la grande tour avait 24 pieds carrés à sa base et 186 pieds de haut, y compris le clocher et la croix; la petite tour (pour supporter la statue de la Vierge) avait 15 pieds carrés de base et 70 pieds de

• TROP SENSIBLE

ARTHUR est au lit. Il se croit gravement malade et se lamente.

— Si je mourais, dit-il soudain à sa femme, aurais-tu beaucoup de chagrin?

— Voyons, mon ami, lui répond-elle, des larmes dans la voix, c'est stupide de poser une pareille question. Tu sais très bien que je pleure pour un rien. . .

• L'AUREOLE

LACKY, 5 ans, interroge sa soeur Nicole, de deux ans son aînée.

— Dis donc. . . tu sais ce que c'est, toi, une auréole?

Et la grande soeur de répondre avec assurance :

— Bien sûr! C'est un chapeau qu'on met pour aller au ciel!

• LE CHAT VERT

APRES avoir dessiné un superbe chat avec de magnifiques moustaches, Jeannette, 3 ans, le colorie en vert.

— Oh! lui dit sa mère, un chat, c'est gris, noir, blanc ou beige, mais jamais vert.

— Je sais bien, maman, répond Jeannette, mais celui-là il n'est pas encore mûr.

• FAUTE DE PREUVE. . .

UN petit lapin broute tranquillement le long du rideau de fer (côté Ouest).

Soudain, il voit arriver un grand nombre de ses congénères orientaux.

— Que se passet-il donc? leur demande-t-il. Pourquoi vous sautez-vous?

— C'est terrible! Moscou a donné l'ordre de tuer toutes les girafes.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous n'êtes pas des girafes?

— Bien sûr! Mais comment le prouver?

NOS PAROISSES

LIBRAIRIE
DU
CENTRE CATHOLIQUELivres, articles religieux, cadeaux;
papeterie; fournitures scolaires;
articles de bureaux en général.

20 RUE PANET TEL.: 548

NICOLET

11 RUE DE LA GARE TEL.: PL.2-6454

VICTORIAVILLE

254 RUE BROCK TEL.: GR. D-0360

DRUMMONDVILLE

La Caisse Populaire de St-Frédéric

252, rue Brock, coin Marchand

Tél.: 2-3663

J. A. SOLY, Gérant

DRUMMONDVILLE, P. Q.

SOIERIE CAMILLE

Camille Tessier, prop.

Tissus à la verge — Draperies — Rideaux

Cadeaux — Lingerie d'enfants

Coin Hériot — des Forges

DRUMMONDVILLE

Tél.: 2-6998

J.-H. MELANCON, O.D.

OPTOMETRISTE-OPTICIEN

* Examen de la vue

* Réparation de lunettes

215, rue Hériot

— DRUMMONDVILLE —

Crèmerie de Drummondville

Lait et crème pasteurisés
Fabricant de beurre, crème glacée
GONZAGUE GREGOIRE, prés.

193 rue Lindsay Tél.: 2-5444

DRUMMONDVILLE

EASTERN PAPER BOX CO.

T. L. SURPRENANT

Tél.: 2-3397 111 Boulevard St-Joseph

DRUMMONDVILLE

hauteur. Une charpente en fer soutenait le toit; les murs extérieurs étaient en briques grises; les murs intérieurs, la voûte, les corniches et les décorations étaient en sélénite et en plâtre.

Le coût total de ces travaux, terminés à la fin de novembre 1907, fut de \$75,397. Comme le soubassement de M. Quinn avait coûté \$9,628, l'église finie se trouvait à avoir coûté \$85,025. Ce temple, somptueux pour l'époque, fut béni solennellement le 19 décembre 1907, par Sa Grandeur Mgr Bruneau au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. Un banquet suivit la cérémonie. Les convives remplissaient le sous-sol et les discours furent nombreux et élogieux.

LE COLLEGE ST-FREDERIC

L'interruption des travaux de l'église permit à M. le Curé de faire des démarches requises pour fournir à sa jeunesse masculine des instituteurs congréganistes. C'était un problème, car, comme nous l'avons vu, deux communautés déjà s'étaient découragées à la besogne.

Avec l'autorisation de l'Evêque, le 7 février 1905, la Commission scolaire de Drummondville envoya une circulaire à plusieurs congrégations, leur faisant des propositions sur le sujet. Etait-ce un acte de charité d'accueillir favorablement ces propositions? — A tout événement, ce sont les Rév. Frères de la Charité qui ont... conclu l'entente et... firent l'acquisition du vaste domaine que nous connaissons, alors la propriété du sénateur W. Mitchell.

La résidence du sénateur (château construit par M. Hemming) devint celle des nouveaux Frères. Ceux-ci érigèrent, à côté, l'édifice de briques qui est encore là. Ils y reçurent des pensionnaires, auxquels ils commencèrent à dispenser l'instruction le 10 septembre 1906. Il y a donc 50 ans que ces bons Frères se dévouent pour l'éducation des garçons à Drummondville.

L'institution comprenait le Javénat St-Joseph et le Collège St-Frédéric. On pouvait y loger à peu près 50 juvénistes et 40 collégiens, tous internes,

et une cinquantaine d'externes pour les heures de classe.

Mais l'école des Commissaires? — Nous avons dit que les Frères Maristes exerçaient leurs fonctions dans le vieux couvent lors du bref séjour qu'ils firent en notre ville. Des maîtres laïques les remplacèrent, comme des laïcs avaient rempli l'intermède entre le départ des Frères Ste-Croix et l'arrivée des Maristes.

Notre Commission scolaire ne tarda pas à prier les Frères de la Charité de prendre charge de ses élèves masculins. Dès septembre 1907, ils commençaient leurs fonctions dans le même vieux couvent, tout en conservant leur gîte et leur pension à la résidence de la communauté. Ce qui contraignait ces professeurs à de longues marches, plusieurs fois par jour, et pour aller à l'église et pour se rendre à l'école.

Il faut dire que les bons frères n'étaient pas au début de leurs fatigues. Arrivés le ou vers le 17 août, pour enseigner dans une grosse bâtisse dont la construction était commencée depuis 2 mois... ils ne pouvaient y jouir du minimum de confort...

Aussi, convient-il de rendre hommage à ces pionniers qui ont, dans de dures conditions matérielles, fondé une institution stable et progressive.

Deux frères avaient précédé le groupe fondateur, en mission temporaire relatives aux travaux: le frère Jacques, pour la surveillance; le frère Nazaire, pour l'inspection. Six autres composaient la première communauté: frère Romulus (Guévremont, de Sorel), premier supérieur; frère Arnold, frère Kenny, frère Hadulphe, et frère Landelin, professeurs; frère Herménégilde, cuisinier.

Le frère Arnold, un belge, sera le 2^e supérieur, le frère Nazaire le 3^e et le frère Hadulphe, le 4^e. La nouvelle Maison ne pouvait mieux commencer, avec un personnel dont la moitié, au moins, était qualifiée pour la direction.

Paul MAYRAND, P.D., curé
Drummondville

POLY-CULTURE

AU cours d'une réception à l'ambassade de l'U. R. S. S., un journaliste interroge un diplomate soviétique:

— Il paraît que chez vous la situation agricole n'est pas fautive?

— C'est absolument faux. La preuve, c'est que nous arrivons à faire cinq récoltes par an.

— Cinq récoltes? Ce n'est pas possible?

— Mais si! Comptez vous-même: une en Russie, une en Hongrie, une en Roumanie, une en Pologne et une en Tchécoslovaquie...

POIVRE ET SEL

PLUS on vieillit, plus on s'aperçoit

que le sel de l'existence consiste

Cette pensée culinaire et philosophique essentiellement dans le poivre qu'on y met.

que est de sir Winston Churchill.

En 1910, les Soeurs Grises fondent l'Hôpital Sainte-Croix

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE, PAR MGR PAUL MAYRAND — XXXIV

LES Frères de la Charité n'enseignèrent que deux ans au vieux couvent. En 1909, la Commission scolaire construisit l'École Garceau — ce qui en est aujourd'hui le corps principal — sur la rue Lindsay, où elle déménagea ses professeurs avec leurs élèves.

Dix ans d'affilée, les bons Frères durent voyager à l'école nouvelle, tout en pouvoyant au Collège Saint-Frédéric et à leur Juvénat, qui fonctionnaient en double dans leur immeuble.

En 1919, le nombre des élèves augmentant sans cesse dans chacune des trois institutions et celui des instituteurs dans la même proportion, les autorités majeures de la Congrégation décidèrent de transporter le Juvénat à Montréal, laissant tout l'espace pour le collège et les Frères. Cette adaptation permit de recevoir jusqu'à 140 pensionnaires.

ARRIVÉE DES SOEURS GRISES

En 1910, dans le gros village qu'était la petite ville de Drummondville, il n'y avait encore aucune institution de bienfaisance. Cette lacune n'avait pas échappé au clairvoyant curé, qui la combla dès que l'oeuvre éducative fut fermement établie.

M. Tétréau s'adressa à nos Soeurs Grises de Nicolet, les priant de venir dans sa paroisse prendre soins des malades et des pauvres, et, en même temps assurer gîte et pension aux jeunes ouvrières. La Maison Mère des Soeurs de la Charité de Nicolet accepta la nouvelle fondation, qui comprenait à la fois un hôpital, un hospice et un foyer.

Les cinq premières missionnaires furent les Rév. Soeurs Lajemmerais, supérieure, Martin, assistante, Ste-Marthe, Marie-de-la-Miséricorde et Vigneault. Notons que: la première supérieure était la tante du curé actuel de Sts-Pierre-et-Paul; Soeur Martin, tante de Son Exc. Mgr l'Evêque de Nicolet, deviendra Mère générale de sa communauté; le curé fondateur était l'oncle de son homonyme le curé actuel de l'Immaculée-Conception.

Les fondatrices arrivèrent à Drummondville le 5 décembre 1910 et inaugurèrent leur oeuvre dans l'ancien hôtel *Corant*, situé au coin des rues Lindsay et Cockburn, que le propriétaire, M. Ephrem Archambault, mit gracieusement à leur disposition.

Dès le principe, l'oeuvre d'un foyer

s'avéra prématurée. Le local n'en fut pas moins trop exigü pour l'hôpital et l'hospice en fort peu de temps.

Il fallait donc déménager. Mais où? La Commission scolaire fournit la solution, en proposant aux autorités de l'Hôpital et de l'Hospice de leur louer l'ancien couvent des Soeurs de la Présentation, désaffecté depuis le départ de l'École des garçons. Quoique cette bâtisse eût besoin de grosses réparations pour répondre à ses nouvelles fins, l'offre fut acceptée et les frais assumés. Le 28 avril 1915, les hospitalières s'installèrent dans leur deuxième logis.

Malades et vieillards, ainsi que le personnel qui les entourait de soins vigilants, se mouvaient à l'aise dans cet immeuble, relativement vaste pour l'époque. Ce qui, à la suggestion de la même Commission scolaire, permit, le 5 décembre 1919, d'accueillir quinze orphelins de Drummondville.

Voilà donc qu'exactement neuf années après l'arrivée des Soeurs Grises, l'orphelinat prend la place du foyer, groupant de nouveau trois oeuvres dans la même maison.

L'Hôpital Sainte-Croix a pris ce nom dès l'origine de la triple institution de charité que les Soeurs Grises fondèrent à Drummondville, et ce nom continua de couvrir leurs diverses oeuvres aussi longtemps qu'elles furent abritées sous le même toit. Nom bien approprié, qui rappelle le grand amour de la Vénérable Mère d'Youville pour les croix et la dévotion qu'elle inspira à son institut et à ses filles pour la sainte Croix du Sauveur, comme l'attestent maintes allusions du cérémonial de leur profession religieuse.

MR NAPOLEON GARCEAU

Quant à l'École Garceau, elle doit son appellation à feu Maître Napoléon Garceau, qui l'a fait construire, à titre de président de la Commission scolaire. Du reste, M. Garceau fut maintenu dans cette fonction pendant 26 ans: élu en 1905, il résigna en 1931. Ce qui veut dire qu'il fut président de la Commission scolaire de Drummondville presque tout le règne de M. le curé Frédéric Tétréau et longtemps après. . .

Ces deux chefs, dynamiques et autoritaires, tous deux de grande envergure se sont souvent rencontrés et coudoyés sur des terrains limitrophes, parfois heurtés, pas toujours en douceur. Mais, de

part et d'autre, malgré les vues divergentes, primait l'intention sincère de promouvoir le progrès de la ville et le plus grand bien de la paroisse.

Pendant qu'il présidait aux intérêts de la Commission scolaire, M. Garceau fut élu trois fois maire de la ville de Drummondville. La première fois, la même année qu'il fut élu président de la Commission scolaire, la deuxième fois en 1909 et la troisième fois en 1920.

M. Joseph-Ena Girouard est resté maire jusqu'en 1897. Puis, les maires se sont succédé rapidement. Ce furent MM. Henri Vassal, J. W. Mitchell, J.-A. Bousquet et Henri Girard jusqu'en 1905, alors que M. Garceau fut élu, pour laisser la position un an à M. David Hébert, en 1908, et la reprendre en 1909, Ovide Brouillard lui succéda en 1912, puis Alexandre Mercure en 1914, J.-O. Montplaisir en 1918, M. Garceau revint une dernière fois, en 1920, premier magistrat de sa ville.

PETITES INDUSTRIES

L'augmentation du nombre des élèves dans les écoles n'était pas dû seulement à la fidélité des parents à maintenir leurs enfants aux études. Elle attestait aussi un accroissement continu de la population depuis la cessation de la crise économique. Diverses petites industries fournissaient tour à tour, sinon simultanément, leur quote-part au progrès matériel, qui ne laissait pas indifférent le curé Tétréau.

Une manufacture de cigares vit le jour et dura quelque temps, puis une fabrique d'allumettes (où se trouve aujourd'hui la *Holtite Rubbers*), qui cessa d'opérer en 1914. Une manufacture de chaussures, qui se transforma plusieurs fois, employa durant quelques années au-delà de 300 personnes. Il n'en reste plus aucune trace. Une fabrique de chemises et une autre de corsets opérèrent successivement dans la bâtisse occupée par Eagle Pencil Co.

L'insuffisance de la force motrice empêchait ces manufactures de se maintenir et était un obstacle à l'établissement d'usines stables. Les dirigeants des fabriques s'en plaignaient au Conseil, qui resta handicapé jusqu'en 1914 par l'absence d'un pouvoir électrique énergique.

Paul MAYRAND, P. D. curé

Les fêtes du Centenaire

NOTES HISTORIQUES SUR DRUMMONDVILLE
PAR MGR PAUL MAYRAND — XXXV

Le principal événement qui eut lieu sous le règne de M. le curé Frédéric Ytreau fut le Centenaire de la fondation de Drummondville par le major-général Frederick George Heriot, le 29 juin 1815. Les autorités, de concert avec les citoyens, tinrent à célébrer avec éclat ce centième anniversaire, qui méritait de s'inscrire dans l'histoire locale par des manifestations grandioses.

Il n'est pas téméraire de présumer que les organisateurs aient été heureux de saisir cette occasion de faire un peu de publicité au premier poste des Cantons de l'Est, qui s'était laissé devancer par un établissement postérieur, pour ne pas avoir progressé au même rythme que lui.

Tous se mirent à l'oeuvre pour faire des fêtes du Centenaire un grand succès. Le programme des démonstrations couvrait trois jours et les trois parties de chaque jour. Les dates choisies furent

les 1er, 2 et 3 juillet 1915, qui tombaient du jeudi au samedi.

Puisque la fondation de Drummondville eut lieu juridiquement le 29 juin, comme l'a solidement démontré le Rév. Frère Côme, la célébration du centenaire se trouvait fixée, en fin de semaine, aussi près que possible de la date exacte. Elle avait cet autre avantage de débiter en un jour de fête légale, celle de la Confédération. Ce qui n'était pas pour déplaire à certain dirigeant civil de l'époque, qui opinait toujours pour la fête du Canada plutôt que pour la Saint-Jean-Baptiste, se proclamant avec fierté *canadien* tout court.

Le Programme-Souvenir des Fêtes Manifestations grandioses

Nous avons sous les yeux le *Programme Souvenir du Centenaire de Drummondville, 1815-1915, 1, 2, et 3 juillet*. C'est davantage un album, avec, au centre, le programme, assez sec, en anglais et en français. Pour mémoire, nous le transcrivons tel quel. Il intéresse surtout au point de vue des coutumes du temps.

9 hres 30. Messe pontificale par Sa Grandeur Mgr J.-S.-H. Brunault, Evêque de Nicolet. Sermon par le Rév. Martial Manseau.

10 hres 30, Service à l'Eglise anglicane. 11 hres 30, Visite au tombeau du Général Frederic George Heriot, Fondateur de Drummondville. Dépôt de couronnes par M.-J.-C.A. Heriot, descendant du Général. Allocution par le Rév. L.-C. Wurtele, M. A.

12 hres, Parade et décoration d'automobiles autour du Carré. 12 hres 30, Procession à Grantham Hall, précédée des fanfares. 1 hre p. m., Pique-nique à Grantham Hall. Amusements divers. Courses à pied, danses. 2 hres 30, Discours à Grantham Hall. 5 hres 50, Grand Souper populaire dans les salles du Cercle Saint-Louis. 8 hres, Concert en plein air au Carré, par la Philharmonique de St-Hyacinthe et l'Harmonie de Drummondville. Illumination de la ville. Lancement de ballons, feux d'artifice.

8 hres 30, Messe à l'Eglise catholique, à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de l'Union St-Joseph de Drummondville, avec sermon par Sa Grandeur Mgr Brunault. 10 hres, Convention des délégués de l'Union St-Jo-



■ Troisième église de Drummondville, érigée en 1907 par M. le curé Frédéric Ytreau, telle qu'elle apparaît dans le Programme-Souvenir des fêtes de 1915.

000057

La Caisse Populaire de St-Frédéric
252, rue Brock, coin Marchand
Tél.: 2-3663
J. A. SOLY, Gérant
DRUMMONDVILLE, P. Q.

SOIERIE CAMILLE

Camille Tessier, prop.
Tissus à la verge — Draperies — Rideaux
Cadeaux — Lingerie d'enfants
Coin Heriot — des Forges
DRUMMONDVILLE

Tél.: 2-3993

J.-H. MELANCON, O.D.

OPTOMETRISTE-OPTICIEN

* Examen de la vue
* Réparation de lunettes
215, rue Hériot
— DRUMMONDVILLE —

LA CREMERIE DES PRODUCTEURS de Drummondville Limitée

Lait - Lait diète - Homogénéisé
Orangeade - Crème glacée
Beurre - Chocolat au lait

Tél.: 2-4668 DRUMMONDVILLE

J.-L. Paillé & Cie Lée

COURTIERS D'ASSURANCES agréés

Tél.: 2-5484 — 306, rue Lindsay
DRUMMONDVILLE, P. Q.

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX
DE CONSTRUCTION

314, rue St-Jean Tél.: 2-3369
Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

EASTERN PAPER BOX CO.

T. L. SURPRENANT

Tél.: 2-5397 111 Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

NOS PAROISSES

LIBRAIRIE
DU
CENTRE CATHOLIQUELivres, articles religieux, cadeaux;
papeterie; fournitures scolaires;
articles de bureaux en général.20 RUE PANET TEL: 543
NICOLET11 RUE DE LA GARE TEL: PL.2-6454
VICTORIAVILLE254 RUE BROCK TEL: GR. 8-0800
DRUMMONDVILLEALEXANDRE GAUDET, 1169
EPICIER EN GROSALEXANDRE GAUDET Président
Bruno Morin, Vice-président,
Gérard Babineau, Sec.-trésorier

ASTON JUNCTION, Qué.

LACHARITE & BIDEAU

GRAINS — FARINE — ENGRAIS
RATIONS BALANCES
DISTRIBUTEUR "PURINA"
A. Lacharité — R. BibeauTél: 74 — Tél: soir 14
ST-FRANCOIS DU LAC

ROY & TROTIER Inc.

Entrepreneurs généraux

SPECIALITE: Travaux de drainage

LA BAIE, Cité Yamaska

GRONDINES, Cité Portneuf

GARAGE GILLES LAPOINTE

Dépositaire

FORD - MONARCH - CAMIONS FORD

Tél.: 49 YAMASKA EST

Pompes Tibbault

MANUFACTURIER DE POMPES
ET ACCESSOIRES A INCENDIE

Tél.: 179-100 PIERREVILLE

seph au Palais de Justice. 11 hres, Exposition des souvenirs historiques et antiquité. 1 hre p. m., Grandes courses de chevaux au terrain Ferland. Courses au trot, au galop; courses en bicyclettes. Jeux divers. Fanfares. 8 hres, Concert au Théâtre Bijou, par M. Paul Dufault, accompagné par M. H. Dansereau, pianiste et M. Ernest Plamondon, violoniste.

10 hres, Visites des industries de la ville et de ses alentours. 1 hre p. m., courses au terrain Ferland. Partie de Baseball. 8 hres, Concert par la Chorale de Sherbrooke dans les salles du Cercle St-Louis. La Chorale de Sherbrooke chantera la Messe au service divin du lendemain.

Monuments et gens de l'époque
Le Conseil de Ville

C'est surtout les 45 photographies de l'album qu'il faudrait reproduire. Elles évoquent des souvenirs et des comparaisons d'un grand intérêt local.

La part des personnages est plutôt réduite: le buste du Fondateur (et son tombeau) et une mosaïque du Conseil de ville.

La balance des photos est constituée par des vues panoramiques de la rivière et de ses pouvoirs d'eaux, les édifices publics, les manufactures du temps et les résidences des principaux citoyens. Nous remarquons que le presbytère ne paraît point, alors que figurent le bureau d'enregistrement d'en face et d'autres bâtiments de moindre importance.

Comme souvenir historique, le Grantham Hall est bien placé, tout de suite après les églises, catholique et anglicane, avec la légende suivante:

"*Grantham Hall*, bâti vers 1846, par M. R.-N. Watts, sur l'emplacement de *Comfort Cottage*, résidence du Général Heriot. Résidence actuelle de M. H.-M. Marler, N. P."

On voyait encore des ruines de ce château, il y a une décade, pas loin de la rue Marler, sur l'ancien terrain du

Golf, qui est aujourd'hui divisé en lots, pour un bon nombre déjà occupés.

Le groupe des membres du Conseil de ville présente neuf figures bien connues des anciens de Drummondville. Les membres sont tous disparus, mais les figures demeurent dans les mémoires.

Le maire du temps était Alexandre Mercure, homme d'affaires distingué et d'une parfaite courtoisie, propriétaire d'importantes scieries sur le boulevard qui porte son nom, qui occupa chez nous plusieurs fonctions publiques, attestant de la confiance qu'il inspirait à ses concitoyens. Il fut vérificateur pour la municipalité pendant de nombreuses années, échevin quatre termes et maire de 1914 à 1918, commissaire d'écoles de 1910 à 1931, président de la Compagnie de téléphone de 1920 jusqu'à 1928 et président de L'Union Saint-Joseph de Drummondville, depuis 1899 jusqu'à sa mort.

Les échevins étaient alors MM. G.-E.-N. Pépin, manufacturier de voitures, que nous avons déjà mentionné; Léopold Poirier, comptable, un pionnier de la localité; J.-W. Saint-Onge, syndic des faillites et trésorier, pratiquement à vie, de l'Union Saint-Joseph; J.-A. Gendron, comptable réputé; Ephrem Archambault, dont nous avons déjà parlé; J.-A. Manseau, lui aussi comptable, frère des abbés Alfred et Martial; Francis Gauthier, entrepreneur que nous avons souvent cité dans les constructions de Fabrique; enfin le plus jeune, J.-Ernest Pinard, marchand d'initiative.

Les manufactures ou usines reproduites dans l'album sont, pour la plupart, celles que nous avons déjà recensées. En plus, celle de J.-A. Nadeau, entrepreneur, celle des matériaux de construction *Walsh Plate* et l'immense cour à bois Campbell MacLaurin, qui comprenait tout le terrain, maintenant cédé et bâti, entre les deux voies ferrées, la rue Marchand et le Boulevard Saint-Joseph.

Au Centenaire, l'élan était donné,
la prospérité s'annonçait. . .

A la fin de ses cent ans d'existence Drummondville était encore qu'une modeste ville, avec sa population d'environ 3,500 âmes. Après la période de colonisation, toujours pénible, les revers ont plusieurs fois arrêté les éres de progrès à leur début. Mais, au centenaire, l'élan était donné pour de bon. La prospérité, qui s'annonçait, ne cessera de s'accroître en progression géométrique. . .

Paul MAYRAND P. D., curé

* QUESTIONS D'INTERETS

Le professeur dicte un problème à la classe enfantine:

— Vous allez calculer l'intérêt que produira une somme d'un million à 1% pendant cinq ans.

Les écoliers se mettent fiévreusement à calculer. Un petit Écossais révasse pourtant devant sa feuille blanche.

— Voyons, lui dit le professeur, quand ferez-vous ce problème?

— A 1%, cela ne m'intéresse pas, répond l'enfant.

'Mon garçon, c'est moi qui fais aujourd'hui mon entrée'

(Cet article est le 37ième d'une série sur l'Histoire de Drummondville)

MONSIEUR le curé Frédéric Tétreau jouissait de l'estime et de la confiance de son Evêque, qui en avait fait l'un des cinq membres de son Conseil (organisme canonique qui supplée à l'absence du Chapitre).

Dans les procès-verbaux de ses visites pastorales — toujours élaborés, pleins de chiffres et de nombres comparés, de notes et de considérations — Mgr Brunault loue invariablement l'administration de son conseiller, qui tient tout à l'ordre. En 1917, l'Evêque de Nicolet souligne que "Tout l'établissement religieux est dans un parfait état" tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et que "le vestiaire de la sacristie est en grand complet et l'un des plus riches du diocèse".

Il note aussi l'existence active de la Société de Tempérance, de la Ligue du Sacré-Coeur, de l'Association des Dames de Sainte-Anne, de la Congrégation des Enfants de Marie, du Cercle Saint-Louis des jeunes gens et de la Coopérative agricole.

Ce témoignage de l'Evêque diocésain atteste que le curé, qui se prodiguait au dehors, n'oubliait point le champ d'action qui lui était propre.

Tant d'activités diverses, avec les soucis de toute sorte qu'elles ne pouvaient pas ne pas provoquer, durent à la longue ébranler la robuste constitution dont paraissait jouir M. Tétreau, qui mourut subitement le 8 mai 1920. Il était âgé de 69 ans et 10 mois, et curé de St-Frédéric depuis 17 ans et 8 mois.

Après un service solennel ici, auquel le clergé et le peuple assistèrent en foule, la dépouille mortelle fut transportée à Nicolet, pour y être inhumée dans la crypte de la cathédrale. A la suite de l'éboullis, la tombe du défunt et les autres qui gisaient dans la crypte en furent exhumées et transférées dans le nouveau cimetière des prêtres, au Grand Séminaire de Nicolet.

QUELQUES FIGURES DE VICAIRES

Durant ses premières années à Drummondville, M. le curé Tétreau n'eut qu'un vicaire. A mesure que la population augmentait, il en eut deux, puis trois, à la fin de sa vie.

Le premier qui lui fut assigné comme vicaire fut M. l'abbé Jean-Baptiste Durocher, qui arriva ici en même temps que le nouveau curé, à l'automne 1902. Ce

vicaire, jeune d'ordination mais déjà pas mal âgé, mérite qu'on s'y arrête.

Vraie vocation tardive avant qu'il y eût au pays un séminaire des Vocations tardives, J.-Bte Durocher se présenta au Séminaire de Nicolet, à l'âge de 23 ans, en même temps que (le futur chanoine) Calixte Arseneault en 1886. Il avait eu le courage, en travaillant à la brigue, de gagner tout son cours classique avant de l'entreprendre.

Par Mgr Paul MAYRAND

Quand, pour faire son entrée, ce briquetier arriva à la Procure le visage balastré et en seruroit balaféré par une ancienne petite vérole (qui le vieillissait davantage), M. Moïse Proulx (le futur Mgr) lui demanda où était son garçon. Le nouvel élève répondit: "Mon garçon, c'est moi, qui fais aujourd'hui mon entrée." Le Procureur protesta. . . Mais le Père Baptiste insista. . .

Et Durocher commença ses études classiques, pour poursuivre son cours complet dans les huit années régulières et avec un succès toujours croissant. Il fit de même ses quatre ans de cléricature à Nicolet, où il fut ordonné en 1898, à l'âge de 35 ans. Au déjeuner qui suivit l'ordination, M. Proulx, qui aimait l'humour, souffla à Mgr Gravel que le nouvel ordonné avait une faveur à lui demander. . . Celle de prendre sa retraite, vu son âge avancé. . .

Il fut d'abord vicaire à St-Guillaume deux ans, puis à St-David aussi deux ans. A Drummondville, il demeura de 1902 à 1905. Il fit ensuite un dernier stage de vicaire, encore de deux ans, à Victoriaville, d'où en 1907, il passa à la cure de Ste-Marie-de-Blandford, qu'il quitta au bout de deux ans pour sa seconde cure, St-Rosaire-d'Arthabaska, où il mourut le 1er mai 1925.*

A M. J.-Bte Durocher succéda M. l'abbé Henri Denoncourt, frère aîné de M. le curé Antonio, de La Baie. Né le 26 août 1877, après ses études classiques

* Ce record d'ordination tardive sera dépassé par M. l'abbé François Traversy, qui a été fait prêtre à plus de 40 ans et passa, lui aussi, plusieurs années de vicariat à Drummondville, sous Mgr Georges Melançon.

et théologiques à Nicolet, M. Henri Denoncourt y fut ordonné prêtre le 25 juillet 1903. D'abord vicaire à St-Thomas et à La Baie, il fut vicaire ici de 1905 à 1911. Il devint successivement curé du Précieux-Sang, de Ste-Cécile-de-Lévrard, de St-Rémi-de-Tingwick et enfin de Kingsey, où il mourut le 5 août 1926.

En 1906, un deuxième vicaire (pour la première fois) est donné à M. Tétreau dans la personne de M. l'abbé Adolphe Demers, qui y demeura quatre ans. Il était destiné à revenir, 30 ans plus tard, curé-fondateur de la paroisse de Saint-Joseph et devenir chanoine puis prélat. Nous ne répétons pas sa biographie, qui a été publiée à l'occasion de son jubilé d'or. Du reste, Mgr Demers est une figure de premier plan à Drummondville et dans le diocèse.

En 1910, M. l'abbé Albert Forcier remplaça M. Demers comme second vicaire. Natif de St-François-du-Lac, M. Forcier était dans la parenté de Mgr Albert Saint-Germain et de feu le Chanoine Chs-Ed. Saint-Germain. Né le 30 juillet 1884, il émigra à Nicolet, où il fut ordonné le 25 septembre 1910. Vicaire ici trois ans, il partit pour le diocèse de Providence, où il exerça le ministère une vingtaine d'années. Malade, il se retira dans sa paroisse natale, et mourut à l'Hôtel-Dieu de Nicolet le 12 mai 1945.

En 1911, M. l'abbé Nicéphore Lessard succéda à M. Denoncourt comme premier vicaire. Né à St-Guillaume le 8 janvier 1879, il fit ses études à Nicolet, où il fut ordonné le 8 avril 1906. Il avait été vicaire à Ste-Gertrude, à Ste-Sophie et à St-François-du-Lac, avant d'arriver ici, où il demeura quatre ans. Il devint aumônier des Frères, puis, en 1916, fonda la nouvelle paroisse (détachée de Drummondville) qui porte son nom patronymique, St-Nicéphore. En 1921, il reprit l'aumônerie des Frères à Drummondville. En 1925, il était nommé curé de Wickham, d'où en 1942 il se retira à Drummondville, avec la charge diocésaine de visiteur ecclésiastique. Il est décédé à l'Hôpital Ste-Croix le 14 décembre 1951.

Paul MAYRAND, P. D., curé

L'institution des marguilliers (à Drummondville) date de 1836

(Cet article est le 38ième d'une série sur l'Histoire de Drummondville)

EN 1913, M. Albert Forcier fut remplacé par M. l'abbé Georges Melançon, qui avait été d'abord vicaire à St-Pierre-les-Becquets, puis à St-David. Il avait 27 ans quand il est arrivé à Drummondville et il fut ici 27 ans, soit : 7 ans vicaire, 2 ans desservant et 18 ans curé. On aura reconnu notre illustre prédécesseur, qui fut assigné au siège épiscopal de Chicoutimi en 1940. Nos notes historiques convergeront bientôt sur le successeur de M. le curé Téreau.

Au départ de M. Lessard, en 1915, M. Melançon devenait premier vicaire et M. l'abbé Albert Bélisle arrivait en second. Originaire de Pierreville, M. Bélisle fit ses études à Nicolet, où il fut ordonné, en même temps que M. Forcier, le 25 septembre 1910. Après quelques années dans le diocèse, dont un an ici, il suivit son compagnon d'ordination au Rhade-Island, où il fut une décade. Revenu dans Nicolet, il occupa le poste d'aumônier des Frères du Sacré-Coeur à Victoriaville, où il est mort le 3 novembre 1928.

C'est M. l'abbé Eugène Autate qui lui succéda, en 1916. Né à St-David le 18 juillet 1891, M. Autate étudia à Nicolet, où il fut ordonné le 13 septembre 1914. Il fut vicaire ici trois ans. Son dernier vicariat fut à Victoriaville, où il demeura cinq ans. En 1929, il est nommé curé de Lemieux, puis du Précieux-Sang, de Ste-Anne-du-Sault et de Princeville. Il décéda le 8 décembre 1954, dans sa paroisse natale, où il s'était retiré quelques mois avant sa mort.

En 1917, un troisième vicaire était

nommé à Drummondville. C'était M. l'abbé Zéphir Garand, né le 4 février 1889 et ordonné à Nicolet le 19 juillet 1914. Il avait fait toutes ses études au Séminaire diocésain y enseigna de 1914 à 1917, alors qu'il fut nommé à Drummondville. Il y resta cinq ans. C'est lui qui fut au chevet de M. Téreau, foudroyé, et lui administra les derniers sacrements. Après cinq autres années de vicariat à Gentilly, il passa au Manito-

par Mgr Paul MAYRAND

ba, où il fut curé 25 ans, d'abord à St-Joseph, puis à Aubigny. Il est revenu au diocèse en 1952, desservant à Ste-Christine, assistant à l'Hôtel-Dieu de Nicolet, actuellement vicaire d'Arhabaska.

M. l'abbé Donat Lavallée remplaça M. Autate en 1919. Né à St-Guillaume en 1888, il fit toutes ses études à Nicolet, où il reçut la prêtrise le 11 juillet 1915.

Après avoir enseigné un an au Séminaire, M. Lavallée fit trois ans de vicariat à St-Norbert, avant de venir à Drummondville, où il fut moins d'un an. En 1920, il est assistant-aumônier chez les Soeurs du Précieux-Sang; en 1930, il est en repos; de 1933 à 1952, il est curé de St-Gérard, d'où il se retire, malade, à l'Hôpital du Christ-Roi pour y mourir le 27 avril 1955.

Dans cette nomenclature des vicaires de M. le curé Téreau, nous avons omis des prêtres qui furent plutôt des substituts temporaires. Mais il convient de mentionner M. l'abbé Arthur Leblanc,

qui, après dix années de vicariat dans diverses paroisses du diocèse, vint terminer à Drummondville son stage pré-curial.

M. Arthur Leblanc naquit à Arhabaska le 11 avril 1878, fit ses études classiques et théologiques à Nicolet, où il fut ordonné par Mgr Gravel le 25 juillet 1903, en même temps que son confrère M. Henri Denoncourt. Vicaire ici du 15 février au 30 septembre 1914, à cette dernière date, il alla fonder Ste-Séraphine. Il fut ensuite curé de Ste-Élisabeth, de Ste-Clotilde, de Ste-Gertrude et enfin de Warwick en 1938. Dans cette dernière cure, il fut nommé chanoine, puis prélat. Mgr Arthur Leblanc a pris sa retraite à Warwick même à la Saint-Michel de 1955.

SYNDICS ET MARGUILLIERS

Jusqu'ici nous n'avons pas fait mention des marguilliers de Drummondville. Ils méritent bien pourtant de prendre place dans nos notes historiques, même si c'est après... les vicaires.

Nos premiers missionnaires ne sentaient pas le besoin de s'adjoindre des assistants pour administrer les biens temporels de leur petite Congrégation... pour cause...

C'est M. H. Paisley qui, en 1852, constitua en bonne et due forme la première corporation légale, "pour avoir et posséder...", puis "pour pourvoir au temporel de la dite Congrégation de Ste-Frédéric-de-Drummondville". Cette corporation se composait du Missionnaire comme président et de six syndics, Michaël Tooney, Joseph Grammont, Jean-Baptiste Manseau, Charles Guillemont, Jacob Hermann et Patrick Scall-

manqué, j'aurais été dévoré.

Sa femme le regarde avec fierté.

— Je suis tellement contente que ce soit le tigre, mon chéri, car autrement nous n'aurions pas eu ce ravissant repas.

• VUE PERCANTÉ

PIERROT, 5 ans, se promène avec son papa, quand un vrombissement lui fait lever la tête.

— Regarde, papa, une avion!

— Non, dit le père, pas une avion, mais un avion.

— Ah! s'étonne Pierrot, tout ça! Mais comment peux-tu savoir si c'est un mâle ou une femelle?



SANS PAROLES

• A VOUS DE JUGER

Le directeur d'un journal fait des reproches à un de ses rédacteurs :

— Votre dernier article est trop compliqué. N'oubliez pas que le plus bête des lecteurs doit comprendre tout ce que vous voulez dire.

— Très bien, Monsieur le directeur. Voulez-vous m'indiquer les passages que vous n'avez pas compris?

• LOGIQUE FEMININE

PETOUR des Indes, le colonel rapporte à sa femme une magnifique peau de tigre et déclare :

— C'était lui ou moi. Si je l'avais

Société Coopérative Agricola de Warwick

Bertrand Comtois, gérant
Gédion Laroche, président
PEINTURE - PAPIER - FERRONNERIE
Machines Agricoles COCKSHUTT
TEL: 168 WARWICK

ROLLAND BOULANGER & CIE LTEE

MANUFACTURIER
de Portes et Chassis
Commerçant de bois
BOIS DE FINITION - MOULURES
BOISERIES
Tél.: 224 WARWICK, P. Q.

J.-ROBERT NOEL ENTREPRENEUR GENERAL

116 Ave. des Erables Tél.: 174
ARTHABASKA

Magasin des Cultivateurs Ltée FABRICANTS DES Moulées Balancées MICHEL

3, rue De Bigaré Tél.: 3524-5
VICTORIAVILLE

VICTORIAVILLE SPECIALTIES Co. Ltd Victoriaville

MODERN PAVING & CONSTRUCTION LTD

BON CONSEIL, P. Q.

Tél.: 35 et 40
Comté de Drummond

NOS PAROISSES

len. Ce corps de Syndics était censé durer jusqu'à ce que la mission soit érigée en paroisse.

Mais l'Évêque de Québec anticipa l'institution des marguilliers, pour mettre la Mission sur le même pied que les "autres paroisses et missions du diocèse." En 1856, Mgr Joseph Signay lança un décret qui ordonnait de substituer des marguilliers aux syndics, en l'occurrence les mêmes six syndics devenant marguilliers dont trois élus par eux-mêmes pour le banc d'oeuvre et les trois autres étant considérés comme anciens marguilliers.

Malheureusement cette première élection de marguilliers et les autres, qui ont dû se faire régulièrement chaque année n'ont pas été consignées dans les registres, avant l'arrivée de M. le curé Marchand, le créateur de nos archives.

Dans ses premiers procès-verbaux d'assemblées, M. Marchand nomme les trois marguilliers du banc, puis les anciens marguilliers présents. Ce qui nous fait connaître au moins quelques-uns des marguilliers qui ont été en fonction antérieurement. Le seul survivant des six syndics et premiers marguilliers était Joseph Grammont, dont le nom paraît encore en 1876.

Les autres anciens marguilliers sont Jean Beaudoin, Joseph Boisvert, Antoine Caya, Félix Picotin, Ambroise Bérard (Dr), Joseph Manseau (N. P.), Joseph Marier, Frs-Xavier Janelle, Trefflé Ca-

ya, Dompail Boisvert, Pierre Toussignant, Norbert Lafond et Pierre Blais.

L'élection du marguillier nouveau se faisait, tout comme aujourd'hui, le dernier dimanche de décembre. Voici le nom de chaque marguillier élu, depuis 1870, pour occuper le banc d'oeuvre les trois années subséquentes :

1870, James Meagher; 1871, Théophile Houle; 1872, Louis Blanchette; 1873, Georges Gagnon; 1874, Damase Bourgeault; 1875, Béatrice Comtois, fils; 1876, Michel Fontaine; 1877, Benjamin Lafond; 1878, Antoine Labonté; 1879, Emile Lafontaine; 1880, Antoine Grisé; 1881, Pierre Labonté; 1882, Cyrille Cartier; 1883, Louis Fréchette; 1884, Damase Lemire; 1885, Clophas Guenipagne; 1886, Joseph Dionne; 1887, Richard Ward; 1888, Alfred Gauthier; 1889, Hilaire Lamothe; 1890, Abraham Fréchette; 1891, Adolphe Piché; 1892, Césaire Fleurent; 1893, Eusèbe Ceurchesne; 1894, Dr Pierre-Ambroise Bérard; 1895, Joseph Blanchette; 1896, Dompail Picotin; 1897, Louis Leclerc; 1898, Aimé Janelle; 1899, Léon Farly; 1900, Alexandre Bourgeault; 1901, Alfred Labonté; 1902, J.-Bte Cusson; 1903, Maxime Cardin; 1904, Wilfrid Peltier; 1905, Avila Vendel; 1906, Charles Dionne; 1907, Néphthalie Papin; 1908, Amédée Perreault; 1909, Joseph Lemire; 1910, J.-Napoléon Turcotte; 1911, Zacharie Gariépy; 1912, Etienne Poupon; 1913, Ovide Brouillard; 1914, Dolphis Braunt; 1915, Olivier Farly; 1916, Edouard Carpentier; 1917, Amédée Marier; 1918, Napoléon Houle (pour remplacer Amédée Marier, décédé) et Elias Manseau; 1919, J.-Ovila Montplaisir.

Nous interrompons ici cette nomenclature un peu sèche, comme nous avons interrompu les autres listes du genre, à l'année de transition 1920.

Paul MAYRAND, P. D., curé

LA BIBLE VOUS PARLE

6ième DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

EN ce temps-là, comme il y avait une grande foule qui n'avait pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples et leur dit : J'ai pitié de cette foule, car voilà déjà trois jours qu'ils sont avec moi et ils n'ont pas de quoi manger. Si je les envoie à jeun dans leurs maisons, les forces leur manqueront en chemin, car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on les rassasier de pain, ici, dans le désert ? Il leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Ils lui répondirent : sept. Alors, il ordonna à la foule de s'asseoir.

(Marc, VIII, 1-5)

Jésus n'a jamais méprisé les besoins de la nature humaine. Dans ses tournées apostoliques, il savait faire raisonnablement, pour ses auditeurs, la part du corps. Il n'a même pas hésité à faire un miracle pour rassasier une foule qui s'était dérangée pour l'écouter. Et, dans le Paier, n'a-t-il pas inséré la demande : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ? Ce souci manifesté par le Christ nous enseigne au moins que nous ne devons pas négliger notre corps. Et combien plus encore devons-nous songer à satisfaire les besoins de notre âme qui est faite pour la vie éternelle.

Notices biographiques des prêtres nés à Drummondville.

(Cet article est le 39ième d'une série sur l'histoire de Drummondville)

COMME la première série, (voir Panorama du 28 novembre et du 22 décembre 1956), celle-ci se compose de prêtres séculiers et de prêtres réguliers. Comme pour la première, nous prions les lecteurs qui remarqueraient des omissions de vouloir bien nous les signaler, en tenant compte que nous recensons les prêtres nés à Drummondville, de 1900 à 1920. Cette méthode est communément adoptée, pour ne pas exposer deux ou trois localités à réclamer le même prêtre, qui grandit hors du lieu de sa naissance et exerce son ministère dans un autre diocèse ou même dans un pays différent.

Dom Georges MERCURE, o. s. b. est né à Drummondville le 19 juin 1905 et fut baptisé le même jour, sous les prénoms de Henri-Georges-Alexandre. Il est fils de feu Alexandre Mercure et de Marie-Louise Smith. Nous avons eu plusieurs fois, dans nos articles, l'occasion de mentionner le nom d'Alexandre Mercure, comme comptable, industriel, maire, l'un des notables influents qui ont suscité l'ère de progrès à Drummondville.

Georges Mercure commença son cours classique chez les Jésuites à Montréal, le poursuivit et fit ses études théologiques chez les bénédictins, à St-Wandrille-de-Tonenelle (Seine-inférieure), en France. Il a reçu l'habit dans l'Ordre de saint Benoît le 4 octobre 1924, y a fait sa profession solennelle le 11 juin 1929 et a été ordonné prêtre — toujours en France — le 22 juillet 1932.

Le révérend Père Dom Mercure est un musicien-né. En marge de ses études suivies, il cultiva avec succès le chant et la musique. Il se spécialisa à la Scolia Cantorum de Paris, pour devenir un maître dans le chant de Solesme et un grand organiste.

De retour au Canada en 1933, il est nommé Maître de Choeur au monastère de St-Benoît-du-Lac; sous-prieur en 1934 et maître des novi-

par Mgr Paul MAYRAND

ces simultanément pour l'année 1934-35. Il est élu Prieur conventuel le 18 janvier 1944, charge qu'il occupa jusqu'à l'élection du premier Abbé le 25 septembre 1952.

Il est maintenant aumônier des Soeurs Bénédictines de Mont-Laurier depuis un an.

L'abbé Ferdinand TETREAULT est né à Drummondville le 4 juin 1909, du mariage de Georges Tétrault, cultivateur, et de Rose-Anne Elhier. Il fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet et sa théologie au Grand Séminaire d'Ottawa, où il fut fait sous-diacre le 24 juin 1935 et prêtre le 6 juin 1936.

Vicaire à Taschereau trois ans, il fut nommé, en 1941, curé-fondateur de St-Mathias (Aulhières-Nord), qu'il desservit jusqu'en 1954, alors qu'il fut assigné à sa paroisse actuelle de La Motte, dans le diocèse d'Amos.

L'abbé Noël-Henri COURCHESNE naquit à Drummondville le 25 dé-

cembre 1911, de Tréfilé Courchesne, boucher, et de Maria Marcotte. Il fit toutes ses études au Séminaire de Nicolet, où il fut ordonné prêtre le 4 juillet 1937. Après un an de vicariat à St-Guillaume-d'Upton, il devint vicaire à la Cathédrale de Nicolet, où il demeura jusqu'en 1945. Il fut alors transféré à St-Joseph-de-Drummondville, poste qu'il occupa neuf ans.

En 1954, il fut nommé à la cure de St-Hélène-de-Chester, paroisse qu'il administre actuellement.

Le révérend Père Robert LEMIRE, montfortain, est né à Drummondville le 8 janvier 1915, du mariage de Irénée Lemire, marchand, et de Maria Julras. Il fit ses études au Juvénat de Papineauville et au Scolasticat St-Jean d'Eastview. Il est aujourd'hui Supérieur de ce même scolasticat St-Jean.

L'abbé Germain LEMIRE, des Prêtres des Missions Étrangères, est né ici le 1er mars 1915, de Zacharie Lemire, cultivateur, et de Alphonsine Côté. Il fit son cours classique au Séminaire de Nicolet. Se destinant aux Missions étrangères, il fit sa probation à Pont-Viau, où il fut ordonné prêtre le 27 juin 1943. Il fut d'abord envoyé à Moncton, Nouveau-Brunswick, pour se perfectionner dans la langue anglaise, qui lui servirait plus tard; puis à Cuba, où il fit du ministère une douzaine d'années, comme vicaire puis comme curé, à Jaruco. Depuis un an, il est au Pérou, dans le Vicariat apostolique de Pucallpa.

Le révérend Père Georges BEAU-REGARD, o. m. i. est né à Drummond-

• STRATEGIE FERROVIAIRE

AU cours d'une manoeuvre, le chef d'un commando dit à un de ses sous-officiers:

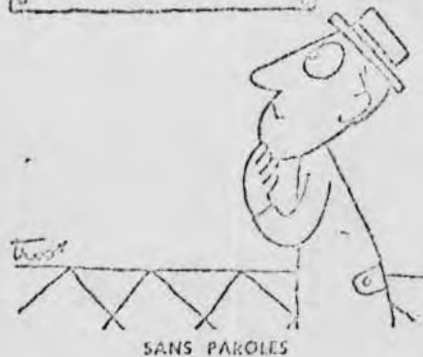
— Prenez six hommes et neutralisez la gare. Après votre coup de main elle doit être inutilisable pour le parti adverse.

Une demi-heure plus tard, le sous-officier revient, portant un gros sac.

— Mission remplie, dit-il. Plus personne ne pourra prendre le train: nous avons emporté tous les billets. . .

• ENFANT TERRIBLE

UN NE maman amène sa fille, 4 ans, à visiter une exposition de chats. Au beau milieu de la visite, l'enfant se met à fondre en larmes.



— Pourquoi pleures-tu? lui demande sa maman. Tu n'aimes pas les chats?

— Oh! si, maman. . . , mais elles sont trop laides.

— Qui? les chattes?

— Non, les dames qui sont devant les cages.

• QUI DIT MEUX?

UN instituteur interroge un de ses élèves:

— Donnez-moi le nom d'un objet dont le nom explique bien ce qu'il désigne.

— Une orange, Monsieur.

— Comment, une orange?

— Oui, Monsieur. Une orange a la forme d'une orange la couleur d'une orange, la saveur d'une orange.

NOS PAROISSES

LIBRAIRIE
DU
CENTRE CATHOLIQUELivres, articles religieux, cadeaux;
papeterie; fournitures scolaires;
articles de bureaux en général.20 RUE PANET TEL.: 548
NICOLET11 RUE DE LA GARE TEL.: PL.2-6454
VICTORIAVILLE254 RUE BROCK TEL.: GR. 8-0380
DRUMMONDVILLE

SOIERIE CAMILLE

Camille Tessier, prop.
Tissus à la verge — Draperies — Rideaux
Cadeaux — Lingerie d'enfants
Coin Horiot — des Forges
DRUMMONDVILLE

COUVOIR BOIRE & FRERE

Wickham

Tél.: 4 s 2

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX
DE CONSTRUCTION314, rue St-Jean Tél.: 2-3369
Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

GARAGE SCHAMPAERT

Camille SCHAMPAERT, Prop.
PEINTURE et DEBOSSAGE
Service de remorquage
121, rue Brock — Tél.: 2-5239
DRUMMONDVILLE

Crèmerie de Drummondville

Lait et crème pasteurisés
Fabricant de beurre, crème glacée
GONZAGUE GREGOIRE, prés.
193 rue Lindsay Tél.: 2-5444
DRUMMONDVILLE

ville le 26 novembre 1915, du mariage de François-Xavier Beaugard, boucher, et de Marie-Anne Picard. Il fit ses études classiques au Séminaire de St-Hyacinthe et au jувénat de Chambly, puis son noviciat et son scolasticat chez les Oblats d'Ottawa, où il fut ordonné prêtre le 15 juin 1941. Il célébra ici sa première messe le lendemain, dans la semaine qui précéda notre congrès eucharistique.

Il fut tout de suite classé parmi les prédicateurs de retraites paroissiales, première obédience qui demeure depuis seize ans. Le Rév. Père Beaugard fut attaché à la Maison du Cap-de-la-Madeleine pendant onze ans, à celle de Granby deux ans, à celle de Mont-Joli aussi deux ans. Il a maintenant sa résidence ou pied-à-terre à Sherbrooke, dans la nouvelle paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption, confiée aux Oblats de Marie Immaculée.

L'abbé Paul-Emile SOLY est né à Drummondville le 20 juillet 1917, du mariage de Adélard Soly, marchand, et de Anita Gauthier, de cette paroisse. Il fit ses études classiques au Séminaire de St-Hyacinthe et sa théologie chez les Oblats. Il fut agrégé au clergé séculier de l'archidiocèse de Montréal en 1943 et fut ordonné prêtre dans la cathédrale le 3 juin 1944 par Son Exc. Mgr Charbonneau.

Il fut vicaire à Ste-Claire-de-Tétreauville de 1944 à 1951, à la paroisse du Sacré-Coeur de 1951 à 1954. En 1954-55, il fut aumônier diocésain des cercles Lacordaire et Ste-Jeanne-d'Arc. Il est vicaire à la Nativité d'Hochelega depuis près de deux ans.

L'abbé Irénée-Onil CUSSON naquit ici le 31 janvier 1915, du mariage de Omér Cusson, cultivateur et de Léona Rodier, du 4e rang de Grantham-Ouest. Il fit ses études classiques à Papineauville et sa théologie au Grand Séminaire de Chicoutimi, où il fut ordonné prêtre le 15 avril 1945. D'abord vicaire à Kénogami trois ans, en 1948 il passa au vicariat de St-Dominique-de-Jonquières, où il fut deux ans. Autant à St-Joseph-d'Alma, puis un an, à l'Ascension de Chicoutimi. En 1955, il accepta la cure de Foleyet, dans le diocèse de Hearst, où il est encore aujourd'hui.

L'abbé Charles-Henri PAUL est né à Drummondville le 13 décembre 1919, fils de Henri Paul, comptable, et de Annette Rivard. Il fit ses éléments au presbytère St-Frédéric et poursuivit son cours classique au Séminaire de Nicolet. De là, il fut dirigé au Grand Séminaire de Québec, où il obtint sa Licence en Théologie. Il fut ordonné prêtre, avec l'abbé Charles Elie, à La-Baie-du-Febvre, le 31 octobre 1943.

Le Séminaire de Nicolet retint les services de son ancien élève, qui est encore professeur à son Alma Mater. De 1944 à 1947, il fut régent et professeur de grec en Méthodie; en 1947-1949, professeur de Syntaxe à. De 1949 à 1950, il étudia les lettres à l'Université Laval de Québec, qui lui décerna le grade de Licencié ès lettres.

De retour au Séminaire de Nicolet, il enseigna les Belles-Lettres trois ans. Depuis 1953, il est professeur titulaire de la classe de Rhétorique.

LA BIBLE VOUS PARLE

10ième DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

EN ce temps-là, Jésus dit cette parabole à l'adresse de certains qui, persuadés d'être justes, méprisaient les autres: deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même: O Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. . . Et le publicain, se tenant à distance, n'osait pas même lever les yeux au ciel.

(Luc, XVIII, 9-13)

Si le pharisien avait été aussi malin qu'il le disait, il n'aurait pas pris la peine de monter au temple, car il se dérangeait pour rien. Sa prière n'était que salive perdue. Bomber le torse devant Dieu, est-ce une façon de faire? La prière ne s'accommode pas d'une attitude orgueilleuse. Ne sentez-vous pas comme les deux mots jurent ensemble? Prier, c'est se mettre à sa place, en toute humilité devant Dieu et devant les hommes. Pour nous écouter, Dieu ne cherche pas à connaître nos mérites, mais seulement nos besoins.



Georges Melançon, curé de Dr'ville (aujourd'hui évêque de Chicoutimi)

NOUS avons rendu de sincères hommages à feu M. le curé Frédéric Tétreau, pour son vaste esprit d'initiative, son zèle communicatif à promouvoir le progrès de Drummondville et sa clairvoyance de l'avenir industriel de notre ville. Mais il ne pouvait prévoir la mort soudaine qui le frapperait, sans lui laisser le temps de mettre ordre à ses affaires, selon l'expression courante.

M. Georges Melançon s'attaque à une lourde tâche

Pour recueillir cette succession, il fallait un prêtre initié et singulièrement doué. L'Evêque de Nicolet n'eut pas à le chercher au loin, il l'avait sous la main, dans la personne du premier vicaire de la paroisse. M. l'abbé Georges Melançon assistait M. Tétreau depuis sept ans et il avait, à juste titre, l'entière confiance de son curé. Il n'était pas moins apprécié de son Evêque, du clergé et des paroissiens.

A la tête de la plus grande paroisse, LE PLUS JEUNE CURE DU DIOCESE

(Cet article est le 40ième d'une série sur l'Histoire de Drummondville)

Par Mgr Paul MAYRAND

Aussi, ce ne fut une surprise pour personne quand M. Melançon, le 12 mai 1920, fut nommé desservant intérimaire. Ce fut également à l'approbation et à la joie de tous que la desserte se prolongea, en faveur du même titulaire, devenu pratiquement curé et considéré comme tel. *

Le nouveau desservant avait devant lui une lourde tâche. Il s'y attaqua avec courage et la remplit avec succès. Même par ailleurs, Drummondville n'était pas une paroisse de tout repos. La population avait repris sa marche ascendante. Elle exigeait du ministère et de l'organisation.

Tout allait bien dans l'un et l'autre domaine, quand la belle église qui faisait l'orgueil des paroissiens fut incendiée le 25 décembre 1921, après les Vêpres de Noël. Rien ne fut sauvé, sauf les Saintes Espèces.

L'épreuve était d'autant plus cuisante que l'incendie de la deuxième église et la conflagration, qui avait détruit le presbytère et la plus grande partie de la ville, étaient encore dans toutes les

mémoires. Pour le jeune desservant, deux nouveaux problèmes ajoutaient à ses angoisses, il fallait rebâtir et, pendant la reconstruction de l'église, loger le bon Dieu et pourvoir au culte. Ce qui exigeait un local spacieux, meublé à neuf, et un assortiment complet du nécessaire cultuel.

Reconstruction de l'église incendiée

Pour l'heureuse solution de ces deux problèmes, M. J.-O. Montplaisir, alors marguillier du banc, servit d'instrument à la Providence. Il avait récemment, sans but défini, construit un garage rectangulaire de bonnes dimensions, qui n'avait pas encore servi. La chapelle temporaire était toute trouvée. En une semaine, elle fut organisée. Le premier janvier 1922, les offices paroissiaux y avaient lieu confortablement. Désaffecté, après le retour à l'église rebâtie, cet édifice servit d'usine, puis d'entrepôt.

Seconde occurrence providentielle: moins d'un an avant le feu, les assurances sur l'église, à l'instigation du même marguillier J.-O. Montplaisir, avaient été portées à \$152,000, pour protéger la Fabrique, obérée de \$50,000. Enlevées les dépenses occasionnelles, il restait pour reconstruire une bonne balance de \$100,000, en chiffres ronds. La situation financière n'était pas mauvaise. Mais la besogne demeurait ardue. La Fabrique, le président en tête, animant et dirigeant le corps, l'assuma de tout coeur et de pleine énergie.

Les murs du soubassement et ceux de

* Le plus jeune curé du diocèse se trouvait à la tête de la plus grosse paroisse. . .

Quand Mgr Provencher demanda le jeune Père Taché comme coadjuteur, on lui objecta que son candidat n'avait pas encore 27 ans. L'Evêque de St-Boniface rétorqua: "Jeune? c'est vrai, mais c'est son seul défaut et il ne s'en corrigera que trop tôt".

La jeunesse du nouveau curé n'était pas excessive et, du reste, ne lui fut pas reprochée. Il est possible que Son Exc. Mgr Melançon regrette aujourd'hui s'être corrigé de ce défaut.

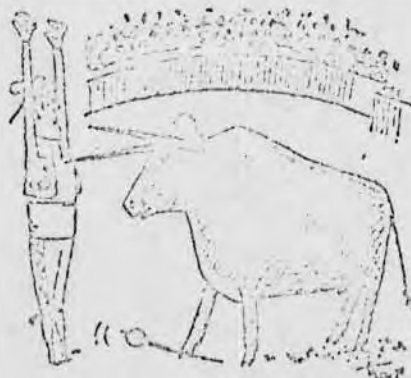
MOINS CONNU

UN jour, Napoléon III sentait venir un rhume. Il fit appeler un médecin, celui de la cour étant malade lui-même.

Mais ce docteur, nouveau venu, ne lui inspirait pas grande confiance, et il demanda:

— Combien de cimetières avez-vous déjà remplis, docteur?

— Pas tant que Votre Majesté, répondit le médecin. Mais c'est pour cela que je ne suis pas aussi connu que Votre Majesté!



SANS PAROLES

IL NE SAVAIT PAS!

UN employé, excellent mais très timide, se décide un jour à faire une démarche auprès de son patron.

— Monsieur, voici près de quinze ans que je suis à votre service et, malgré l'augmentation du coût de la vie, je touche toujours le même salaire. . .

— Comment? s'écrie le patron. Depuis un an je mets tous les mois \$100 de plus dans votre enveloppe. . .

— Ah! Monsieur, excusez-moi, répond l'employé. Je ne savais pas; ma femme ne m'en a jamais rien dit! . . .

LIBRAIRIE DU CENTRE CATHOLIQUE

livres, articles religieux, cadeaux;
papeterie; fournitures scolaires;
articles de bureau en général.

20 RUE PANET TEL: 549
NICOLET

11 RUE DE LA GARE TEL: PL-2-6454
VICTORIAVILLE

254 RUE ROCK TEL: GR. 8-0830
DRUMMONDVILLE

PHILIPPE BOURQUE

Vendeur des moules PURINA
Tél. : 4-51-3 — St-Grégoire

J. H. René de Corcel, C. G. A.
Henri Ferron, C. A.
Roland Robit, C. A.
Gérard Carrière, C. A.
Jacques Roux de Corcel, C. A.
Paul René de Corcel, C. A.
André St-Amand, C. A.
Robert Lavoie, C. A.

René de Corcel, Ferron, Nobert
S. Cie

Comptables Agrés
DRUMMONDVILLE SHAVINIGAN FALLS
209 rue Hériot 5e rue
TROIS-RIVIERES
Edifice Aneau

Charbonnerie St-Laurent Liée

Charbon - Huile à chauffage
Tel. : FR 4-6721 TROIS-RIVIERES

MODERN PAVING &
CONSTRUCTION LTD
BON CONSEIL, P. O.
Tél. : 35 et 40
Comté de Drummond

NOS PAROISSES

l'église, sur une hauteur appréciable, ayant résisté à l'incendie, il était sage de les utiliser, en reconstruisant dans les mêmes dimensions. Le 16 avril 1922, une assemblée de paroisse décida de faire préparer les plans de la nouvelle église par M. Louis Andet, architecte de Sherbrooke.

Tandis que l'architecte méditait ses plans, l'évêque, lui, parachevait ceux — d'un tout autre ordre — qu'il avait conçus et mûris. . . Mgr Brunault jugea, avec raison, que le desservant de Drummondville avait fait amplement ses preuves, et le 30 avril 1922, il nomma officiellement M. Melançon *curé* en titre de la paroisse qu'il avait si bien desservie depuis deux ans.

Durant cette courte période, la population s'était accrue de plus de 1,200 âmes catholiques, passant de 4,006 en 1920 à 5,265 en 1922. Le nouveau curé avait devant lui un champ assez étendu pour déployer son zèle pastoral. Mais, dans les circonstances, la reconstruction devait nécessairement prendre une place prépondérante dans ses préoccupations. Les plans et devis présentés aux soumissionnaires et les soumissions reçues, une seconde assemblée de paroisse, tenue le 25 juin de la même année, se prononça en faveur de M. Théodore Haldé, entrepreneur de St-Hyacinthe, qui, pour le montant de \$108,980, s'engageait à terminer l'extérieur de l'église et le subséquemment. Le 25 février 1923, une troisième assemblée de paroisse autorisa les Marguilliers du banc à donner un extra de \$12,160.78 aux couvreurs Daniel et St-Jean, aussi de St-Hyacinthe, qui avaient le sous-contrat de la couverture de l'église, pour y substituer le cuivre au bardan d'asphalte que comportaient les plans et devis.

Les travaux de l'église avaient duré un an. Le 3 juin 1923, jour de la solennité de la Fête-Dieu, les offices y furent célébrés pour la première fois, dans

le haut de l'église actuelle, et s'y poursuivirent pendant qu'on terminait le sous-sol, par l'installation des trois autels de marbre. Le 9 septembre suivant, on y célébrait la première messe.

On tenait à plus tard le parachevement de l'intérieur de l'église, qu'on voulait à l'épreuve du feu et en harmonie avec la magnifique extérieure. Entre-temps, il n'y avait pas d'imprudenc à meubler et ornementer l'église, et dans la ligne commença, à savoir celle de l'art, du solide et du vrai.

On commença par doter le nouveau temple du riche carillon actuel, qui fut payé par une souscription et un bazar, qui rapportèrent \$9,200, un peu plus que le coût initial des cinq cloches. Le poids total du carillon est de 14,065 livres. Le bourdon seul pèse 6,720 livres. Il donne la note si et s'appelle *Pie XI*; *Joseph-Simon-Hermann*, 2,940 livres, note *mi*; *Eduard-Antoine-Georges*, 2,010 livres, note *fa* dièse; *Alexandre-Esther-Ovide*, 1,270 livres, note *sol* dièse; *Joseph-Napoléon-Alfred*, 870 livres, note *si*. C'est l'un des plus beaux carillons du pays et le bourdon, l'un des plus graves.

La bénédiction solennelle de ces cinq cloches eut lieu le 3 août 1924. Mgr Brunault officiant. Le sermon de circonstance fut donné par le Rév. Père Romuald Bérard, rédemptoriste, enfant de la paroisse. Le soir, les amateurs de Drummondville, sous la direction de M^c Laflonde, exécutèrent *Les Cloches de Cornetille*, au théâtre Arclambault.

L'inventeur bien connu, Jos. Lemire, de Drummondville, venait d'inventer un système électrique pour la sonnerie des cloches. Il installa au clocher de son église paroissiale. Ce système fut amélioré plus tard. Mais les techniciens actuels avouent que c'est le principe découvert par Jos. Lemire qui est à la base de tous les systèmes en usage.
Paul MAYRAND, P. D., curé.

EAGLE PENCIL COMPANY

Fabriquant des crayons MIRADO et PRISMACOLOR

DRUMMONDVILLE

M. Melançon termine l'église dont il avait rêvé

(Cet article est le 41ième d'une série sur l'histoire de Drummondville)

ASSEZ confortablement installé, pour l'exercice du culte, dans le soubassement de l'église, on continua les travaux à l'extérieur.

A la fin de 1922, le carillon à peine monté dans le clocher, on construisit les trottoirs en béton de six pieds de largeur, qui longent l'église de chaque côté. Poursuivant les abords de l'édifice, le 7 janvier 1923, la paroisse décide d'ériger un perron de pierre qui permette d'atteindre le portique de l'église supérieure.

LE PERRON

Toute une construction ce perron, qui devait répondre à ses fins et correspondre aux dimensions de ce temple, surélevé par son sous-sol. Comme il convenait, le même architecte, M. Louis Audet, en dressa les plans, dans le style de l'église. Ce perron de pierre a 20 marches, interrompues par deux paliers, avec rampes latérales en retrait sur les murs et coupées de chaque côté, au niveau du palier inférieur, qu'ainsi on peut atteindre par les degrés qui y conduisent de trois directions (de face et des deux côtés).

Grosse dépense, qui provoque un nouveau bazar. Il faut dire qu'à cette époque les organisations du genre étaient à la mode et très populaires. Elles requéraient beaucoup de dévouement, mais aussi elles suscitaient nombre de bonnes volontés qui s'ignoraient, comme parfois elles donnaient à quelque talent ou jeune virtuose l'occasion de se produire en public. Du reste, ces réunions ne pouvaient que favoriser l'esprit paroissial, en fournissant aux fidèles des opportunités de se récréer ensemble. Et enfin, les bazars avaient des résultats pratiques en parfaite harmonie avec le but des organisateurs. . . Ce qui n'est pas à dédaigner.

Des bazars de \$9,000, \$5,000, \$4,000, répétés, finissaient par donner des recettes extraordinaires requises, sans avoir recours aux cotisations légales, toujours onéreuses et souvent odieuses.

Le perron a coûté \$5,746. Il méritait d'être éclairé. Les lampadaires qu'on y installa coûtèrent \$838.30.

LES STATUES

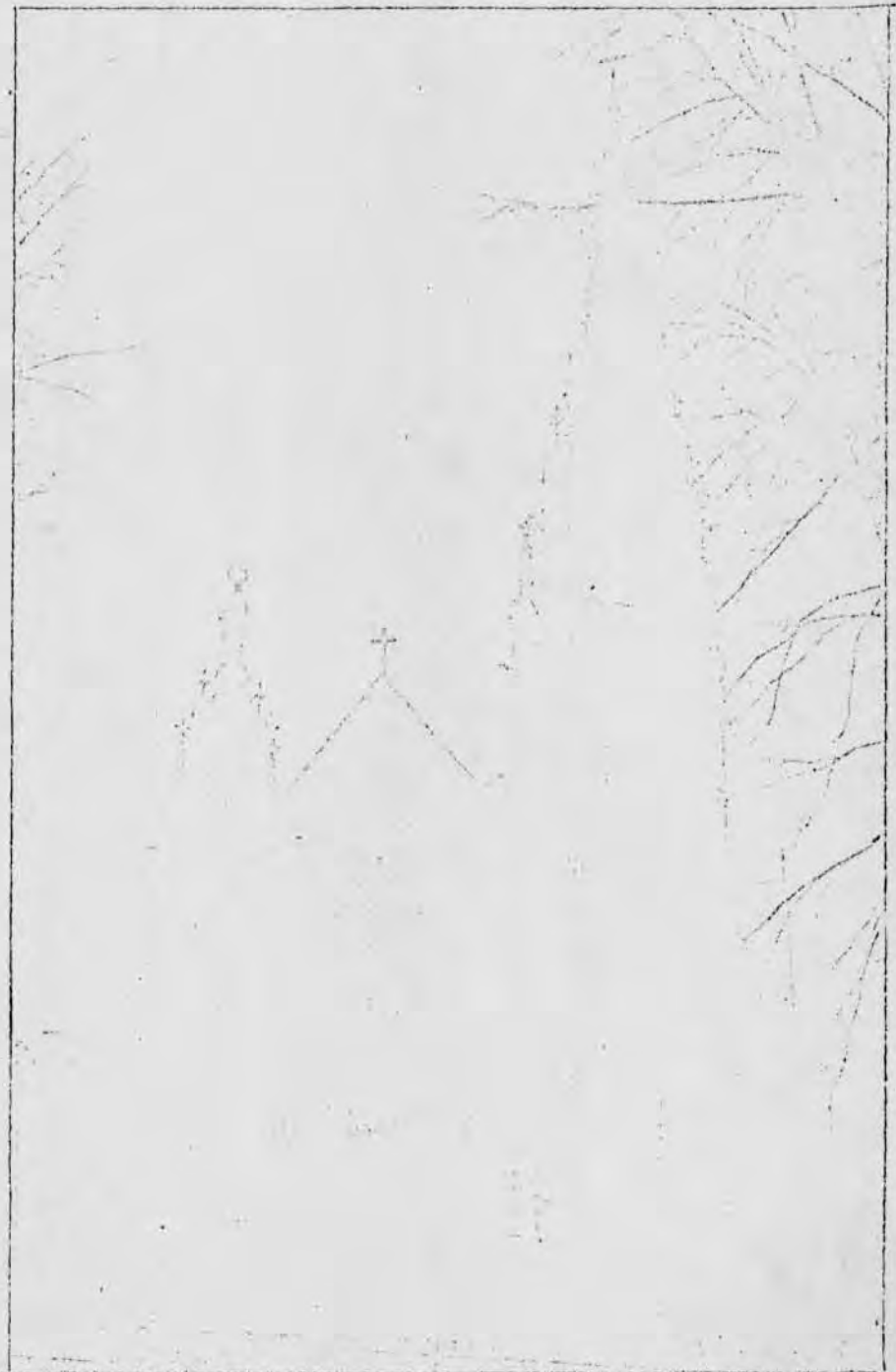
L'architecte avait prévu un socle sur la tour du côté de l'est et des niches dans la façade, pour y installer des statues.

Par Mgr Paul MAYRAND

Ces quatre statues sont l'oeuvre de M. Louis Jobin, de Ste-Anne-de-Beaupré. Celle de la Sainte-Vierge a 12 pieds de hauteur; celle de saint Frédéric, 5 pieds; celle de saint Joseph, 7 pieds; celle de sainte Anne, également 7 pieds. Puis on

conduisit les fils électriques sur la tour pour décorer la statue de la Sainte Vierge d'une auréole lumineuse. L'ensemble coûta environ \$1,100.

Puisque nous sommes dans le domaine des statues descendons au soubassement, où le culte se faisait alors. Les statues qu'on y voit sont de la maison Daprato qui les a vendues, avec les bé-



EGLISE ST-FRÉDÉRIC DE DRUMMONDVILLE

NOS PAROISSES

LA CAISSE POPULAIRE
ST-JOSEPH

210, St-Marcel Tél.: 2-3550
DRUMMONDVILLE

Tél.: 2-3993

J.-H. MELANCON, O.D.

OPTOMETRISTE-OPTICIEN

- * Examen de la vue
- * Réparation de lunettes

215, rue Hériot
— DRUMMONDVILLE —

EASTERN PAPER BOX CO.
T. L. SURPRENANT

Tél.: 2-3397 111 Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

Crèmerie de Drummondville

lait et crème pasteurisés
Fabricant de beurre, crème glacée
GONZAGUE GREGOIRE, prés.

193 rue Lindsay Tél.: 2-5444
DRUMMONDVILLE

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX
DE CONSTRUCTION

314, rue St-Jean Tél.: 2-3369
Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

COUVOIR DOIRE & FRERE

Wickham

Tél.: 452

Drummond Coal & Lumber Co
Ltd.

J. H. HAINS, prés.
Charbon — Matériaux de construction
DRUMMONDVILLE

nitiers et la lampe du sanctuaire moins de \$300. Le Chemin de croix, lui, a été acheté de la maison Carli, au prix de \$25 la station.

Pendant près de deux ans, tous les offices religieux, semaine et dimanche, les mariages et les sépultures, eurent lieu dans le sous-sol. En 1925, vu l'accroissement de la population, le soubassement ne semblait plus suffire, au moins pour le culte dominical.

Alors une assemblée de paroisse décida de faire faire les travaux temporaires requis dans le haut de l'église et d'acheter des chaises, afin que l'on puisse y avoir la grand-messe du dimanche. Effectivement, le 10 mai 1925, cette grand-messe dominicale et les vêpres commencent à se célébrer dans le haut de l'église et continueront de s'y célébrer, les autres offices ne cessant d'avoir lieu en bas, jusqu'à ce que les finances permettent de finir le haut de l'église.

Dans ce laps de temps, on fait à l'extérieur des réparations et réfections qui s'imposent. Une partie des dépendances curiales est transformée en résidence de bedeau, par les soins de l'entrepreneur J.-A. Nadeau, au prix de \$1,258.

La salle St-Frédéric actuelle, dans le sous-sol du presbytère, est autorisée le 4 juillet 1925 et les travaux en furent exécutés ce même été.

LE CIMETIERE

Les vivants avaient été choyés par la Providence il était juste que l'on pensât à ceux qui sont morts dans le Seigneur et reposent en terre sainte.

De fait on n'avait pas oublié les défunts. Au mois de novembre 1924 - mois des morts - les paroissiens avaient résolu d'organiser un autre grand bazar, dont la recette servirait à réparer le cimetière et à le clôturer en neuf, ce qui, paraît-il, n'était pas un luxe. C'est en 1926 que ces dépenses furent faites: le vieux cimetière fut réparé, la partie neuve drainée et tout le rectangle entouré d'une clôture de fer, confectionnée par la Cie J.-A. Gosselin. Le tout a coûté \$4,581.32, montant légèrement supérieur aux profits du bazar.

Le parachèvement de l'église ne tarda guère, l'établissement de la *Celanese* en 1926 accélérant le progrès de la ville, auquel la *Southern Canada* avait donné l'élan.

La fabrique y alla prudemment dans la construction de l'église. Elle procéda par étapes, ne voulant pas risquer de

rompre l'équilibre entre la recette et la dépense. Au surplus, elle tenait à bâtir à l'épreuve du feu et dans un style pur, excluant tous les matériaux postiches.

RIEN DE FAUX

M. Louis Audet était l'architecte tout désigné pour satisfaire les désirs du curé, M. le Chanoine Melançon. Il avait écrit précédemment, dans la *Revue Dominicaine*, un article qui avait fait fureur dans le clergé et le monde architectural. M. Audet y déplorait que, dans nos églises catholiques où l'on prêche la vérité et qui doivent être elles-mêmes l'expression du vrai, il y ait tant de matériaux truqués (imitation de marbre, de chêne), qui, en définitive, prônent le faux et le mensonge.

Sauf erreur, notre église a fourni à M. Audet la première occasion de traduire en acte les principes de son article. Il faut lui rendre l'hommage qu'il a été logique, faisant passer fidèlement sa théorie dans la pratique.

Mais il fallait exécuter ces beaux plans. Le 28 mars 1928, MM. Paquet et Godbout, entrepreneurs de St-Hyacinthe, étaient choisis pour finir l'intérieur de l'église. Le contrat initial était de \$96,600, mais les extras montèrent le compte des entrepreneurs à \$111,600. Montant élevé pour l'époque, mais qui ne dépassait pas les possibilités de la paroisse, qui, après maintes épreuves, avait la joie de posséder l'un des plus beaux temples du pays.

UN PASTEUR HEUREUX

Et M. le curé, qui avait tant calculé et peiné, avait enfin l'église qu'il avait rêvée, une église incombustible, de gothique pur et de matériaux authentiques, vrais.

Ce dernier point lui plaisait particulièrement. Il pouvait dire fièrement aux visiteurs: "Voyez, ceci ressemble à du marbre, eh bien! c'en est...; cela paraît être de la brique...; c'en est; ce bois n'imité pas le chêne, c'en est..."

Ces matériaux vrais se distinguent bien: le marbre, la pierre, la brique et le chêne ne sont pas camouflés dans notre église.

Le marbre des autels est frappant pour quiconque y porte attention, surtout celui du maître-autel, avec ses marqueteries, frises et poissière d'or; et aussi celui de l'autel principal du soubassement, taillé dans un bloc qui repose sur le sol même.

Paul MAYRAND, P. D. curé.

LES INSTITUTIONS SE DEVELOPPENT

— Nouveau collège et nouvel hôpital

(43ième article d'une série sur l'histoire de Drummondville)

Par Mgr Paul MAYRAND

NOUS croyons intéressant et utile de consigner ici les dimensions de cette église St-Frédéric, que nous avons récemment décrite à grands traits. Elles ne sont pas considérables, mais elles sont si bien proportionnées entre-elles que l'édifice en revêt un aspect de majesté, qui répond admirablement à ses fins.

La longueur du temple, de l'abside à la porte centrale, est de 188 pieds; sa largeur, dans les transepts, est de 92 pieds; entre les murs de la nef, il n'y a que 50 pieds; la hauteur de l'église supérieure, du plancher à la voûte, est de 49 pieds; celle du pignon (hauteur extérieure) est de 76 pieds. La tour du clocher, de la base au sommet, a 135 pieds; si l'on y ajoute la croix et le coq gaulois qui le surmonte on arrive à pas loin de 150 pieds.

L'église n'est pas spacieuse. Cependant les 1,500 places qu'elle fournit suffisent aux besoins, quoiqu'il faille le dimanche, doubler la messe de 8 hrs 30, qui est la plus achalandée. Le soubassement nous permet cette accommodation, car il constitue une seconde église, contenant à l'année la sainte Réserve et le nécessaire au culte.

ASSEMBLÉES DE FABRIQUE

La reconstruction de l'église et son ameublement ne furent pas les seules préoccupations du curé dans cette décennie de 1921 à 1931, période qui fut très active à tout point de vue. La Fabrique eut beaucoup à faire, et son président, qui la personnifiait, ne manqua pas de soucis, en marge de son ministère, dans l'enchevêtrement des affaires matérielles et juridiques.

Les assemblées de marguilliers et de paroisse se succédaient drues, comme en attestent les comptes rendus, qui demandaient une minutieuse attention. Le prudent pasteur sut utiliser les talents d'un aviseur légal, sûr et dévoué, dans la personne d'un confrère de classe, qui, au surplus, rédigeait les procès-verbaux en bonne et due forme, sans que Me Joseph Mariet ait songé à produire de compte.

Ce généreux paroissien avait d'autant plus de mérite qu'il n'était pas en-

core dans le Banc d'Oeuvre. Il y entra à la fin de la décennie qui nous occupe, laquelle débuta avec M. J.-O. Montplaisir, réélu trois fois, et se poursuivit avec Messieurs Alexandre Mercure, Esdras Duhaime, Ambroise Bêliveau, Olivier Blanchette, Arthur Pinard et Arthur Bernard, tous marguilliers compétents et dévoués.

LES VICAIRES DE LA PAROISSE

Dans ces dix ans, M. le curé Melançon eut d'abord deux vicaires, puis trois, quatre à la fin. Pour ne pas être trop long, nous nous bornons à signaler les principales étapes biographiques de chacun des abbés qui occupèrent le poste, successivement ou simultanément, durant cette période.

M. l'abbé Zéphir Garand fit la transition entre les deux curés, demeurant encore près de trois ans avec le second.

Il eut comme compagnon de ministère le frère de M. le curé, M. l'abbé Antoine Melançon, qui, au terme de son vicariat, alla couronner ses études à Rome. A son retour, il fut nommé curé de St-Edmond, puis de St-Majorique, de St-Elphège, de Bécancour et enfin de St-Léonard. Il est docteur en théologie, docteur en philosophie, licencié en sciences sociales, vicaire forain et chanoine honoraire.

M. l'abbé Chas-Ed. Baillargeon, ancien professeur de sciences au Séminaire de Nicolet, fit quelques années de vicariat, ici et ailleurs, avant de passer à la cure de St-Joachim, puis à celle de South-Darham. Phtisique depuis longtemps, il mourut au Sanatorium du Lac-Edouard, le 25 avril 1941.

M. l'abbé Roméo Doucet fut vicaire ici de 1921 à 1926. Débile lui aussi, il mourut à sa première cure, celle de St-Louis-de-Blandford, le 17 mars 1936.

M. l'abbé Philippe Binette fit ici un stage d'un an. Il revint curé dans le voisinage, à St-Nicéphore, d'où il fut transféré à Astou-Jonction, où il décéda le 3 septembre 1944.

M. l'abbé Edmond Rousseau, frère de M. le curé de St-Engène et de notre paroissien M. Lucien, fit presque tout son vicariat à St-Frédéric, où il passa

LA CAISSE POPULAIRE
ST-JOSEPH

210, St-Marcel Tél.: 2-3530
DRUMMONDVILLE

Vœux à l'occasion de Noël
et du Jour de l'An

LA CIE J. A. GOSSELIN LTEE

Président

Robert BERNARD

Député de DRUMMOND

BIJOUTERIE A. BOISCLAIR

Joyeuses Fêtes!

149 Heriot Tél.: 2-3003
DRUMMONDVILLE

PAUL LEMAIRE

Assurances générales

190 Heriot Tél.: GR 8-0414
DRUMMONDVILLE

Vœux à l'occasion des Fêtes
et du Nouvel An

ARMAND THIBODEAU

152 Des Peupliers DRUMMONDVILLE

PHARMACIE LAFONTAINE

Prescriptions

Laboratoire ultra-moderne

234 Heriot Tél.: GR 2-5456
DRUMMONDVILLE

Crèmerie de Drummondville

Lait et crème pasteurisés
Fabriquant de beurre, crème glacée
GONZAGUE GREGOIRE, prés.

193 rue Lindsay Tél.: 2-5444
DRUMMONDVILLE

NOS PAROISSES

La Caisse Populaire de St-Frédéric

252, rue Brock, coin Marchand
Tél.: 2-3663
DRUMMONDVILLE, P. Q.

Tél.: 2-7387

GREGOIRE FONTAINE

Manufacturier de portes et châssis
Coin cherrier et St-Adélar
ST-SIMON (Drummond)

Tél.: G. R. 2-5408

A. Fortin Construction Ltée

Entrepreneur général

265 Boulevard Bernard

DRUMMONDVILLE

COUVOIR BOIRE & FRERE

Wickham

Tél.: 4 s 2

LA CREMERIE DES PRODUCTEURS
de Drummondville Limitée

Lait - Lait diète - Homo
Orangeade - Crème glacée
Beurre - Chocolat au lait

Tél.: 2-4668 DRUMMONDVILLE

J. A. LAFERTE LIMITEE

BOIS ET MATERIAUX
DE CONSTRUCTION

314, rue St-Jean Tél.: 2-3359
Tél.: 2-3360

DRUMMONDVILLE

EASTERN PAPER BOX CO.

T. L. SURPRENANT

Tél.: 2-3397 111 Boulevard St-Joseph
DRUMMONDVILLE

douze ans. Il mourut subitement après deux années de cure, le 15 septembre 1939, à St-Louis-de-Blandford, qui avait été aussi la seule cure de M. Doucet. Voilà le quatrième ancien vicaire défunt de la série.

M. l'abbé Ernest Marier fut vicaire ici de 1922 à 1924. Il devint curé de St-Lucien, de St-Rosaire, de Wickham, puis d'Attitubaska, où il est actuellement.

M. l'abbé Ernest Poirier succéda à M. Marier et demeura vicaire à St-Frédéric trois ans. Il remplaça encore M. Marier à la cure de St-Lucien. Puis, il fut curé de St-Bonaventure et ensuite de Tingwick.

M. l'abbé Hector Joyal, à son tour, succéda à M. Ernest Poirier et resta, lui aussi, trois ans à Drummondville. Il fut curé d'abord à Ste-Hélène, puis à St-Eugène. Depuis deux ans, il est aumônier des Soeurs du Précieux-Sang de Nicolet.

M. l'abbé Eugène Demers, frère de Mgr Adolphe, fut nommé vicaire ici la même année que M. Joyal et y resta jusqu'à la fin de 1930. Il eut comme première cure St-Majorique, puis Ste-Eulalie, St-Wenceslas et enfin sa cure actuelle de Princeville.

Le dernier de cette série, M. l'abbé Bruno Poirier, fit tout son vicariat, de 18 ans (1928-1946), à St-Frédéric. D'ici il fut nommé aumônier des Soeurs de l'Assomption de Nicolet, puis de l'Hôpital du Christ-Roi. Il est actuellement curé de Ste-Cécile.

LES FRERES DE LA CHARITE

— T les institutions continuent d'évoluer et de grandir. Nous reprenons celle des Rév. Frères de la Charité, où nous l'avons laissée. Malgré le départ de leurs jénévistes pour Montréal, en 1919, ils se trouvèrent bientôt encore à l'étroit. L'augmentation du nombre des élèves nécessitait celle du nombre des professeurs, qu'il fallait loger. Les Commissaires décidèrent donc d'ajouter une aile à l'École Garceau. En 1924, le Collège St-Frédéric déménageait: ce qui permettait de rouvrir le Jénévat St-Joseph à une trentaine de garçons, tout en hébergeant les professeurs de l'École Garceau.

L'espace ne tarda pas à manquer de nouveau. Et l'école des garçons et celle des filles débordaient d'élèves. Alors, en 1927, les Commissaires entreprirent la construction d'une école moderne pour les garçons et de transférer les filles à l'École Garceau, sous la direction des Soeurs de la Présentation de Marie, qui commencèrent leurs fonctions dès septembre de la même année.

Mais l'Académie David n'était pas terminée à l'ouverture des classes. Les Frères de la Charité durent se réfugier avec leurs élèves dans une ancienne manufacture désaffectée (aujourd'hui la Holtite Rubber), pour le premier semestre de l'année scolaire 1927-1928.

En 1929, le Jénévat était contraint de se transporter derechef à Montréal, laissant toute la maison aux frères enseignants, maison qui s'appellera Résidence St-Frédéric, de même que la nouvelle académie se nommera l'École Supérieure St-Frédéric.

LES SOEURS GRISES

Comme les Frères de la Charité, les Soeurs de la Charité eurent besoin de toute leur charité pour exercer leur dévouement dans les locaux presque toujours exigus. En 1930, les Soeurs Grises soutenaient trois oeuvres dans la même enceinte. Elles pourraient évoluer plus librement si l'on construisait un hôpital distinct, laissant tout le vieux couvent à l'usage de l'hospice et de l'orphelinat.

M. le curé Melançon, en pasteur prévoyant, s'était déjà porté acquéreur d'un lopin de terre attenant à la propriété de la Commission scolaire. C'est sur ce terrain qu'il édifiera un hôpital distinct. En 1926, charitablement secondé par un prêtre très attaché à sa paroisse natale, M. l'abbé Alfred Manseau, curé de Béancour, il acheta un hôtel vacant dans le village de St-Germain, le fit démolir, puis transporter par panneaux et pièces sur l'emplacement préparé pour y refaire la bâtisse, en l'accommodant à ses fins futures, tout autres que les précédentes. . .

Les généreux bienfaiteurs cédèrent la propriété, fonds et immeuble, aux Soeurs de la Charité, à la seule condition d'y entretenir un hôpital régulier. L'installation en fut terminée au début de l'année 1927, et le premier malade admis le 3 mars suivant. Convenablement équipé, le nouvel hôpital marquait un progrès notable sur son prédécesseur. Il ne pouvait tout de même recevoir que 18 malades.

Les demandes augmentant sans cesse, surtout avec l'arrivée d'un chirurgien, le Dr Lane Charpentier, pour y répondre il fallut, dès l'année suivante, songer à agrandir. Une annexe à l'épreuve du feu, double du premier établissement, fut construite en 1929, par les sœurs de la Présentation de Marie, et inaugurée en 1930.

Paul MAYRAND, P. D., curé

UNE DECADE DE PROGRES INDUSTRIEL: 1920-1930

(Cet article est le 44ième d'une série sur l'histoire de Drummondville)

Ce qui poussa Drummondville de l'avant, et pour de bon, durant la décade des années 1920 à 1930, ce fut l'établissement d'industries stables, quelques-unes d'envergure, et le développement de certaines autres déjà existantes.

Au nombre de ces dernières la plus ancienne et la plus récente méritent chacune une mention spéciale: La *Cie J. A. Gosselin*, qui vivait ferme depuis 1883 et faisait vivre bien des familles, passa sous la gérance de M. Adélaïde Bernard, en 1924, étendit notablement le champ de ses opérations et ouvrit sur l'avenir des perspectives progressistes que le succès justifia pleinement; la *Butterfly* fut, sinon le principe, du moins l'occasion de l'essor industriel qui s'est manifesté à Drummondville dans les dix années qui ont suivi l'installation de cette manufacture de bas de soie.

De fait, peu après la *Butterfly* vint la *Jencks*, qui eut jusqu'à 700 employés. En 1928, cette industrie tomba sous la maîtrise de la *Dominion Textile*, qui donna à sa filiale le nom de *Drummondville Cotton*. Depuis quelques années, elle est redevenue comme naguère, tout simplement une des nombreuses usines de la *Dominion Textile*. Elle emploie environ 1.200 personnes.

Puis ce fut l'établissement de la *Canadian H.-W. Gossard*, fabrique de corsets, qui occupa l'ancienne manufacture de chemises, où se trouve aujourd'hui la *Eagle Pencil*. Cette Compagnie avait la réputation, très prisée de la population, de payer généreusement ses employés. Malheureusement elle cessa ses opérations en 1926, pour se transporter à Toronto.

Un peu plus tard, c'était au tour de la *Dominion Silk Dyeing and Finishing* à faire l'acquisition de terrains, sur l'emplacement des anciennes Forges, en arrière de la *Butterfly*, pour y installer ses vastes ateliers de teinturerie, lesquels commencèrent à opérer en 1923. En 1929, les mêmes intérêts fondèrent la *Dominion Silk Printing*, industrie-sœur de la précédente, qui imprime les soieries. Dans les deux firmes, il y a plus de 300 employés.

Au mois de septembre 1924, s'établissait à Drummondville la *Louis Roessel*, qui employa régulièrement 150 personnes jusqu'à ces derniers temps, alors qu'elle céda sa place à une autre industrie, dont nous aurons à parler en son lieu.

En la même année 1924, la *Marconi* érigeait ces hautes tours que l'on voit de loin, de quelque côté que l'on vienne, avant d'atteindre notre ville, et établir un puissant poste de télégraphie sans fil puis de téléphonie sans fil. Ce poste est aujourd'hui la propriété de la *Canadian Overseas Telecommunication Corporation*. Il est situé sur l'ancien terrain de La Poudrière.

Mais c'est à partir de 1926 que Drum-

Par Mgr PAUL MAYRAND

mondville semble s'être assuré un avenir brillant dans le domaine industriel. En effet, cette année-là, la *Canadian Cellanese* commençait la construction de ses spacieux édifices, dans lesquels on produira cette soie synthétique, si bien connue et appréciée dans tout l'univers. Cette usine, qui employa jusqu'à 4,600 personnes, donna l'élan principal au développement du grand Drummondville, dans tous les domaines. L'automatisation et le perfectionnement des machines ont réduit à moins de 3,000 le nombre des employés, qui donnent le même rendement.

Comme on vient de le voir, l'année 1920 a ouvert à Drummondville une ère de progrès considérable, qui eut ses répercussions dans toutes les sphères de l'activité locale. Ce qui, tout en procurant des moyens de vivre, ne manqua pas de créer des problèmes de toutes sortes.

L'agglomération de ces nombreuses usines et leur rapide évolution transformèrent la ville du tout au tout, en un temps surprise, qui prit au dépourvu les citoyens et leurs édiles. Ceux-ci ne pouvaient fournir, au fur et à mesure, les utilités publiques que requerrait l'affluence de gens, qui accouraient de partout, en quête de travail.

Ce qui pressait le plus, c'était le logement. Les nouveaux venus n'étaient pas nantis comme les terrés. Ils arrivaient ici avec leur bagage et leur ambition d'y gagner leur vie, mais ils n'y

apportaient pas leur toit. Les coopératives d'habitation viendront plus tard. A cette époque, il fallait improviser.

Si les capitaux importants avaient été plus nombreux alors à Drummondville, une industrie nouvelle eût pu naître des autres, celle du bâtiment. Obviant à cette pénurie, le Conseil de ville mit à profit toutes les disponibilités pour loger ces ouvriers et leur assurer un minimum de services. Il alla jusqu'à emprunter du gouvernement les capitaux nécessaires pour construire une série de 67 logements, qui furent loués et plus tard vendus aux occupants.

On ouvrit des rues nouvelles et on prolongea celles qui existaient déjà. On y conduisit l'eau potable. Même, c'est de cette époque, en 1924, que fut construit le filtre municipal, lequel fut agrandi il y a quelques années, et que furent commencés, en 1928, les premiers pavages permanents, qui ont fait par étapes ce que sont actuellement nos rues et nos chaussées.

POPULATION

On ne sera pas surpris que, durant cette période, la population de Drummondville ait presque triplée. De 4,192, elle a passé à 11,200 en 1930. Ces nombres représentent la population de la paroisse, qui comprenait alors la ville et sa banlieue, ainsi que la campagne. Le plus vieux groupement de la banlieue date de 1913, à l'avènement de La Poudrière; c'est St-Simon. Le plus jeune, à cette époque, St-Joseph, ne remonte qu'à 1921. Voilà pourquoi ce dernier village ne paraît point dans le recensement de 1920, mais bien dans les autres. Voici le détail des recensements comparés de 1920 et de 1930 :

	1920	1930
Ville	2,502	5,998
Campagne	1,018	945
St-Simon	336	1,045
St-Pierre	226	561
St-Joseph	—	2,631
Total	4,192	11,200

Paul MAYRAND, P. D., curé

VOL. VI NO 1 22 JANVIER 1958

Panorama
LA REVUE DIOCESAINE
Organe officiel
du diocèse de Nicolet

Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

DIRECTION
Mgr Robert Chénard, P. D.
REDACTION
Maurice Laurent, ptre
ABONNEMENT
Un an: \$2.00 — Trois ans: \$5.00